

Les Anges de l'enfer

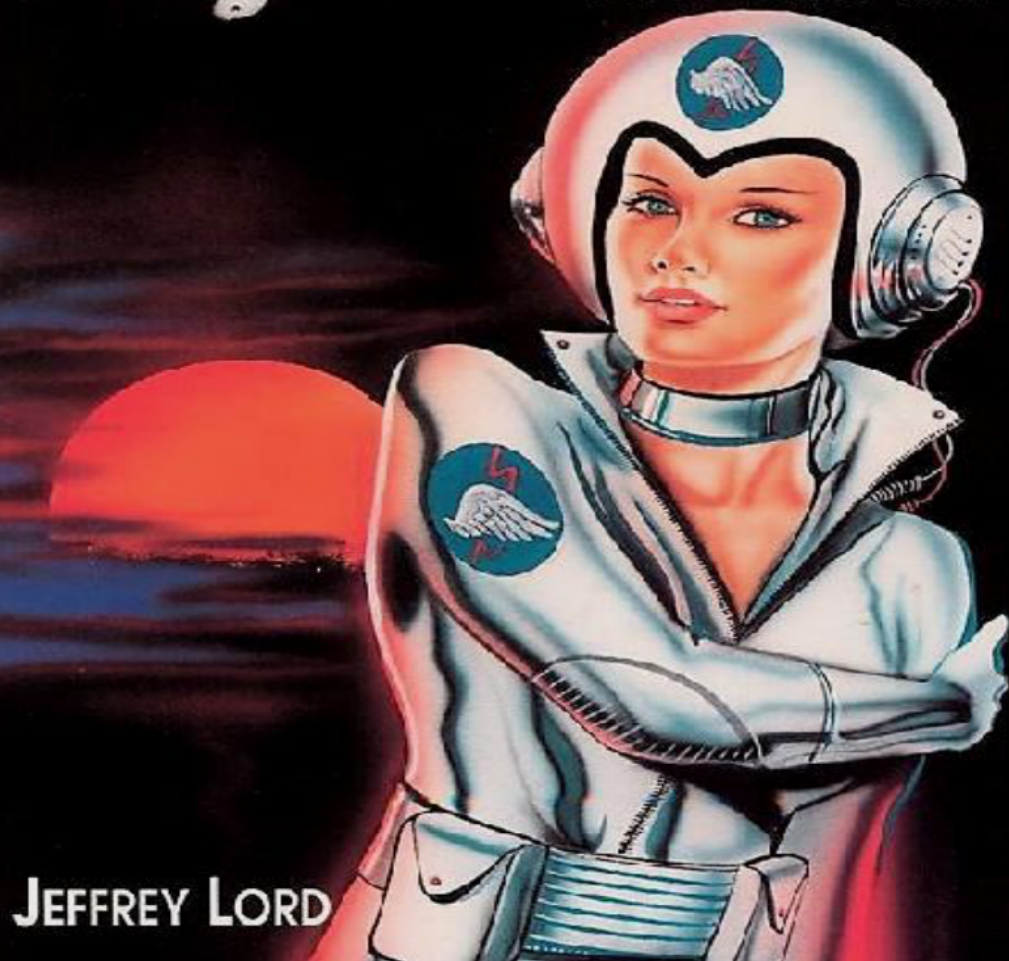
Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

LES ANGES
DE L'ENFER



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

BLADE

LES ANGES DE L'ENFER

Adapté de l'américain par
Yves Chéraqui



VAUVENARGUES

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1999

ISBN 2-7443-0247-3

ISSN 0395-7780

*J'ai haï tout le travail que j'ai fait sous le soleil,
et que je laisserai à l'homme qui viendra après moi.
Mais qui sait s'il sera sage ou fou ?*

L'ecclésiaste – 2 ; 18

CHAPITRE PREMIER

Son vrai prénom, Suzanne, hérité d'une mère française, lui paraissait un peu mou, trop banal, mal adapté à son caractère. Aussi avait-elle, depuis l'adolescence, choisi d'en changer. Par admiration pour la comédienne Glenda Jackson, qui incarnait son modèle de femme, elle était alors devenue Glenda. Mais pour l'heure, les préoccupations de Suzanne-Glenda étaient d'un tout autre ordre. Pâle et tremblante, elle se tourna vers Blade.

— Je ne peux pas, je ne veux plus... J'ai changé d'avis, j'ai peur !

Richard Blade sourit. Jusque-là Glenda avait réussi à cacher sa fragilité sous l'apparence de l'assurance et de l'audace. Mais maintenant, à l'approche du dernier pas, celui qui compte le plus, son masque s'effritait, laissant la peur filtrer à travers sa combinaison. Ce revirement de dernière minute ne le surprenait pas. Plusieurs fois déjà, il s'était trouvé, au dernier moment, confronté à ce genre de volte-face née d'un retour d'appréhension.

D'autres que Blade se seraient laissés abuser. Mais pas lui. Dès les premières minutes de leur rencontre, il avait vu la vraie nature de cette fausse intrépide, ses hésitations et ses faiblesses enfouies sous une carapace qu'elle croyait sans doute à toute épreuve. C'était justement cela, la personnalité à double fond de Glenda, qui avait attiré Blade, en plus, bien sûr, d'une plastique des plus affriolantes, toute en courbes et en volumes harmonieux. D'un tempérament d'enfoncé de portes fermées, Blade n'aimait ni les conquêtes trop faciles, ni les personnalités trop évidentes.

Cette acuité psychique, ce regard perçant qui permettait à Richard Blade de voir au plus profond des âmes, surtout féminines, c'est à la multiplication de ses expériences et de ses aventures qu'il les devait. Car bien qu'affichant une quarantaine à peine entamée, il avait eu une vie nettement plus remplie que celle du plus sémillant des centenaires. En fait, à la fois unique et singulière, son existence n'avait rien de commun avec celle de n'importe quel autre représentant du genre humain.

Ancien agent de terrain du MI6, les très secrets services de sa Gracieuse Majesté, Richard Blade avait été, une dizaine d'années plus tôt, sélectionné pour participer au programme DX – D pour dimensions, X pour inconnues. Ce fantastique projet, né quelque part entre les circonvolutions cérébrales d'un mathématicien de génie – le professeur Leighton – ramenait les plus incroyables délires des auteurs de science-fiction au rang de pauvres élucubrations d'adolescent. Cet esprit d'exception, ayant depuis obtenu le titre de Lord, avait tout simplement réussi à percer les mystères les mieux gardés de l'univers, à repousser les frontières de l'infini. Il avait non seulement trouvé, mais ouvert un passage vers la multitude de mondes des dimensions parallèles.

— C'est normal que tu aies peur, la rassura Blade, tout le monde a peur. Surtout la première fois.

Il lui prit la main. La jeune Glenda le remercia d'un sourire hésitant et vint se blottir contre lui. Elle serrait si fort ses doigts, qu'il les sentit battre comme autant de cœurs.

— Tu verras, murmura-t-il à son oreille, lorsque tout sera terminé, tu seras contente d'avoir osé, et tu ne regretteras pas d'être venue. Au contraire, tu n'auras plus qu'une seule envie, recommencer.

— Ça m'étonnerait, parvint-elle à articuler faiblement.

Lui aussi avait connu la peur, une peur terrible, glaçante, lorsqu'il avait pour la première fois pris place, le corps hérissé d'une centaine d'électrodes, dans le siège qui devait l'éjecter vers des régions inexplorées de l'univers. Et puis les départs s'étaient enchaînés, à un rythme accéléré. Plus de cent vingt en une décennie. Alors la peur, victime de la routine, s'était transformée en simple appréhension, avec pour seule séquelle un léger pincement au cœur. Depuis déjà bien longtemps, peut-être même trop longtemps, Blade quittait son monde comme un comédien entre en scène. Pourtant ces voyages dans un inconnu chaque fois renouvelé n'étaient pas de tout repos, même si, pour des raisons encore inexpliquées à ce jour, il était le seul homme à pouvoir franchir sans dommage cette porte virtuelle. Des dizaines d'autres cobayes, tous choisis parmi les meilleurs agents du MI6, y avaient laissé leur vie avant même d'avoir pu goûter aux plaisirs inconnus du voyage interdimensionnel. D'autres avaient pu résister au choc du transfert. Ceux-là n'étaient jamais revenus. Perdus quelque part aux confins de l'univers, en des lieux étrangers ou entre deux mondes, ils devaient maintenant errer sans pouvoir rien attendre d'autre que la fin des temps. Si ce n'était pas la mort, cela y

ressemblait fort. Peut-être même était-ce pire.

Quelques autres encore de ces hommes d'exception, une poignée, sortis indemnes de toutes les épreuves physiques qu'impliquaient ces voyages, n'avaient en revanche pas su résister aux chocs psychiques qu'ils impliquaient. Car pour survivre dans des mondes si différents et souvent dangereux, ces nouveaux explorateurs devaient pouvoir s'adapter, très vite, à une autre réalité, à d'autres mœurs, à de nouvelles valeurs. Après ce grand écart de la pensée, bien plus traumatisant qu'un simple décalage horaire, venait l'autre choc, celui du retour, qui pouvait avoir sur des esprits déjà éprouvés l'effet d'un coup de grâce. Ces victimes du troisième type, qui avaient comme l'on dit vulgairement « pété les plombs », croupiraient jusqu'à la fin de leurs jours, sans le moindre espoir de secours, dans un bâtiment sous haute surveillance d'un centre psychiatrique.

Pourquoi Richard Blade parvenait-il, lui, à parcourir sans le moindre problème les labyrinthes fatals de l'espace-temps ? Lord Leighton n'avait toujours pas trouvé de réponse à ce qui resterait sans doute un des plus insondables mystères enfantés par le projet DX. Mais c'est de cette impuissance même que ce savant d'exception tirait toute l'énergie qui le poussait à aligner sans relâche, nuit et jour, des tableaux et des pages d'équations, de formules, de ratures et de faux espoirs. Car il se devait de trouver la réponse. Blade n'était qu'un éclaireur, un ambassadeur de la Couronne. Le projet DX n'avait de sens que s'il pouvait déboucher un jour sur des voyages de masse. Alors s'ouvrirait une nouvelle ère pour l'humanité, un nouvel élan vers un âge d'or aux possibilités illimitées. Et la vieille Albion, initiatrice de ce fantastique progrès, retrouverait toute sa splendeur perdue dans le sillage de l'histoire.

Peut-être Lord Leighton cherchait-il aussi, dans ce duel permanent avec les forces les plus secrètes de l'univers, à se venger de l'irréversible préjudice que la nature lui avait imposé. Car cet homme hors du commun, au cerveau surpuissant, avait les os fragiles, rongés par une terrible et incurable maladie qui l'avait condamné à vivre, depuis son plus jeune âge, dans un fauteuil roulant.

— On y va ! fit Blade sans lâcher la main de Glenda qui tremblait comme une feuille.

L'ampoule rouge au-dessus d'eux s'était mise à clignoter, annonçant l'arrivée de l'avion à l'altitude de saut. Un furieux torrent d'air froid s'engouffra par la porte ouverte. Pour tout parachutiste débutant, ce moment, celui de la première vision du vide, était le plus

critique. Blade, tenant toujours la main de Glenda, l'obligea à passer devant lui et se pencha pour lui crier à l'oreille :

— À toi l'honneur !

Incapable du moindre mouvement, tous les muscles tétanisés, Glenda se cramponnait à lui et au montant de la porte. Elle ne s'élancerait pas sans son aide, c'était évident.

— Comme tu voudras, dit-il. Si tu préfères renoncer et garder toute ta vie le souvenir de ta peur, c'est ton droit. Mais tu ne pourras plus jamais passer pour ce que tu n'es pas.

Elle le fusilla du regard. Il ne lui restait plus qu'à enfoncer le clou.

— Moi, j'y vais. Rendez-vous en bas !

Il plongea dans le vide, la laissant face à elle-même et à son impuissance. Glenda réagit comme il l'avait prévu et sauta à son tour en hurlant. La peur quitta son ventre et remonta vers sa gorge pour ne disparaître qu'après le choc d'ouverture du parachute. Elle sentit alors une onde de bien-être envahir chaque cellule de son corps, le bonheur aigu, intense et unique du premier saut. Puis il y eut ce sentiment de plénitude, le plaisir calme et serein de la descente vers la terre dans un silence absolu, nouveau et irréel, seulement troublé par le murmure complice du vent.

Blade s'était déjà libéré de son parachute lorsque Glenda toucha le sol à son tour. Elle ne se relevait pas. Inquiet, il la rejoignit en courant. Elle pouvait s'être fracturé une cheville, accident fréquent chez un débutant trop contracté, ou, pire encore, la colonne vertébrale. Une mauvaise réception, même peu spectaculaire, pouvait être fatale.

Son parachute flottait mollement au-dessus de l'herbe humide. Il s'accroupit à ses côtés, se pencha sur elle. Glenda avait perdu connaissance. Il fallait d'abord la ranimer avant de rechercher la cause de sa perte de conscience. Blade lui tapota énergiquement la joue, et ne put s'empêcher de sursauter lorsqu'elle se jeta à son cou en éclatant de rire.

— Je t'ai eu, je t'ai fait peur... Oh, Richard, tu avais raison, c'était vraiment merveilleux, je n'oublierai jamais ce moment !

Elle se tut, aussi soudainement qu'elle avait explosé, pour venir coller ses lèvres sur les siennes, goulûment, avec une fougue qui, elle, n'avait rien de feint.

— Prends-moi Richard ! Ici, tout de suite ! Je me sens tellement vivante... Je veux qu'on fasse l'amour !

Sur le principe, Blade n'était pas contre. Le ciel était d'un bleu

éclatant, le soleil caressant, et un doux parfum montait de la terre, apte à favoriser ce genre de retour à la nature. Mais il faudrait la libérer de son parachute d'abord, et aussi de sa combinaison de saut. Glenda se faisait de plus en plus pressante, insistante. Elle l'attira contre lui en se laissant retomber dans l'herbe, puis entreprit de se défaire elle-même de son harnachement de sangles. L'excitation la rendait maladroite. Elle s'escrima de trop longues secondes sur ses boucles de sécurité.

Blade sentait son désir s'émousser, il n'aimait pas confondre vitesse et précipitation. La hâte de Glenda eut l'effet inverse de celui recherché et fit fondre comme neige au soleil la spontanéité de leur désir. Mais elle s'obstinait, s'acharnait maintenant sur la fermeture à glissière de sa combinaison qui s'était malencontreusement coincée. Sa rage, à la mesure de sa frustration, était exacerbée par les quelques minutes de peur qu'elle venait de traverser. Blade, dont le processus de refroidissement était déjà largement entamé, trouvait la situation presque cocasse. Après avoir, quelques instants plus tôt, poussé Glenda à se dépasser, il allait au contraire devoir maintenant freiner son ardeur.

— Saloperie de zip... Tu pourrais peut-être m'aider au lieu de rire !

La sonnerie de son téléphone portable vint à point nommé le tirer de cette situation embarrassante.

— Il ne manquait plus que ça ! pesta Glenda tandis qu'il se relevait. Tu ne vas quand même pas répondre...

— Je ne peux pas faire autrement, c'est un appel de la plus grande importance.

— Mais bien sûr ! Et comment tu peux le savoir ? Tu n'as pas encore répondu, lança-t-elle sur un ton cinglant en se relevant à son tour. Tu es devin, c'est ça ?

Sur ce, furieuse, Glenda tourna les talons et partit s'occuper de son parachute qu'un léger regain de vent faisait mollement flotter au-dessus de la prairie. Sa colère la rendait encore plus désirable. Blade la regardait s'éloigner, le pelage à nouveau hérissé par un frisson de désir, lorsque la sonnerie de son portable retentit pour la quatrième fois.

Une seule personne connaissait le numéro de ce mobile qu'il gardait toujours, quelles que soient les circonstances, à portée de main. Aussi savait-il non seulement qui l'appelait, mais la raison de cet appel. Par ce petit boîtier gris métallisé, merveille de technologie, Blade était directement relié à J, le patron du MI6, dont, bien que le

connaissant depuis plus de vingt années, il ignorait toujours le nom.

J, partenaire du professeur Leighton du projet DX, ne se manifestait, sauf événement exceptionnel, que pour l'aviser de l'imminence d'une nouvelle mission, d'un nouveau départ pour un autre monde.

— Eh bien, vous en avez mis du temps à répondre ! pesta son supérieur hiérarchique. Je serais prêt à parier que vous étiez encore en galante compagnie...

J avait pour Blade une affection presque paternelle qui ne s'exprimait généralement que par des chemins détournés. Aussi Blade prit-il cette entrée en matière des plus sèches avec toute la désinvolture qu'elle méritait :

— Je viens effectivement de m'envoyer en l'air, mais pas dans le sens où vous l'entendez, rectifia-t-il. Je suppose que le professeur Leighton a programmé un nouveau départ ?

— Nous vous attendons. Ne soyez pas trop long. Pour je ne sais trop quelle raison, Lord Leighton est déjà d'une humeur massacrate. Alors n'envenimez pas les choses, vous seriez le premier à en pâtir.

Blade regarda sa montre. Il était un peu plus de dix heures. Glenda revenait vers lui, le visage barré par un sourire fabriqué, son parachute mal plié sous le bras.

— Je suis hors de Londres, je ne pourrai pas être au laboratoire avant onze heures, reprit Blade tandis que Glenda le dépassait sans un mot pour aller rejoindre le bar du club-house.

La communication était close. Blade n'avait d'autre choix que de répondre à l'appel du devoir.

Il rangea le portable dans la poche de son treillis et courut sur les talons de Glenda.

— Attends, dit-il, j'ai une proposition à te faire. Si tu veux, on se retrouve ici même, ce soir, à dix-huit heures trente, pour boire un verre. Nous pourrons ensuite reprendre calmement, ou non, cette conversation.

Elle s'arrêta net et se retourna.

— Trop tard, fit-elle avec une moue d'enfant capricieuse, avant de le planter aussi sec.

*

* *

L'antre du professeur Leighton, un laboratoire ultra moderne où il

officiait dans le plus grand secret, était enfoui dans les profondeurs de la Tour de Londres. Quelques siècles plus tôt, l'endroit avait été cette royale prison à la triste réputation d'antichambre de la mort. Par un raccourci particulièrement troublant, se côtoyaient ainsi le passé le plus sombre de la Couronne et la promesse, sertie dans son écrin futuriste, d'un avenir radieux.

Blade gara sa Rover sur le parking encombré d'autocars et regagna une encoignure de la Tour, à deux pas des parcours balisés pour touristes en manques de petits frissons. Il arriva à une lourde porte de chêne gardée par les deux habituels cerbères de la *Special Branch*. Ces deux statues de chair le regardèrent, sans broncher ni sourciller, se prêter au processus d'identification. Comme toutes les personnes autorisées à franchir cette porte – elles se comptaient en fait sur les doigts d'une seule main, Blade alla coller son œil gauche contre une petite lentille de verre incrustée dans le chêne. Ce qu'un curieux égaré aurait sans doute pris pour un vulgaire judas, était en fait la partie émergée d'un système de reconnaissance incroyablement sophistiqué basé sur le dénombrement des cônes et des bâtonnets tapissant le fond de l'œil. Ce procédé avait, en plus de son infaillibilité, le mérite d'être absolument inviolable.

Dès que Richard Blade fut identifié, le lourd battant de la porte pivota lentement avec un sinistre grincement, sans doute d'origine et digne des meilleurs films de la Hammer^[1]. Les deux sentinelles, plus impassibles que les plus zélés des *Horse Guards*, s'écartèrent légèrement pour le laisser passer.

Un long couloir tapissé de pierres séculaires menait à un ascenseur à la modernité anachronique. C'est là, dans cet étroit et sombre passage, que Blade éprouvait encore, en plus diffuse, la même appréhension que Glenda face au vide. Car au-delà de cet ultime sursis, il n'y avait plus place pour aucune hésitation. Tout devenait irréversible.

Les portes de l'ascenseur aux parois brillantes et lisses, vierges de tout voyant ou bouton, se refermèrent en soupirant pour coulisser à nouveau, quelques secondes plus tard, à plus d'une centaine de pieds de ce monde que Blade allait bientôt quitter.

— Il est onze heures trente, lâcha le professeur Leighton, depuis le poste de commandes principales, sans se retourner.

J, nettement plus aimable, vint au-devant de Blade, main tendue. « Je vous avais prévenu » lui fit-il comprendre d'un imperceptible balancement du visage accompagné d'un haussement de sourcils.

— J'étais à mon club de parachutisme quand vous m'avez appelé, et je venais juste de sauter, fit Blade, moins pour se justifier que pour meubler le pesant silence du laboratoire.

J, qui connaissait parfaitement Blade, pour l'avoir pratiquement formé, n'était certainement pas dupe. Par le sourire qu'il adressa à son protégé, il lui laissa entendre qu'il pouvait lire entre les lignes de ses arrière-pensées.

— Inutile de vous excuser, Richard. Hors de ces lieux vous êtes libre d'organiser votre vie comme bon vous semble.

— Je vous serais reconnaissant de ne pas vous disperser en bavardages inutiles, intervint Lord Leighton, sur un ton plus grinçant que les roues de son fauteuil électrique. Nous avons déjà assez perdu de temps comme ça !

Blade lança un regard machinal vers l'horloge digitale trônant au-dessus de la batterie des écrans de contrôle. Elle indiquait neuf heures treize.

— Elle est arrêtée, lui murmura J qui avait suivi son regard.

C'était bien la première fois que se produisait un incident de ce genre dans ce laboratoire où tout était d'une extrême précision. Troublé par cette panne des plus inhabituelles, Blade se surprit à espérer qu'elle ne fût pas de mauvais augure. Chassant de son esprit cette pensée parasite, il regagna le coin vestiaire, croisant au passage Lord Leighton qui, toujours sans le moindre regard pour son cobaye, roula jusqu'au centre du labo où trônait le siège éjecteur, encerclé par toute une batterie d'appareils divers, consoles, claviers et autres instruments de torture mathématique.

Le projet DX, sans nul doute la plus extraordinaire aventure scientifique de l'histoire de l'humanité, reléguait au rang de simple anecdote l'envoi d'un homme sur la lune. Dix prix Nobel n'auraient pas suffi à récompenser à sa juste valeur le pas de géant que constituaient les voyages interdimensionnels. Pourtant l'esprit qui avait rendu possibles ces fantastiques explorations s'était par la même occasion, en soulevant de nouveaux problèmes insolubles, trouvé confronté à ses limites. Car l'immunité de Blade n'était pas le seul obstacle obstruant le champ d'investigation de Lord Leighton. Il était aussi incapable, pour l'instant, de projeter au-delà des frontières de l'univers autre chose que de la matière organique. C'est pourquoi Blade ne pouvait voyager qu'entièrement nu, et sans armes ni bagages d'aucune sorte, ce qui n'était pas sans quelquefois le placer dans des situations non seulement embarrassantes, mais périlleuses et parfois

cocasses.

Après s'être dévêtu et avoir ceint autour de ses reins le pagne de lin jaunâtre qui lui donnait une allure d'Apache de pacotille dans un western-spaghetti de série B, Blade passa à l'étape suivante, de loin la plus désagréable de toute l'opération.

L'impulsion électrique à l'origine de sa dématérialisation passait par une forêt de câbles et autant d'électrodes. Pour lui épargner la douleur provoquée par le déferlement dans ses neurones de la fantastique énergie requise par le transfert, Lord Leighton avait mis au point une pommade isolante. L'intention aurait été fort louable si la pommade en question ne dégageait la plus pestilentielle des odeurs à laquelle Blade n'avait jamais été confronté, même dans les plus arriérés des mondes où il avait séjourné. La seule vue du pot d'aluminium hermétiquement clos suffisait à lui causer une sensation de nausée et lui mettre le cœur au bord des lèvres. Étrangement, Lord Leighton prétendait ne rien pouvoir y faire. L'addition d'une quelconque substance aromatique aurait, prétendait-il, fait perdre à la pommade son pouvoir isolant et protecteur.

Blade déposa ses vêtements soigneusement pliés sur le valet muet et, retenant sa respiration pour retarder l'assaut de cette puanteur, entreprit de dévisser le couvercle de la boîte de pommade. Toujours en apnée, il s'enduisit le torse d'abord, puis les jambes et les bras, et quitta le coin vestiaire. J l'attendait en lissant son épaisse moustache rousse, seule touche de couleur dans sa silhouette de gentleman-farmer. Rien dans son allure ou son comportement ne laissait supposer qu'il fût le moins du monde incommodé par la puanteur de son protégé.

— Lord Leighton a fait de nouvelles découvertes sur la mémorisation des coordonnées de transfert, lui annonça-t-il en l'accompagnant jusqu'au siège-baquet.

Blade ne put s'empêcher de tiquer. Chaque fois que le professeur Leighton introduisait une nouveauté dans le programme, elle se transformait inmanquablement en grain de sable et il se retrouvait dans les pires complications. Bien sûr, le projet DX n'avait de sens que si la destination des voyages n'était plus aléatoire, mais programmable. Il faudrait aussi pouvoir étendre le processus aux matières inertes et être à même de projeter n'importe quel individu. C'est à ces conditions que l'opération deviendrait rentable et justifierait les sommes colossales déjà englouties par le trou sans fond qu'était pour l'instant l'exploitation des univers parallèles. Blade savait

cela, mais il se méfiait malgré tout des innovations qui, pour la plupart, avaient toujours eu les effets les plus néfastes.

— Vous n'êtes pas encore installé ? maugréa Lord Leighton en venant les rejoindre, le regard brillant d'impatience.

Blade prit place dans le siège-baquet sous le regard apaisant de son supérieur puis s'efforça, pendant que le savant entamait la pose des électrodes, de faire le vide dans son esprit.

— Bien, nous pouvons y aller, fit bientôt le professeur en plantant sa dernière banderille.

L'amas de câbles pendait maintenant de la partie supérieure de la coque qui commença à s'abaisser tandis que le grand ordonnateur de ce rituel électronique s'en allait rejoindre le panneau central de commandes.

La dernière chose que vit Blade fut le sourire de J, dans lequel, comme chaque fois, il décela une trace d'inquiétude, puis sa vue se brouilla. Toute son énergie fut drainée hors de lui, un épais brouillard jaunâtre sembla se répandre dans le laboratoire, les lignes se mirent à onduler, les couleurs à se mélanger en glissant vers le gris. Et l'obscurité gagna son combat contre la lumière.

Le pagne retomba mollement dans le fond du siège-baquet. Richard Blade n'était plus de ce monde.

CHAPITRE II

Comme chaque fois, tout commença par des douleurs, aiguës, mordantes, tranchantes. Il n'avait pourtant plus de corps. Réduit à une suite d'ésotériques formules dispersées dans un flux magnétique, tout ce qui, quelques secondes plus tôt, avait été Richard Blade s'était maintenant fondu dans le *no man's land* interdimensionnel. Il n'y avait plus rien de réel dans ce néant intermédiaire, seulement l'atroce sensation de n'être plus qu'une masse éparpillée, écartelée par des forces titanesques et déchirée par mille lames brûlantes. Seuls les suppliciés de la roue avaient dû connaître pareilles douleurs.

Puis vint la béatitude sereine de la paix retrouvée lorsque commencèrent à défiler les paysages abstraits, sans repères ni matière. Malgré la répétition de ses missions, Blade était toujours transporté par ces merveilles qu'aucun être avant lui n'avait jamais eu le bonheur de contempler. Des tourbillons de couleurs pures traversées d'arcs-en-ciel éblouissants, des orages d'étoiles filantes perçant un ciel sans fond, des symphonies de formes abstraites et mouvantes qui annonçaient, par d'indicibles caresses, le retour prochain de la matière. Puis venait l'avant-dernier temps, celui de la vertigineuse glissade, à une vitesse proche de celle de la pensée, vers la porte de l'autre monde. Un simple point lumineux d'abord, comme un trou dans l'immensité obscure. Une étincelle de vie, la promesse d'un inconnu renouvelé.

*

* *

Blade tombait, face à un ciel orangé strié de nuées flamboyantes. Il était préparé à ce type d'arrivée périlleuse. À plusieurs reprises déjà, sa présence dans un monde étranger avait commencé par une chute. Au-dessus d'un lac, d'une prairie sablonneuse, à l'intérieur d'une grotte sans issue... Une de ces apparitions aériennes avait eu lieu dans une salle d'un château. Elle fut la plus pénible, non pas à cause du risque physique – il n'était tombé ce jour-là que d'une dizaine de

yards – mais plutôt parce que sa nudité avait quelque peu choqué les participants humanoïdes du banquet au milieu duquel il avait fait irruption entièrement nu.

La répétition de ces voltigeuses éclosions dans ses mondes d'accueil, et sa longue expérience de parachutiste – l'image de Glenda lui traversa l'esprit – lui avaient permis de chaque fois s'en tirer avec seulement quelques égratignures et contusions. Même lorsque ces chutes avaient eu lieu dans l'obscurité, ce qui l'empêchait d'apprécier la distance du sol et de se préparer correctement à l'impact. Cette fois, ce n'était pas le cas, il était apparu en pleine lumière, face à l'éblouissant azur d'un ciel d'une troublante beauté.

Instinctivement, sans même avoir à contrôler ou maîtriser ses gestes ni penser sa réaction, Blade effectua les quelques opérations grâce auxquelles, pourvu que sa bonne étoile ne l'ait pas abandonné, il s'en tirerait sans trop de mal. D'abord se décontracter puis se retourner, comme savent le faire les chats, pour visualiser la zone d'impact. En moins d'une seconde, il serait prêt au contact.

Il faisait froid, très froid, et ce qu'il découvrit acheva de lui glacer le sang. D'autres nuages, entre lui et le sol, lui bouchaient la vue... Jamais il n'était apparu aussi haut !

Une boule de feu lui laboura le ventre, née de la certitude de sa mort prochaine. Cette évidence si souvent entrevue, frôlée, l'emplit pourtant peu à peu, tandis qu'il tombait toujours, d'un calme extrême mêlé de surprise. Maintes fois déjà, face à des adversaires plus forts ou mieux armés, il avait défié la mort et, bien qu'il la redoutât comme tout être humain, il l'avait toujours affrontée avec l'assurance que procure la confiance en ses capacités, son habileté et sa force. C'était cela même qui lui avait permis de triompher de tous les adversaires. Aujourd'hui, il n'avait d'autre ennemi que la pesanteur. Contre elle, il était totalement impuissant. Il ne pouvait rien faire, rien tenter. Seulement attendre le choc fatal.

Dès qu'il eût pénétré la masse nuageuse, un linceul d'humidité vint couvrir son corps. Il ne percevait plus le froid, plus aigu, qui commençait à engourdir ses membres. Le vent sifflait à ses oreilles et son esprit, maintenant libéré de toute crainte, baignait dans la chaude ivresse née du vide. Il n'avait plus aucun souci, aucune inquiétude, aucune pensée parasite. Seulement l'éblouissante conscience, entière et pure, de la vie.

Tandis que s'éternisait sa traversée des nuages, quelques images vinrent flotter à la surface de cette lumière neuve, certaines remontées

de son passé, d'autres venues d'un monde d'où il serait dorénavant absent... Le sourire bienveillant du vieux J attendant son retour et son émotion devant la coque de plastique désespérément vide, le désarroi de Lord Leighton, mortifié face à ses écrans muets, le dépit de Glenda, si elle avait finalement consenti à se rendre à ce rendez-vous où il n'irait pas, son corps encore inexploré, les sourires comblés de toutes les femmes qu'il avait croisées...

Ce monde, son monde, qui disparaîtrait avec lui, lui paraissait étonnamment proche et pourtant si lointain, perdu à l'autre bout de l'infini. Mais il n'en ressentait aucune tristesse ni regret. Sa vie n'aurait pu être mieux remplie, il pouvait mourir en paix.

Le sol apparut brusquement, à plus de huit mille pieds. Un fleuve argenté serpentait au travers d'une immensité verte. Au loin, il distinguait la masse circulaire et sombre d'un immense plateau montagneux émergeant de cette forêt. Plus loin encore, au-delà de l'océan de verdure et jusqu'à perte de vue, s'étendait un patchwork d'ocres et de bruns hérissé de rayons de soleil qui semblaient jaillir du sol tels des geysers de lumière. Blade se surprit à penser que cet endroit en valait bien d'autres pour mourir. Car dans moins d'une minute tout serait terminé quand il irait s'encaster dans cette planète avant de la féconder en se décomposant.

Il n'avait plus maintenant la sensation de tomber, mais de voler. Le haut et le bas n'existaient plus. Blade décida de pivoter à nouveau, de tourner le dos à sa fin pour se replonger dans la contemplation du ciel. Pour être surpris par la mort. C'était le seul avantage qu'il pouvait encore s'offrir dans cet affrontement perdu d'avance.

Dès qu'il eut changé de position, une évidence lui pénétra les chairs, que la surprise et la certitude de sa fin l'avaient empêché de percevoir plus tôt. Sa vitesse... Elle n'était pas normale, il aurait dû tomber plus vite. Familier de la chute libre, il avait encore présentes à l'esprit les sensations de ces vols acrobatiques qu'il pratiquait régulièrement entre deux missions, seul ou en groupe. Le souvenir en était si précis qu'il pouvait ressentir la pression de l'air sur son corps, le battement de ses joues, les picotements dans le crâne, à la base de chaque cheveu. Oui, sur terre il tombait nettement plus vite que sur ce monde. Sans doute la force de gravité était-elle plus faible ici. Tout espoir n'était peut-être pas perdu. Il avait connu certains fous du vol libre, des malades de la glisse aérienne, qui rêvaient de sauter un jour sans parachute, d'atterrir en profitant au maximum de la résistance de l'air. Sur terre, cette pensée tenait du délire. Peut-être ici... Blade

essaya. Un instant il eut l'impression de réussir à ralentir sa chute, mais dut finalement se résigner et accepter son sort. Malgré la relative faiblesse de la pesanteur, il allait encore très vite, trop vite pour espérer pouvoir amortir suffisamment le choc de l'arrivée.

Soudain, aussitôt après la disparition de cette éphémère lueur d'espoir, il lui sembla distinguer une présence. Quelque chose bougeait, à l'extrême limite de sa vision périphérique. Il y avait effectivement, là-bas, sur sa gauche, comme une tache sur les nuages, qui grossissait à vue d'œil. Un oiseau, c'était un oiseau, dont il put bientôt distinguer le lent battement des ailes. Un oiseau énorme, de cinq ou six yards d'envergure, pour autant qu'il pût en juger à cette distance, et qui semblait se diriger vers lui. Dans le pire des cas, il aurait à l'affronter. Alors au moins, il en tirerait une dernière satisfaction, celle de mourir comme il avait toujours vécu, en se battant. Mais cet oiseau portait aussi la promesse d'un secours inespéré. Il pourrait peut-être s'accrocher à ses pattes, se faire porter, le forcer à atterrir. De toute façon l'oiseau finirait bien par se poser quelque part.

L'oiseau l'avait vu lui aussi. Il n'était plus qu'à deux ou trois centaines de yards et volait toujours dans sa direction. Serait-il assez puissant pour supporter une surcharge de plus de cent quatre-vingts livres ? Même si ce n'était pas le cas, leur chute s'en trouverait peut-être suffisamment ralentie. Blade sentit l'espoir renaître et le réchauffer. Il savait avoir maintenant une chance de survivre. Bien sûr, il ne s'agissait que d'un sursis, mais la vie était-elle autre chose qu'un sursis plus ou moins long ?

Le sol était n'était plus qu'à trois mille pieds environ. L'oiseau, d'une blancheur laiteuse, avait une allure de mouette géante au corps proportionnellement plus léger, plus effilé. Il se rapprochait toujours. Soudain, le volatile cessa de battre des ailes, changea de direction et entreprit de tourner, en planant, autour de cette créature inconnue venue violer son territoire. S'agissait-il d'une simple manœuvre d'observation ou bien s'apprêtait-il à l'attaquer ? Blade jeta un regard vers le bas. Il lui fallait savoir de combien de temps il disposait encore. Le sol, dont il distinguait maintenant quelques détails, était à moins de mille pieds à présent. Ce n'était plus l'affaire que d'une poignée de secondes. Il y avait bien le fleuve, qu'il découvrit serpentant à travers la forêt, mais il était trop loin. Même s'il réussissait à l'atteindre, il n'était pas certain de résister à l'impact. Au-delà d'une certaine vitesse, l'eau devenait aussi dure que du béton.

Blade regarda de nouveau vers les nuages. L'oiseau avait disparu, il ne le trouvait nulle part ! Où était-il passé ? Avait-il décidé de l'abandonner à son sort de créature plus lourde que l'air pour retourner dans les nuages ? Ou bien était-il allé annoncer à ses congénères l'apparition de cette manne providentielle ?

Brusquement Blade sentit un contact, sous lui, dans son dos en même temps qu'une voix retentissait, déformée par les turbulences :

— *Jaishtar aïm !*

Sa surprise se doubla d'un déluge de mots, de règles et d'usages, lorsque la langue de ce monde s'engouffra en lui. C'était là un des autres mystères, bien pratique celui-là, des voyages interdimensionnels. Il lui suffisait d'entendre au moins deux mots d'un langage inconnu pour y avoir accès, jusque dans ses moindres particularités, en un éclair de seconde. Malheureusement, pour d'autres raisons tout aussi mystérieuses, Blade perdait ce pouvoir en retrouvant son monde.

« Accroche-toi » lui avait crié la voix.

Il se retourna pour découvrir que ce qu'il avait pris pour un oiseau avait tout d'une femme !

— Vite ! Nous n'avons plus le temps ! hurla-t-elle encore.

Un casque intégral, blanc, cachait son visage. Aucun doute pourtant n'était possible, c'était bien une femme, vêtue d'une combinaison moulante blanche, dont les bras actionnaient les ailes immenses fixées à son torse, faites d'une toile fine tendue sur une armature légère en acier.

Cette fois Blade s'exécuta et entoura la taille de cette envoyée de la providence. Accélérant la cadence de ses battements d'ailes, elle parvint péniblement à redresser leur trajectoire. Mais elle n'aurait pas la force de le porter, c'était évident. Ils allaient s'écraser tous les deux !

— Le fleuve ! Va vers le fleuve ! cria Blade à son tour.

Elle comprit aussitôt son intention. Les ailes déployées, elle se laissa glisser en larges volutes qui les amenèrent bientôt au-dessus du fleuve, puis elle redressa son vol pour en suivre le cours tout en descendant encore. Ils ne furent bientôt plus qu'à une vingtaine de yards de la surface étincelante. Alors Blade la lâcha pour plonger tandis qu'elle se cambrait et reprenait de la hauteur.

Lorsqu'il émergea, plus vivant que jamais à la surface du fleuve

salvateur, il la vit qui l'attendait, debout sur la rive, nimbée de lumière. Elle avait retiré son casque, laissant ses longs cheveux argentés tomber sur ses épaules. Sa fine silhouette blanche drapée dans les lueurs orangées du soleil couchant et ses ailes repliées le long de son corps lui donnaient l'allure irréaliste d'une fée tout droit sortie d'un livre de contes.

Blade nagea jusqu'à la berge. Lorsqu'il dressa hors de l'eau son corps ruisselant, le visage de la jeune femme fut traversé par une expression de surprise admirative. Mais la méfiance et la crainte ne tardèrent pas à reprendre le dessus.

Il regagna la rive d'une démarche légère. Parce qu'il se sentait extraordinairement vivant, mais aussi parce que, sur ce monde, la gravité était inférieure d'au moins un tiers à celle régnant sur terre.

— Mon nom est Blade, dit-il, bien campé sur ses jambes tout en restant pour l'instant à distance respectueuse. Tu m'as sauvé la vie, sois-en remerciée.

La jeune femme l'observait, sourcils froncés. Blade remarqua ses bras puissants, à la musculature bien plus développée que celle des jambes. Sans doute était-elle plus habituée à voler qu'à marcher. Malgré cette relative mais très nette disproportion des formes, elle dégageait une impression d'harmonie qui, sans rien retirer à sa beauté, lui donnait cependant une allure insolite.

Elle allait certainement lui demander d'où il venait. Cette fois Blade ne pourrait user de ses habituelles et très pratiques réponses passe-partout du genre « Je viens de l'autre côté de la mer », ou « d'au-delà du grand désert » et autres mensonges chaque fois adaptés aux circonstances. Elle l'avait vu tomber des nues.

— Je suis Saasha, fille du Grand Conteur, dit-elle d'une voix cristalline. Es-tu un Inférieur ?

Littéralement, le mot qu'elle avait utilisé, *Jeethrothoul*, signifiait « homme-d'en-bas », mais le ton, comme la légère grimace qui l'avait accompagné, ne laissaient aucun doute sur sa connotation péjorative.

— Je viens d'une autre contrée, très lointaine, où tous les hommes sont égaux, répondit Blade très solennellement.

C'était loin d'être le cas, mais il ne pouvait laisser ce premier contact s'installer dans le cadre d'un rapport hiérarchisé. Ce n'était ni dans son tempérament, ni dans ses méthodes.

— Tu n'as effectivement pas l'allure ni le langage d'un Inférieur, dit la jeune Saasha. Mais je ne connais aucune contrée comme celle dont tu prétends venir. Partout dans le monde il y a les hommes d'en

haut et ceux d'en bas. Je crois que tu mens !

Blade, estimant le moment venu d'une approche plus directe, avança vers elle. Saasha recula aussitôt, marcha sur l'extrémité de son aile gauche et s'affala de tout son long sur le sable. Lorsque, arrivant à sa hauteur, il tendit le bras pour l'aider à se relever, la jeune femme, terrorisée, s'écarta aussi vite qu'elle put, en rampant sur ses fesses.

— Je ne te veux aucun mal, la rassura-t-il. Comment le pourrais-je alors que je te dois la vie ?

La tranquille assurance de Blade et sa douce autorité avaient entamé la méfiance de la jeune femme. Peut-être même ne lui était-il pas indifférent, à en juger par les regards furtifs qui lui échappaient pour venir effleurer son corps à la musculature saillante. Après avoir hésité quelques secondes, elle prit sa main. Blade fut surpris par sa légèreté, au point qu'il faillit, pour l'avoir tirée trop fort, en perdre l'équilibre. Cette femme devait peser moins de quatre-vingts livres, à peine plus qu'une enfant d'une dizaine d'années ! Son faible poids, associé à une force de gravité relativement moins importante, expliquait sa capacité à voler.

— Tu n'es pas non plus un Volant, tu es trop lourd, fit-elle à nouveau soupçonneuse, confirmant du même coup ses déductions.

Décidément, à défaut de se révéler périlleux, ce monde lui offrait bien des surprises.

— Je ne comprends pas, reprit Saasha, comment es-tu arrivé dans le ciel ? Et d'où tombais-tu quand je t'ai sauvé ?

Blade réfléchit un instant tandis qu'elle frottait ses ailes pour en retirer le sable qui s'y était collé.

— C'est une longue histoire, dit-il, éludant sa question. Si tu veux bien me conduire chez les tiens, je te la raconterai en chemin. Il faudrait aussi que tu m'aides à trouver des vêtements...

La jeune femme changea brusquement d'expression et le fixa avec une expression de peur dans le regard. Blade crut avoir, faute d'en savoir plus sur ce monde où il venait d'émerger, avoir commis quelque impair. C'était toujours le risque au début de ses missions. Même si le nombre de ses voyages lui avait appris à rester suffisamment vague pour éviter ce genre de bévue, il ne pouvait jamais être sûr de pouvoir toutes les éviter.

— J'ai entendu du bruit, fit Saasha en se tournant vers la lisière de la forêt qui longeait le sable de la rive. Il y a quelqu'un là-bas...

Blade s'était trompé, il n'était pas responsable de son trouble. Elle semblait plutôt craindre un danger extérieur. Aussitôt il fut sur ses

gardes, les sens en alerte.

— Les Inférieurs ! Ils arrivent ! Il ne faut pas rester là, dit-elle, maintenant carrément paniquée, en déployant ses ailes.

— Attends, ne pars pas. Pourquoi crains-tu ces gens ? Reste près de moi, je te protégerai.

Il essaya de la retenir mais elle parvint à se dégager, courut le long du fleuve sur une dizaine de yards puis se mit à battre des ailes, s'éleva au-dessus du sol et prit rapidement de l'altitude. Blade la regarda s'élever dans les airs, puis se tourna vers la forêt. Il était nu, sans arme. Il y avait bien quelques gros cailloux un peu plus loin, au bord du fleuve, mais il choisit d'attendre sans bouger. Si ces « Inférieurs », dont Saasha avait eu si peur, se montraient réellement belliqueux, il saurait bien les affronter, à mains nues s'il le fallait. Et dans le pire des cas, il pourrait toujours replonger dans le fleuve. De toute façon, il n'avait pas l'intention de trop se montrer sur ses gardes. Une évidente défiance était le meilleur moyen, dans un monde étranger, de se faire des ennemis. Avant de connaître la vraie nature et les desseins de chacun, il avait tout intérêt à garder l'apparence au moins de la neutralité.

Blade distingua bientôt de l'agitation dans les hautes herbes qui broussaillaient entre les arbres. Des murmures aussi, et de brefs sifflements stridents auxquels d'autres répondirent, plus loin, sur sa droite. Il estima à une vingtaine le nombre d'hommes qui, pour l'instant, se contentaient de l'observer en restant à couvert.

— Je viens en paix ! lança-t-il, un bras levé. Je suis un voyageur égaré...

Ayant dit cela, il marcha calmement vers la forêt. Un javelot jaillit en sifflant d'entre les fourrés et vint se planter dans le sable à un demi-yard devant lui. Blade s'en empara, le soupesa. C'était une arme bien équilibrée à lame longue et effilée, dont le manche devait bien faire un pouce de diamètre. D'un geste à la théâtralité exagérée, il le brisa d'un coup sec sur sa cuisse et jeta les deux morceaux à ses pieds. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups. Tout en prouvant ses intentions pacifiques, il aurait maintenant, en cas de besoin, deux armes à portée de main.

— Je suis seul, nu, et sans arme. Que craignez-vous ? Pourquoi ne vous montrez-vous pas ?

Un silence dense, menaçant, répondit à ses appels. Le léger murmure du fleuve proche s'en trouva amplifié jusqu'à devenir aussi présent que le sourd grondement d'un torrent sauvage. Blade décida

d'aller au-devant des ombres qu'il voyait s'agiter dans les broussailles. Un homme apparut alors, puis deux autres, armés d'arcs puissants, à double courbure. C'était bon signe. Si ces inconnus avaient vraiment voulu s'attaquer à lui, ils auraient utilisé un de ces arcs plutôt que le javelot.

Bientôt les autres apparurent à leur tour – ils étaient effectivement plus d'une vingtaine – et se groupèrent autour d'un grand gaillard aux cheveux argentés comme ceux de Saasha. Celui-là portait un pantalon de peau tenu par une large ceinture rouge à grosse boucle et, jetée sur ses épaules, une longue cape noire, largement ouverte sur son torse aux muscles saillants. Les autres, presque tous chauves, étaient quasiment nus. Blade en conclut qu'il devait être leur chef et marcha vers lui. L'homme confia son arc à son voisin puis, quitta le groupe pour avancer à la rencontre de Blade.

— Tu dis être un étranger égaré, mais nous t'avons vu parler avec la Volante avant qu'elle ne s'enfuit.

Il avait prononcé le mot Volante avec autant de dédain que Saasha avait mis de mépris dans Inférieur. Ce monde était selon toute apparence divisé, comme l'avait souligné la jeune femme, en deux peuples ou clans opposés, ceux d'en haut et ceux d'en bas. Restait à savoir quel type de rapport, outre cette haine visiblement réciproque, ils entretenaient. Quoi qu'il en fût, Blade devait se montrer particulièrement diplomate, rester sur ses gardes, et ne pas perdre de vue les hommes restés en retrait. Au premier signe d'agressivité, il plongerait sur leur chef, qui se tenait maintenant à trois yards de lui, pour le prendre en otage.

— Je ne connais pas plus cette femme qu'aucun d'entre vous, commença Blade. C'est elle qui est venue à moi.

— Pour quelle raison ? Que t'a-t-elle dit ?

— Elle voulait savoir qui j'étais et...

— Moi aussi je veux savoir qui tu es, le coupa l'homme, le visage fermé. Je connais tous les Inférieurs. Pourtant je ne t'ai jamais croisé. Est-ce que tu viens des terres d'Aram ?

Avant de répondre et pour éviter tout impair, Blade aurait bien aimé savoir depuis combien de temps exactement ces hommes les avaient observés, lui et Saasha. Apparemment, à en juger par les dernières paroles du chef, ils ne les avaient pas vu voler ensemble. Après quelques secondes de réflexion, il opta pour une réponse suffisamment vague tout en lui permettant de s'en assurer.

— Je suis arrivé par le fleuve...

Il ne s'était pas trompé, l'homme ne broncha pas.

— Mon embarcation s'est brisée contre les rochers, en amont, continua-t-il, enhardi par l'absence de réaction de son interlocuteur. C'est là que j'ai perdu mes vêtements. Le courant m'a porté jusqu'ici, et c'est en arrivant sur la berge que j'ai rencontré cette Volante.

L'homme se tourna vers ses amis, que son explication semblait amuser, puis lui fit de nouveau face.

— Sois le bienvenu parmi nous, dit-il en s'approchant, le visage barré d'un franc sourire.

Ce brusque revirement ne disait rien de bon à Blade. Il sentait le coup fourré. Mais il pouvait se tromper. Il marcha donc à la rencontre de l'homme en imitant son geste, mais les sens toujours en alerte et prêt à tout.

— Mon nom est Zaltov, dit le gaillard toujours aussi souriant. Quel est le tien ?

Au moment où Blade répondit, l'homme sembla s'envoler. En fait il avait simplement bondi pour se retrouver par un incroyable saut périlleux dans le dos de Blade. Oubliant la faible gravité de ce monde, ce dernier s'était laissé surprendre. Un coup violent dans le creux du genou droit vint douloureusement sanctionner sa faute en le projetant à terre. Blade se releva aussitôt, mais son adversaire, bien mieux adapté que lui, bondit à nouveau pour lui décocher un terrible coup de pied qui l'atteignit au visage et le renvoya dans le sable.

Il en fallait plus pour venir à bout de Blade, légèrement sonné cette fois, la lèvre inférieure éclatée et sanguinolente, mais qui s'apprêtait à se relever de nouveau.

Les autres hommes n'avaient pas attendu pour venir se joindre à leur chef. Lorsqu'il parvint à se remettre debout, Blade comprit que la partie était loin d'être gagnée.

CHAPITRE III

Saasha avait pris de la hauteur en s'éloignant aussi rapidement que possible de l'inconnu. Surtout parce qu'elle voulait se mettre hors de portée de flèche des Inférieurs, mais aussi pour tenter de trouver un chemin, un de ces courants ascendants que les Volants apprenaient depuis leur plus jeune âge à maîtriser. Très vite, elle en repéra un, d'une force telle qu'elle dût s'y reprendre à trois fois avant de pouvoir entrer dans le flux d'air chaud. Elle n'avait plus alors qu'à se mettre en position de piqué, le corps incliné vers le bas et les ailes à demi repliées pointant vers l'avant, pour s'installer dans un confortable vol stationnaire.

Le fleuve devait être à plus de deux cents hausses mais Saasha avait une très bonne vue, une des meilleures de son clan. Elle distinguait parfaitement l'inconnu et chacun des membres de la troupe d'Inférieurs déployée à la lisière de la forêt. Elle craignit un instant pour la vie de l'étranger quand elle vit Zaltov, le chef reconnaissable à ses cheveux blancs, sauter pour se retrouver derrière lui et l'envoyer à terre. Mais l'étranger se releva aussitôt pour faire face à ses assaillants. Une mêlée suivit, dont elle eut quelque mal malgré sa vue perçante à suivre les péripéties. L'étranger se battait avec autant de force que d'adresse. Il se servait de ses mains et de ses pieds avec une redoutable efficacité, comme elle n'avait encore vu personne le faire. Mais les Inférieurs étaient trop nombreux et bien plus agiles. Bientôt l'étranger s'écroula et resta au sol. Saasha ne put s'empêcher de tressaillir. Elle en perdit un instant le contrôle de sa posture, se retrouva projetée à une vingtaine de hausses et brinquebalée en tous sens par le courant d'air chaud. Elle eut ensuite le plus grand mal à retrouver son équilibre, ce qu'elle ne put faire qu'en sortant du chemin.

Lorsqu'elle fut à nouveau en mesure de concentrer son attention sur le combat, elle découvrit l'étranger étendu sur le sable, inanimé, et les Inférieurs dansant autour de lui. Un frisson lui courut le long du corps, qui la surprit et la troubla en lui faisant prendre conscience des sentiments nouveaux qu'elle éprouvait pour cet homme. Une grande tristesse avait jailli en elle, comme un vent tournoyant, lorsqu'elle

l'avait cru mort. Elle aurait voulu fondre sur ces Inférieurs, les percuter de toute sa vitesse, au risque même de sa propre vie. Mais elle les vit qui ligotaient l'étranger toujours inerte. C'est donc qu'il était vivant ! Comme le vent chasse la pluie, l'ivresse de la délivrance balaya aussitôt la détresse qui l'avait assaillie. Elle se sentait soulagée, légère et heureuse.

Les Inférieurs confectionnaient maintenant un brancard sur lequel ils placèrent l'inconnu. Il avait les yeux ouverts et fixait le ciel. Peut-être l'avait-il vue ? Elle lui adressa un signe de la main, sans savoir s'il pouvait de cette distance distinguer ses gestes. Malgré son désir, qui lui raccourcissait le souffle, elle ne pouvait prendre le risque de descendre trop bas. Tandis que les Inférieurs emmenaient leur prisonnier vers la forêt, elle s'éloigna d'un vigoureux battement d'ailes. Il lui fallait absolument raconter aux siens, à son père d'abord, son étrange rencontre et les événements qui avaient suivi.

*
* *

Reprenant conscience, Blade se découvrit solidement ligoté, allongé sur une civière faite de deux solides branches et d'une peau brune tachetée et malodorante. Ses assaillants, que Saasha avait traités d'Inférieurs, fêtaient encore leur victoire. Blade s'en voulait de s'être laissé surprendre, par Zaltov d'abord, leur chef, et par les autres ensuite. Il avait réussi à en mettre une dizaine hors de combat, mais ces hommes s'étaient révélés d'une souplesse et d'une agilité exceptionnelle. De véritables acrobates tirant le meilleur parti de la faible pesanteur malgré leur poids, nettement supérieur à celui de Saasha. Quoi de plus normal ? Ce monde était le leur, alors que lui commençait tout juste à s'y accoutumer quand un homme qu'il n'avait littéralement pas vu venir, l'avait plongé dans le noir d'un terrible coup à l'arrière du crâne.

Qu'allaient-ils maintenant faire de lui ? Apparemment, ils n'avaient pas l'intention de le tuer. Blade évita de s'en réjouir, le sort qu'ils lui réservaient pouvait se révéler plus redoutable.

Au moment où deux hommes, répondant à un ordre de Zaltov, soulevaient son brancard, Blade remarqua une petite tache blanche dans le ciel, fixe d'abord. Puis, tandis que le groupe repartait en direction de la forêt, la tache glissa, lentement vers l'est. Ce devait être Saasha, restée sur place pour suivre les événements, qui allait

sans doute maintenant retrouver son peuple. Quel genre de relations les Volants entretenaient-ils avec les Inférieurs ? Pas des plus amicales, à en juger par la peur panique qu'ils avaient inspirée à Saasha.

Cette peur était-elle fondée sur un simple antagonisme de caste ? Sur une volonté hégémonique et impérialiste de l'une sur l'autre ? Sur une Histoire dont la trame, comme trop souvent le cas, se déroulait au fil de guerres, de massacres, de génocides ? Toutes ces questions tournaient dans l'esprit de Blade qui cherchait à analyser le moindre indice, le moindre mot qui pût l'aider à s'orienter dans la situation guère brillante où il se trouvait.

De toute façon ses liens, des cordons de cuir, étaient solides et les nœuds bien faits. Réduit à l'impuissance, il n'avait donc d'autre solution que de tenter de comprendre son environnement et de se tenir prêt à toute éventualité au cas où, pour une raison ou une autre, on le libérerait.

Les hommes avançaient en ligne à travers la forêt, dont Blade avait une vue insolite, en contre-plongée totale. Sans doute en d'autres occasions moins critiques se serait-il laissé aller au plaisir des sens. Toutes les nuances de verts et de bruns s'enchevêtraient, des plus lumineuses aux plus sombres, en une vaste palette ouverte par endroits sur la lointaine et lumineuse toile du ciel orangé. Il y avait aussi les odeurs nouvelles d'essences inconnues. Même celle de la terre humide, que Blade affectionnait tout particulièrement, était ici différente, plus lourde, plus dense.

Quant aux bruits, ils étaient couverts par les voix des hommes qui commentaient toujours, à grand renfort de plaisanteries douteuses, la capture de l'étranger. Des rires gras venaient aussi périodiquement éclabousser la tranquille beauté du décor. Ses deux porteurs n'étaient pas les moins sensibles à cet humour primitif. Blade, secoué comme un prunier à chaque éruption de leur hilarité, sentit bientôt la douleur se réveiller. Dans une zone bien précise d'abord, où il avait reçu le coup auquel il devait sa promenade imprévue. Puis, dans tout le crâne, des élancements au rythme embrouillé par le brinquebatement du brancard.

« Un groupe aussi peu discret ne doit pas craindre la présence d'ennemis », se dit Blade. Pourtant la forêt était dense et propice aux embuscades. Sans doute avait-il plutôt affaire à des chasseurs qu'à des guerriers. Mais la façon dont ils l'avaient accueilli indiquait pourtant clairement qu'ils craignaient les étrangers. Et seul un conflit ouvert pouvait expliquer que vingt hommes se méfient à ce point d'un seul.

Entre deux élancements, il eut bientôt la certitude que ses ravisseurs étaient en guerre contre les Volants, le peuple de Saasha. Et que, dans cette forêt, où leurs grandes ailes les auraient plus handicapés qu'autre chose, ces hommes n'avaient rien à craindre.

Soudain un ordre retentit, sans doute lancé par Zaltov qui marchait en tête du groupe. Aussitôt le groupe se figea tandis que les rires et les échanges furent comme étouffés par un silence si soudain qu'il semblait presque irréel. Après quelques secondes d'accoutumance, ce vide sonore se remplit de toute une série de bruits qui rendaient le silence encore plus dense. Les craquements des arbres que Blade voyait, de son brancard, se balancer mollement, des cris d'oiseaux, la plainte du vent captif de la forêt... Les hommes attendaient, comme statufiés par la peur. Le seul visage que Blade pouvait voir était celui de son porteur. Et c'était bien de la peur dans son regard. Se serait-il trompé ? La colonne était-elle tombée sur un quelconque ennemi ? Dans ce cas, Blade, dont les chevilles et les poignets étaient solidement entravés, se retrouverait en mauvaise posture.

Un terrible rugissement déchira le silence, comme un barrage qui se rompt, aussitôt suivi d'un autre qui libéra d'un coup un tumultueux désordre jusque-là contenu. Les hommes couraient en tous sens à grand renfort de cris et d'ordres incohérents, les deux porteurs lâchèrent le brancard pour fuir. Celui de tête ayant réagi le premier, le crâne de Blade s'en alla cogner sur le sol rocailleux. Une nouvelle onde de choc lui vrilla le cerveau, en même temps qu'il roulait sur lui-même pour pouvoir se mettre debout.

Il n'y avait plus personne autour de lui, tout le monde avait fui. Un nouveau rugissement vint refermer le silence un instant entrouvert. Ce n'était donc pas des ennemis que ses ravisseurs craignaient, mais un animal. Pour Blade le danger était plus grand encore. Il n'avait aucun endroit où se cacher. C'est en cherchant du regard un abri quelconque, un arbre où il pourrait grimper malgré ses liens, qu'il aperçut dans l'herbe une flèche perdue par un des fuyards. Des craquements, sur sa gauche, ne laissaient aucun doute sur les intentions du prédateur qui serait là d'un instant à l'autre. Blade sautilla sur ses pieds liés jusqu'à la flèche et se laissa tomber dans l'herbe. Trancher le cuir qui lui entravait les chevilles ne prit que quelques secondes. Pour les poignets, il eut en revanche plus de problèmes. Le geste manquait d'amplitude pour être efficace.

Un autre rugissement vint lui compliquer la tâche. Les craquements se rapprochaient. L'animal serait là d'un instant à l'autre.

L'entaille faisait déjà quelques millimètres. Blade tira aussi fort qu'il put. Le cuir lui entamait la chair, résistait. Soudain l'animal apparut à moins d'une dizaine de yards. Il l'avait déjà vu ou senti, et se dirigeait droit vers lui. Couvert d'écailles verdâtres, il pouvait faire penser à un kangourou par l'allure, et au vélociraptor, le terrible prédateur de *Jurassic Park*, par la taille. Il fallait espérer qu'il n'en aurait pas la férocité, même si question dentition il n'avait rien à lui envier.

Le monstre s'arrêta pour l'observer. Peut-être aussi pour le jauger ou, tout simplement peut-être parce qu'il se demandait par quel bout entamer ce repas providentiel. Blade en profita pour s'activer sur la courroie qui l'entravait toujours. Au moment où la bête se rua sur lui, il tira à nouveau, d'un coup sec qui lui scia le poignet. Mais le cuir avait enfin cédé. Il roula sur le sol, la flèche toujours bien en main et se retourna pour voir l'animal, emporté par son élan, traverser la clairière. Au passage il avait écrasé le brancard. Une des branches servant de montant semblait encore intacte. Blade courut la récupérer et fit face à l'animal qui avait fait demi-tour pour charger à nouveau.

De ce dragon d'un autre monde, Blade ne savait rien. Seulement qu'il devait être redoutable, à en juger par la peur qu'il inspirait à la troupe des Inférieurs. Et pour l'affronter, il ne disposait en tout et pour tout que d'une seule flèche sans arc et un pieu, solide certes, mais à l'efficacité sans doute limitée contre un tel adversaire. Bien sûr Blade aurait pu prendre ses jambes à son cou, mais, outre qu'il ne pouvait préjuger de la rapidité de la course de l'animal et que ce n'était pas en lui tournant le dos qu'il pourrait tester ses réactions, ce n'était pas dans son tempérament. Il n'avait encore jamais fui devant un adversaire sans s'être d'abord assuré qu'il ne pouvait le vaincre ou s'en faire un allié. De plus, s'il parvenait à tuer ce monstre, il aurait un avantage certain lors de sa prochaine rencontre avec Zaltov. Quelque chose lui disait même que certains de ses hommes devaient être restés cachés à proximité pour voir comment allait se débrouiller leur prisonnier.

Avant de charger, la bête poussa à nouveau son terrible rugissement pour impressionner la fragile et téméraire créature qui osait lui tenir tête. Blade eut une sensation fugace, comme une certitude qui s'évanouit aussitôt... Le rugissement avait quelque chose d'insolite, d'anormal.

L'animal était déjà sur lui. Blade lâcha sa flèche, pour lui assener, tout en évitant sa charge au dernier moment, un terrible swing du bâton tenu à deux mains, à l'arrière des pattes. Le coup fut sans effet.

En revanche le bâton s'était rompu et devenait inutilisable.

Blade faillit renoncer estimant plus raisonnable d'en rester là, de refuser ce combat perdu d'avance, lorsqu'un javelot lancé depuis les fourrés proches vint se planter à deux yards de lui. Comme sur la plage, avant sa capture. Mais cette fois, il était clair qu'on ne voulait pas l'effrayer, mais au contraire l'aider. Un autre suivit, puis un troisième. Blade avait vu juste. Zaltov et ses hommes étaient restés dans le coin. Les données n'étaient plus les mêmes, les chances de Blade devenaient plus sérieuses. Il prit un javelot dans chaque main, ficha le troisième dans le tronc d'un arbre proche, et attendit de pied ferme.

L'animal, irrité par un adversaire aussi fuyant, grattait la terre en le fixant. Sa longue queue balayait lentement le sol derrière lui. Il n'allait pas tarder à charger encore. Blade décida de ne pas attendre son attaque. Il courut vers lui en hurlant comme un forcené et lança un premier javelot de toutes ses forces. Il avait visé l'œil gauche. À une si faible distance il ne pouvait pas le manquer. Déjà l'autre javelot fusait à son tour après être passé dans sa main droite. Celui-là irait se planter à la base du cou, sous la tête. L'animal, surpris, n'avait pas bougé. Les deux javelots firent mouche, mais aucun ne se planta. Ils avaient rebondi, comme sur une armure de fer !

« Que la carapace de ce dragon soit dure à ce point, c'est possible », se dit Blade, qui ignorait encore tout de ce monde et des créatures qui le peuplaient. Mais l'œil... Il ne comprenait pas.

Il dut écarter ce nouveau mystère et se vider l'esprit pour se concentrer tout entier sur son adversaire. Tandis que l'animal, infatigable, s'apprêtait à recharger, Blade s'empara du troisième javelot, qu'il se garda bien de lancer cette fois, fort de l'échec de ses deux premières tentatives. Il avait une autre idée, qu'il mettrait en pratique au prochain assaut.

Il n'eut guère le temps de s'appesantir sur les détails de son plan de bataille qu'il lui fallut encore esquiver une nouvelle offensive. Dix secondes avant le contact avec la gueule aux crocs acérés, il se jeta à l'abri du tronc où il s'était adossé et contre lequel l'animal vint buter de tout son poids, pour le briser comme un simple roseau. Blade, projeté à terre par la violence du choc, n'avait pas encore eu le loisir de se relever, quand la longue et lourde queue faillit s'abattre sur lui. Il l'évita de justesse, se redressa d'un bond et courut se mettre à couvert.

Ce combat qui s'éternisait semblait avoir rendue la bête plus

furieuse encore. Elle poussa un autre rugissement, recula lentement, la tête baissée presque au ras du sol, en le fixant toujours de ses yeux jaunes. Cette fois, elle avait décidé d'en finir. Blade sut que sa charge, d'une façon ou d'une autre, serait la dernière.

Lorsque le dragon, qui fonçait tête baissée, ne fut plus qu'à cinq yards, Blade courut au-devant de lui et, plantant son javelot dans le sol, s'en servit comme d'une perche pour s'élancer dans les airs... Il avait oublié la faible gravité de ce monde et faillit manquer son coup. Par chance, l'animal fit un écart, peut-être pour l'éviter, ou au contraire pour le saisir, et Blade réussit par miracle à atterrir sur son dos, comme prévu, tout en récupérant le javelot planté en terre.

La suite prit des allures de rodéo sauvage. À trop serrer sa monture, Blade avait les cuisses labourées par les écailles froides, dures et tranchantes. Mais il réussit à planter la lame du javelot entre deux écailles et appuya de tout son poids sur le manche pour faire levier. L'animal poussa son rugissement et se dressa sur ses pattes arrière en même temps qu'une des écailles sautait avec un claquement sec.

Ce que Blade découvrit alors le stupéfia au point qu'il faillit en perdre l'équilibre. Sous l'épaisse carapace il n'y avait ni chairs, ni muscles, ni sang, mais un trou béant par lequel il pouvait voir tout un amas de câbles colorés et de pièces de métal...

Cette créature féroce contre laquelle il se battait depuis un bon quart d'heure n'était pas un animal, mais un robot !

CHAPITRE IV

Duram était une des plus imposantes cités du peuple des Volants. Elle occupait la totalité du plateau rocheux qui dominait la vallée des Merveilles, le plus vaste et le plus haut de toute la région.

Lorsque Saasha découvrit à l'horizon les tours qui s'élançaient à l'assaut du ciel, ces dernières resplendissaient encore dans la douce lumière du soleil couchant. Le spectacle, d'une immense beauté, avait de quoi troubler l'esprit le moins réceptif à la majesté des choses. Mais aujourd'hui, Saasha, trop épuisée et excitée, n'était pas en mesure de l'apprécier. Elle avait volé jusqu'à la limite de ses forces, à s'en arracher les tendons, sans jamais planer ni prendre le moindre temps de repos. Ses bras, qu'elle ne sentait presque plus, continuaient machinalement à actionner ses ailes. Mais elle était insensible à la douleur et à la fatigue. Elle n'avait plus qu'un seul désir, une seule pensée, retrouver son père et lui raconter sa surprenante rencontre.

Elle arriva bientôt dans le trafic dense qui encombrait à cette heure de la journée l'aplomb de la cité. « Écartez-vous ! Laissez-moi passer ! » avait-elle envie de crier pour filer en droite ligne vers sa tour, mais elle devait se plier aux règles d'approche et suivre les couloirs de circulation.

— Alors, tu ne peux pas regarder où tu voles ! lui cria un homme qu'elle avait failli percuter et qui n'avait réussi à l'éviter qu'au prix d'un périlleux renversement dorsal.

Saasha ne prit pas le temps de s'excuser. Elle recevrait sans doute une plainte, mais les contrôleurs se montreraient cléments lorsqu'ils apprendraient la raison de sa faute.

Sans heureusement rencontrer d'autre problème, elle arriva bientôt à la verticale de sa tour et entama la descente en prenant des risques inconsidérés. Parvenue par miracle saine et sauve sur le toit, elle courut jusqu'au dépôt tout en dégrafant les sangles de ses ailes qu'elle confia à l'employé de la consigne, dont la lenteur lui parut plus insupportable encore aujourd'hui. Puis elle s'engouffra dans l'ascenseur. Quelques instants plus tard, le cœur battant, elle pénétrait

dans la salle d'Écoute où son père, Gaïk, le Grand Conteur, donnait un cours d'instruction historique à un parterre d'adolescents captivés.

— Père, père... Il faut que je te raconte, près du fleuve, j'ai rencontré un homme, fit-elle le souffle court et toute excitée.

— Je ne sais pas si tu as remarqué, Saasha, mais je suis occupé, je travaille ! murmura Gaïk, les lèvres pincées et le regard sévère. Le moment est bien mal choisi pour me parler de tes contacts galants !

Un murmure général et des rires étouffés accueillirent cette interruption inattendue du cours.

— Ce n'est pas cela, père. Ce n'était pas un Volant, et pas non plus un Inférieur. Il est tombé du ciel !

Gaïk, voyant l'émotion visiblement sincère de sa fille et son extrême nervosité, comprit qu'un événement grave s'était effectivement produit. Il éteignit aussitôt son écran d'archives, se leva et s'adressa à ses auditeurs.

— Je suis désolé, dit-il à son tour très troublé, mais je suis obligé d'interrompre ce cours. Nous nous retrouverons demain, à la même heure. Merci.

Tandis que le public, déçu, se levait en commentant sa décision, Gaïk se tourna vers sa fille.

— Allons dans mon office, dit-il. Et j'espère pour toi que ce que tu as à me dire justifiera ton intrusion !

Il avait dit cela machinalement, parce qu'il était d'un tempérament autoritaire, mais il savait déjà que le récit de sa fille serait des plus importants. Il le savait pour avoir pris toute la mesure du trouble de Saasha, mais surtout parce qu'il était Grand Conteur spécialiste des Temps Anciens. S'il avait vu juste, s'il ne s'était pas trompé sur ce qu'elle avait à lui dire, alors ce jour serait un des plus importants que son peuple aurait vécu depuis l'apparition programmée des Inférieurs.

— Je t'écoute, dit-il lorsqu'ils furent installés de part et d'autre du large bureau de pierre.

Saasha était maintenant un peu plus calme. Elle prit une longue inspiration et commença :

— Je revenais de Briar quand c'est arrivé...

— Comment va la grande aïeule Furta ? la coupa Gaïk qui tenait malgré tout à respecter les usages.

Saasha s'empessa de le rassurer et reprit son récit.

— Je volais à plus de quatre mille hausses quand je l'ai vu !

D'abord je n'ai pas compris, j'ai cru à un effet de la folie des hauteurs...

— Je t'avais dit de ne jamais voler seule aussi haut ! Tu as désobéi !

C'est vrai, père. Mais j'ai bien fait, sinon l'étranger serait mort. Quoique, mort, il l'est peut-être à l'heure qu'il est, vu que quand je l'ai quitté, les Inférieurs l'avaient capturé, fit-elle d'une traite, en proie à un retour d'excitation.

— Calme-toi, Saasha, tu sais très bien que tu dois te garder de toute émotion excessive. Cette exaltation trouble ta réceptivité et altère ta sensibilité à l'environnement. Autrement dit, elle brouille tes sens. Bon, donc, malgré mes conseils, tu volais trop haut. Et alors ?

— Alors, je l'ai vu qui tombait. J'ai d'abord cru à un accident, un des nôtres qui aurait perdu ses ailes, ça arrive, mais j'ai compris que ce n'était pas ça quand j'ai vu qu'il était entièrement nu...

Saasha rougit et baissa les yeux, moins par gêne que pour cacher son sourire qui n'avait pourtant pas échappé à son père.

— Il tombait à une vitesse incroyable, ça devait être affreux pour lui... Je n'arrive même pas à imaginer ce qu'il pouvait éprouver.

— Dieu nous préserve d'une telle fin, murmura son père les yeux fermés.

— Ensuite il a disparu dans les nuages, reprit Saasha. Je l'ai retrouvé plus bas et je me suis approchée. C'est là que j'ai vu ses grosses jambes. Alors j'ai pensé que c'était un Inférieur, mais je ne comprenais pas. Comment avait-il pu arriver là ? La peine de mort est abolie depuis longtemps, c'est toi-même qui me l'as dit...

Saasha se tut, parce qu'en revivant ces instants elle s'était souvenu de sa terreur, et du risque énorme qu'elle avait pris en volant au secours de l'étranger. Son père, qui avait deviné la raison de son trouble, se leva pour contourner son bureau et lui prouver, d'une caresse dans les cheveux, qu'il ne lui en voulait pas.

— Je ne savais pas quoi faire, je ressentais comme une force qui me poussait à le secourir, mais j'avais peur, peur de manquer ma manœuvre et peur, en allant au contact, de me retrouver entraînée dans sa chute...

— Comment t'y es-tu prise ? demanda son père d'un ton aussi calme et anodin que possible.

— Je ne sais pas, je ne me souviens plus très bien, tout s'est passé si vite... Je me suis arrangée pour me glisser sous lui, je lui ai crié de s'accrocher, et j'ai écarté les ailes pour quitter la verticale. J'ai cru que

mes épaules allaient se déboîter tellement ça tirait fort. J'ai quand même réussi à ralentir, mais pas assez pour pouvoir nous poser. Je ne savais plus quoi faire, je ne pouvais pas l'abandonner, le condamner après lui avoir donné espoir... Mais je perdais de la hauteur. C'est lui, l'étranger, qui m'a crié dans les oreilles : « Le fleuve ! Va vers le fleuve ! ».

Tandis que sa fille poursuivait le récit de son étonnante aventure, Gaïk sentit des frissons parcourir ses bras encore puissants et son crâne à moitié dégarni. Non pas parce qu'il partageait la peur de sa fille, mais parce que son récit l'avait troublé au plus haut point. Dès le début, dès qu'elle avait mentionné que cet homme tombé du ciel était nu. Déjà il avait compris, déjà il savait qu'il aurait presque pu continuer à sa place. Parce qu'il connaissait cette histoire. Parce qu'il était un des sept Grands Conteurs, et qu'à ce titre il avait accès au Livre Sacré où elle était consignée.

*
* *

Dès qu'il eut réussi à perforer la carapace du monstre et découvert qu'il s'agissait en fait d'un robot, d'une machine apparemment très sophistiquée, Blade comprit pourquoi les rugissements l'avait intrigué. Il y en avait eu quatre, tous identiques, sans aucune variation d'intensité ou de forme. Quel que fut la distance ou le contexte. Blade avait alors déjà pressenti, sans pouvoir le formuler, qu'il s'agissait d'un cri artificiel, mécanique, sans âme ni vie.

Il avait ensuite plongé la main pour arracher une pleine poignée de câbles. Les mouvements du monstre devinrent aussitôt désordonnés, incohérents, rendant son propre équilibre encore plus précaire. Blade avait alors enfoncé le javelot dans la plaie pour remuer la longue lame dans les entrailles métalliques de la bête devenue folle. Une gerbe d'étincelles jaillit du trou béant en même temps qu'un long et terrible couinement, plus épouvantable encore que le rugissement, lui vrillait les tympans. Puis la lame se brisa, sans doute prise dans l'étau d'une articulation, et Blade se trouva enveloppé d'une fumée bleue, à l'odeur caractéristique de plastique et de gomme brûlés.

Entraîné à toujours prévoir le pire, il s'empressa de sauter à terre. D'un violent mouvement de queue, sans doute involontaire, l'animal fit alors voler une masse de branches, de feuilles mortes et de cailloux que Blade eut le plus grand mal à éviter. Puis il s'empressa de

s'éloigner de sa victime qui s'était mise à grésiller et titubait sur ses pattes en balançant mécaniquement la tête.

Il eut tout juste le temps de courir se jeter à l'abri d'un gros tronc d'arbre mort. Le robot s'affala lourdement, faisant vibrer le sol de la clairière, avant d'exploser dans un tonitruant déluge de feu, de métal, de pierres et de terre. Blade, la tête enfouie dans ses bras, attendait la fin de cette fureur posthume du dragon-robot. Elle s'apaisa enfin sur un ultime hoquet, projetant une écaille qui vint se planter avec un bruit sec dans le tronc d'un arbre proche.

Lorsque le calme fut revenu, il ne restait plus grand-chose, que des fragments épars, de ce qui, quelques instants plus tôt, avait été un redoutable prédateur. Il y eut encore quelques craquements, un chuintement triste comme un dernier soupir, des bruits de pierres roulant sur une pente lointaine, puis plus rien. Un silence paradoxal qui semblait sourdre des entrailles de la terre salua l'effacement des derniers nuages de fumée qu'emporta au loin une brise légère.

Le silence fut de courte durée. Comme si chaque arbre avait tenu à honorer l'incroyable victoire de Blade, une immense clameur monta des fourrés. Zaltov et ses hommes, fous de joie, arrivaient en hurlant. Blade fut fêté comme un héros par presque tous les hommes qui sautaient sur place en criant son nom ou lui assenaient de grandes claques en signe de fierté et de gratitude. Quelques-uns seulement ne participaient pas à cette grande fête. Ceux-là ramassaient des morceaux du robot pour les observer prudemment avant de les brandir comme autant de trophées.

— Pour Blade, le premier homme qui a vaincu un glozh, chap, chap, chap... Apiiii ! cria Zaltov.

— Chap, chap, chap... Apiii ! répondirent en chœur tous les hommes.

— Quel combat ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ! le congratula Zaltov en l'entraînant à l'écart pendant que ses hommes entreprenaient un ramassage systématique des débris. Et pourtant, j'en ai vu des fous essayer de terrasser un glozh ! Que tu réussisses à lui résister, c'était déjà un miracle. Personne sur Xilor n'a jusqu'ici survécu à un combat contre un de ces monstres. Mais quand je t'ai vu sauter pour grimper sur son dos, alors là, j'ai eu du mal à en croire mes yeux !

— Sans les javelots que vous m'avez envoyés, je n'y serais jamais arrivé. Je vous dois cette victoire et la vie.

D'un sourire, accompagné d'une grande tape dans le dos, Zaltov officialisa leur complicité naissante.

Après avoir plutôt mal commencé, sa présence dans ce monde prenait un tour plus favorable. Non seulement Blade n'était plus prisonnier de ces hommes, mais il était devenu une sorte de héros. Leurs rapports et ses actions futures s'en trouveraient d'autant facilités.

Cependant bien des choses l'intriguaient encore au plus haut point. Sur l'organisation de ce monde déroutant dont il savait encore si peu de choses, mais surtout sur le glozh. L'existence d'un tel engin, aussi perfectionné, prouvait celle d'une société à la technologie avancée, ce qui était loin d'être le cas de ce peuple que Saasha avait traité d'inférieur. Autre chose, un détail mais qui avait son importance, le laissait perplexe : puisque Zaltov avait suivi son combat, il avait vu le robot exploser. Ni lui ni aucun de ses hommes n'en avait pourtant manifesté le moindre étonnement. Blade, qui voulait en avoir le cœur net, décida d'aller droit au but, quitte à commettre d'autres impairs et devoir à nouveau s'expliquer sur son origine.

— Ce glozh, la bête que j'ai tuée, n'était pas un animal.

— Comment ça, pas un animal ? Je ne comprends pas ce que tu veux dire...

— C'est une *mounch*, un être artificiel fabriqué par des hommes... commença-t-il.

Il avait créé ce néologisme local en féminisant le mot *moun*, qui signifiait « objet de peu de valeur ». Cette fois Zaltov le fixa sourcils froncés, visiblement intrigué.

— Une *mounch*, tu dis, fabriqué par des hommes ?

Un silence suivit, pendant lequel chacun fit le tour de ce que cet échange impliquait. Puis Zaltov lança à ses hommes :

— Eh, les gars ! Écoutez un peu ça, l'étranger dit que le glozh est fabriqué par des hommes !

Un immense éclat de rire accueillit son annonce.

— Tu vois bien, dit-il, coupant court à son hilarité, qu'il n'y a ni sang, ni chairs, nulle part. Que des morceaux de fer et de...

Il s'interrompit. Il n'y avait dans leur langue aucun mot pour désigner les autres matières dont était fait le glozh.

— Et alors ? le coupa Zaltov. Il y a des animaux qui sont faits de chair et d'autres qui n'en ont pas ou qui sont remplis d'eau, des qui ont des os en corne et d'autres qui ont des os en fer, je ne vois pas en quoi ça veut dire que les hommes les ont fabriqués !

— Mais tu as toi-même dit que j'étais le premier homme à avoir tué un glozh, insista Blade. Tu ne crois quand même pas qu'ils sont immortels ?

— On l'a longtemps cru, puisque personne n'avait jamais vu de glozh mort. Et même qu'ils étaient les bêtes des dieux. Jusqu'à ce qu'on commence à trouver des cadavres. Sans aucune trace de blessures...

« Sans doute leur batterie était-elle à plat » se dit Blade en renonçant à poursuivre cette discussion.

Les hommes en avaient fini avec leur récolte des débris qu'ils avaient entreposés sur trois brancards identiques à celui où, quelques instants plus tôt, il avait été transporté pieds et poings liés.

— Tu es vraiment très différent, je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire, fit Zaltov avec un sourire complice. Nous parlerons en chemin, il faut maintenant regagner notre village. Mais je dois d'abord te trouver un vêtement. Tu ne peux pas arriver nu, la moitié de mes hommes perdraient leurs femmes !

Zaltov, après lui avoir assené une nouvelle claque dans le dos, émit un rire gras et interpella un grand maigre, au menton arborant une barbichette blonde qui lui donnait une allure de Don Quichotte des bois.

— Farik, lui dit-il, tu es le plus rapide à la course. Pars devant et ramène de quoi habiller notre nouvel ami !

Encouragé et blagué par ses copains, à cause de ses longues jambes, l'homme s'allégea en leur confiant ses armes et ses provisions puis disparut à travers la forêt. Zaltov donna alors le signal du départ et prit la tête du groupe. Blade marchait à ses côtés.

— Tu es fort, mais pas très agile, commença Zaltov, auquel n'avait pas échappé la surprise de Blade lorsqu'il avait vu Farik s'éloigner avec d'incroyables bonds d'antilope en rut. Tu ne sembles pourtant pas plus lourd que la plupart d'entre nous...

Blade ne pouvait pas risquer de lui donner la vraie raison de sa différence. Parce qu'il aurait dû lui révéler qu'il venait d'un autre monde, et sans doute aussi lui expliquer les lois de la gravitation universelle. Sans compter que la méfiance de Zaltov aurait peut-être alors repris le dessus sur la sympathie toute neuve que son exploit avait réussi à instaurer. De plus, Blade savait qu'il serait vite parfaitement adapté à cette nouvelle pesanteur.

— C'est une blessure à la jambe, avant mon départ, qui m'a un peu

affaibli. Mais je suis guéri. Bientôt j'aurai retrouvé toute ma souplesse.

L'explication parut satisfaire son interlocuteur. Mais autre chose semblait encore l'intriguer.

— Il n'y a pas de glozh dans les contrées d'où tu viens ?

Blade se contenta d'un « non » laconique et réorienta leur échange vers ses propres sujets d'intérêt.

— Il n'y a pas non plus de Volants, prit-il le risque d'avancer.

— Il n'y a pas de Volants ! s'exclama Zaltov, figé, au comble de la surprise. Alors tu dois vraiment venir de très, très loin ! J'ai moi-même beaucoup voyagé, et ils étaient partout. Pourquoi d'ailleurs y aurait-il un endroit où ils n'existeraient pas, puisqu'ils peuvent voler et aller où ils veulent ?

Zaltov était peut-être un Inférieur plutôt primaire, mais ne manquait pas de logique. Blade non plus. Et chez lui, cette qualité se doublait d'une autre capacité acquise dès son entrée au MI6, perfectionnée au fil de ses voyages dans les mondes parallèles, celle de pouvoir mentir avec un aplomb imperturbable.

— Je ne sais pas, dit-il. Mais il doit bien y avoir une raison qui nous échappe, quelque chose qui expliquerait qu'ils ne puissent aller très loin...

Cette demi-réponse ne sembla pas convaincre Zaltov. Pour éviter qu'il ne se pose, et ne lui pose, trop de questions, il fallait l'empêcher de penser, inverser les rôles.

— Parle-moi de ces Volants, la femme que j'ai rencontrée près du fleuve avait peur de vous. Pourquoi ? Et pourquoi sont-ils plus légers que nous ? Où vivent-ils ? Sont-ils vos ennemis ? Pourquoi vous nomment-ils « Inférieurs » ? Où sont ces terres d'Aram auxquelles tu as fait allusion lors de notre rencontre ?

Ignorant la dernière question, Zaltov réagit vivement à l'évocation de leur prétendue infériorité.

— Qu'ils soient tous châtrés, ces enfants d'escobars ! Que la foudre leur brûle les ailes et qu'ils tombent comme des poux, on verra qui est inférieur ! Nous sommes les Jeeth-Skil, les hommes fiers !

Un silence qui suivit cette explosion de colère et de haine, que Blade respecta. Sa fureur passée, Zaltov parut prendre plaisir à son nouveau rôle de pédagogue qu'il s'efforça de remplir avec sérieux. Mais le problème était qu'il savait très peu de choses. Les Volants vivaient dans de gigantesques cités, aux sommets des plus hauts plateaux éparpillés à travers le territoire. Ils pouvaient accomplir des merveilles et avaient d'extraordinaires machines qui savaient faire

toutes sortes de prodiges, comme fabriquer de la nourriture, cuire les aliments sans feu, faire de la glace et bien d'autres choses encore. Mais nul ne savait exactement à quoi ressemblaient leurs cités.

— Vous n'avez aucun échange ? s'étonna Blade. Aucun d'entre vous n'est jamais allé dans une de leurs cités ?

L'involontaire naïveté de Blade provoqua l'hilarité du chef. Il se retourna vers ses hommes qui suivaient en file indienne pour leur crier :

— Notre ami veut savoir s'il y en a parmi vous qui sont déjà allés chez les Volants ?

Pour la seconde fois en quelques minutes, un immense éclat de rire se répandit à travers la colonne comme le feu le long d'une traînée de poudre. Puis Zaltov, l'humeur encore joyeuse, se tourna à nouveau vers Blade.

— Ces cités sont de véritables forteresses, qui ne sont accessibles que par le ciel.

— Vous ne pouvez pas escalader les plateaux ?

Zaltov s'arrêta pour le fixer, sa bonne humeur entamée par un retour de doute.

— Tu n'as pas l'air de savoir grand-chose... Il va falloir que tu me parles de l'endroit d'où tu viens. Je me demande à quoi il ressemble, il a l'air si différent...

— Promis ! fit Blade, la main droite sur le cœur, avant de l'inviter à reprendre son exposé.

Il apprit alors que les Jeeth-Skil, les Inférieurs, étaient tous, sans exception, sujets au vertige. Zaltov, évidemment, ne trouvait là rien d'étonnant. De même, la différence de poids des individus des deux peuples de Xilor ne lui posait pas le moindre problème.

— Il n'y a pas toujours une explication à tout ! fit-il, légèrement irrité. Il y a des êtres qui ont deux pattes, d'autres qui en ont quatre et d'autres qui en ont six. C'est comme ça, c'est tout !

Blade préféra ne pas insister. Il y avait bien dans son propre monde des hommes insensibles au vertige, comme cette tribu d'Indiens américains par exemple, parmi lesquels se recrutaient les bâtisseurs de buildings et les laveurs de carreaux. De plus Zaltov commençait à se fatiguer d'avoir à tout lui expliquer. Il s'arrêta pour le fixer, sa bonne humeur entamée par un retour de doute.

— À ton tour maintenant, dit-il. J'ai assez parlé.

Blade se demandait quoi lui dire et par où commencer, quand il fut sauvé par le retour de Farik, qui ramenait un superbe pantalon de soie

verte, un gilet de cuir finement travaillé, et une paire de bottes neuves. Quand les villageois avaient appris que ces vêtements étaient destinés à un homme qui avait terrassé un glozh, ils avaient tenu à lui donner leurs plus beaux atours.

La troupe arriva en vue d'un gros bourg à la tombée du jour. Toute la population était venue au-devant d'eux, plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfants. Certains avec leurs instruments de musique, des percussions surtout, les autres en chantant les mérites du héros vainqueur du glozh. Blade fut même porté en triomphe jusque sur la place du village où un immense banquet avait été préparé. Les hommes de Zaltov ne furent pas en reste. Eux aussi furent fêtés et pressés de toutes parts par les villageois qui cherchaient à se faire raconter le fantastique combat de l'étranger venu de loin.

Blade, quant à lui, trouvait ce peuple simple plutôt sympathique. Il commençait aussi à se faire une petite idée de ce que pourrait être sa mission sur Xilor. Partout où il allait, il s'efforçait toujours de laisser dans son sillage, une impression positive de son passage, de manière à ce que d'autres voyageurs revenant par la suite, voire lui-même s'il devait un jour repasser par là, soient accueillis le mieux possible. C'était là une des conditions nécessaires, sinon suffisantes, du succès final du projet DX, quand arriverait le temps de la dernière étape, celle des échanges organisés. Quand les univers parallèles se rencontreraient enfin.

Deux enfants, qui discutaient derrière une case, attirèrent son attention. Il tendit l'oreille :

— Puisque je te le dis, insistait le plus petit, je connais toute l'histoire, c'est Maluk qui me l'a racontée. Il a fait tomber le glozh en enroulant une liane autour de ses pattes, il est monté sur son dos et il lui a d'abord donné un grand coup de poing sur la tête, et puis un autre juste derrière l'oreille, qui l'a fait exploser ! Tu veux que je te montre ?

Blade sourit et arrêta l'enfant juste au moment où il allait assommer son copain. Les deux gosses n'en revenaient pas, leur héros était là !

— C'est vrai que ça s'est passé comme ça ? demanda l'autre d'une voix tremblante.

— Oui, fit Blade, à peu près.

Puis il les regarda partir en courant, persuadé qu'une légende venait de naître.

CHAPITRE V

Gaïk conseilla à sa fille de prendre un peu de repos. Cette rencontre avait dû être très éprouvante, pour son corps comme pour son mental. Saasha obéit, mais elle savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Son esprit était trop agité et l'image de cet homme sortant du fleuve, le corps ruisselant, ne cessait de la hanter. Depuis, elle n'avait plus qu'un seul désir, le revoir. Et une double peur, celle de ne jamais savoir ou d'apprendre ce que les Inférieurs avaient fait de lui.

Dès qu'elle l'eût quitté, Gaïk entra en contact avec le Jeeth-Soula, l'homme-d'en-haut, le Premier Volant, maître incontesté de Duram, la cité aux cent tours. Il lui fallait d'abord surmonter l'obstacle du filtreur, l'assistant Pitrak qui ouvrait tous les appels destinés au Premier Volant. Car Gaïk avait beau être Grand Conteur, il lui fallait malgré tout passer par la voie officielle pour parler au Premier Volant.

— Je comprends qu'il puisse s'agir d'une transmission importante, fit l'assistant avec dans la voix une désolation certifiée conforme. Mais je regrette, il m'est impossible de vous mettre en contact avec Frère Alloucha sans connaître le contenu de votre message.

— Bien sûr, je me mets à votre place, concéda Gaïk en s'efforçant de garder son calme. Mais justement, il se trouve que le contenu même de ma communication implique la confidentialité !

L'assistant réfléchit un instant. Gaïk l'entendait respirer à l'autre bout du conducteur. Cette discussion était sans issue.

— Pourquoi ne demandez-vous pas une audience ? finit par proposer le jeune zélé.

— D'accord, accepta immédiatement Gaïk, trop content de sortir de cette impasse. Je demande une audience.

— C'est noté. Pour quel motif ?

Gaïk faillit exploser, et se retint à temps. Toutes les communications étaient enregistrées.

— Pour lui transmettre une information confidentielle.

— Très bien. Quelle classe de confidentialité ?

— Absolue.

L'assistant prit un temps, sans doute pour remplir sa fiche, et reprit :

— Tout est inscrit, Grand Conteur Gaïk. Vous recevrez une convocation dans une huitaine de cycles.

— Ajoutez « d'une urgence extrême ».

— Dans ce cas, rectifia l'assistant, le délai est seulement de deux cycles. Mais s'il s'avère que vous avez menti ou exagéré l'urgence de votre demande, vous serez passible d'une condamnation pouvant aller de trois à douze lunaisons sans ailes.

— Je n'attendrai ni deux, ni un seul cycle, s'énerva Gaïk. Je connais mes droits, les vôtres, ceux du Premier Volant, et je veux le voir immédiatement ! Alors allez lui dire qu'il s'agit de Déïx, l'envoyé des mondes parallèles. J'attends votre réponse.

— C'est une plaisanterie ? s'offusqua le jeune homme. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mondes parallèles ?

— Cela ne vous concerne en rien ! Et je vous préviens, si vous ne lui transmettez pas immédiatement ma demande d'audience, c'est vous qui serez condamné ! Et vous vous déplacerez sur vos jambes jusqu'à la fin de vos jours !

Jamais encore Gaïk n'avait osé se montrer sous un jour aussi autoritaire. Mais il se sentait comme flottant dans un nuage avec une énergie à voler d'un pôle à l'autre.

Le filtreur fit l'aller-retour jusqu'aux appartements du grand maître de la cité en un temps record.

— Le Premier Volant accepte l'entrevue, dit-il à contrecœur. Ne le faites pas attendre.

Après que son assistant lui eût annoncé la demande d'entrevue de Gaïk, Frère Alloucha se versa un verre de jus de garouz, encore sous le coup de la nouvelle. Déïx, l'envoyé des mondes parallèles... Ce nom oublié de tous, à l'exception des Conteurs, dépositaires de la mémoire du peuple de Xilor, resurgissait après plus de trois siècles de sommeil. Pourquoi Gaïk y avait-il fait référence ? Qu'avait-il de si urgent à lui annoncer ? Le Premier Volant avait bien son idée sur la chose, mais elle lui paraissait trop saugrenue, improbable. Et puis, s'il s'agissait bien de ce à quoi il pensait, Gaïk aurait demandé la convocation d'une assemblée extraordinaire du Conseil Suprême...

Alloucha n'était pas qu'intrigué, il se méfiait aussi. Parce qu'il ne portait pas les Conteurs dans son cœur. Une simple bande de

réactionnaires tournés vers le passé, qui ne pensaient qu'à retrouver l'âge d'or d'avant les tours. Et puis il y avait ces rumeurs de complots que ses agents cachés lui avaient rapportées. Il n'aurait d'ailleurs pas été surpris d'apprendre que les Conteurs, et les Généticiens aussi, qu'il mettait dans le même paquet, en faisaient partie. Mais il était Premier Volant, il ne devait pas se laisser gagner par l'inquiétude. Et puis comme le disait si sagement un proverbe du monde d'en bas, « Rien ne sert de se gratter avant d'être piqué ».

Alloucha but une nouvelle gorgée de garouz qui lui rafraîchit la gorge et l'esprit. Puis, tout en retirant sa chemise, appela son hôte.

— Pitrak ! Apporte-moi mes ailes ! Les grandes !

Quelques secondes plus tard, l'hôte arrivait en courant avec la paire d'ailes d'entraînement. Comme chaque fois qu'il aidait son maître à se préparer pour un vol, il ne put s'empêcher d'être impressionné par la puissante musculature de ses bras. Le regard bas pour cacher son trouble, il lui enfila les courroies du harnais.

— Si Gaïk arrive avant mon retour, dis-lui de m'attendre ici, fit le Premier Volant en serrant lui-même les attaches.

Après les traditionnels essais de battements, deux à droite, deux à gauche, il effectua les contrôles de sécurité, testa la concordance des temps puis, satisfait, se dirigea vers la balustrade, grimpa dessus et se laissa choir dans le vide. Pitrak en eut un haut-le-cœur. Il n'avait jamais pu s'habituer aux envols peu orthodoxes de son maître. Quelquefois il se demandait même s'il n'était pas devenu sensible au vertige. Surtout depuis l'accident qui lui avait valu la perte momentanée de ses ailes. Il ne put retrouver le calme qu'en voyant son maître réapparaître, lui faire un signe et filer droit vers les cieux.

*

* *

Gaïk n'avait été reçu qu'une seule fois chez le Jeeth-Soula, le Premier Volant, le jour de sa confirmation de Grand Conteur. Il avait été impressionné par la beauté et le luxe de son nid privé. Mais il était jeune à cette époque, et il avait toujours mis son émotion sur le compte de sa jeunesse. Il sut aujourd'hui qu'il s'était trompé. L'endroit était réellement majestueux, décoré avec les matériaux les plus précieux, meublé avec un goût d'une exceptionnelle finesse. Il retrouvait les mêmes sensations d'harmonie, de paix et de confort qu'à sa première visite.

Ce constat n'était pas que positif. Gaïk se demandait aussi pourquoi le pouvoir était toujours associé à une telle abondance de biens. Y avait-il là une fatalité ? Plus que toute autre chose, le pouvoir devrait au contraire, suffire à faire le bonheur d'un homme. Et la richesse devrait être réservée aux autres, comme compensation. Ou mieux, redistribuée.

— Frère Alloucha vous attend sur la terrasse, lui annonça le filtreur. Ne tardez pas. Vous pourrez visiter les lieux après votre entretien.

Resté seul, Gaïk se laissa aller un instant au plaisir des yeux, comme dans un musée. Un plaisir simple, exempt de tout désir, de toute convoitise, né de l'équilibre des formes et des couleurs. Mais bientôt, ce lieu si beau, où chaque meuble, chaque objet, était une véritable œuvre d'art, lui parut figé, sans vie. Et le ravissement des premiers instants se transforma insensiblement pour se muer en sensation de vacuité, de tristesse diffuse qui noyait l'espace comme un froid brouillard.

Gaïk se secoua. Toutes ces pensées parasites lui avaient fait oublier l'importance de l'entretien à venir. Il traversa le hall, la salle de réunion et arriva sur la terrasse.

De cette tour, la plus haute, la vue était superbe, grandiose. La cité s'étendait en dégradé de tous côtés, tel un cristal d'alpraz posé sur un écrin de verdure et caressé par les douces flammes du soleil couchant. Ici, la beauté était d'un autre ordre, tout aussi imposante, majestueuse. Et cette beauté là, offerte à tous, bien peu savaient encore l'apprécier.

La terrasse était déserte. Frère Alloucha n'était pas là. Il y avait pourtant sa chemise et une serviette, là, sur un fauteuil, près d'un parasol. Et un fond de jus de garouz dans un verre, sur la table. Gaïk, fit le tour de la terrasse, se pencha par-dessus la balustrade, machinalement. Les bruits de la cité étaient étrangement faibles. Le grand maître de la cité devait avoir activé son insonorisateur d'ambiances.

Un bruit l'alerta tandis qu'il revenait vers le parasol. Il leva la tête et vit le Premier Volant qui tournoyait dans le ciel, reconnaissable à ses ailes roses. Lui l'avait sans doute aussi aperçu. Collant ses ailes le long de son corps, il fondit en piqué vers la tour, de plus en plus vite. Gaïk ne comprenait pas sa manœuvre, il tardait trop à tendre ses ailes. La distance fondait, il n'était plus qu'à trente hausses de la terrasse. Gaïk en eut des tremblements de crainte. À cette vitesse et si proche de l'impact, lui n'aurait eu aucune chance de pouvoir redresser sa

trajectoire. Il distinguait maintenant le sourire de frère Alloucha, une vingtaine de hausses à peine...

Soudain, à moins de dix hausses, le Premier Volant déploya une seule de ses ailes, la gauche, et, virant à cent vingt degrés, passa si près de Gaïk qu'il sentit des tourbillons d'air lui frôler la joue. Puis le prodigieux oiseau plongea le long de la tour et réapparut quelques secondes plus tard pour venir se poser devant Gaïk, qui suait presque autant que lui.

Ce qu'on disait sur le grand maître était donc vrai. Nul ne connaissait les secrets du vol mieux que lui.

Il prit sa serviette, s'essuya le visage et termina son verre. Aussi calmement qu'un facteur revenant de sa tournée.

— Alors Gaïk, quel bon vent t'amène ? dit-il en défaisant ses sangles pour se débarrasser de ses ailes.

Gaïk allait répondre lorsque le grand maître appela son assistant auquel il lança sa paire d'ailes roses.

— Fais-les réviser, dit-il. La droite a un peu de jeu dans les charnières. Et prépare-m'en une nouvelle paire.

Lorsque Pitrak eut disparu, le buste cassé en deux et à reculons comme l'exigeaient les convenances, Alloucha s'affala dans son fauteuil.

— Je t'écoute. Pourquoi avoir ressorti cette histoire ? Qu'as-tu à dire à propos de Déïx ?

Gaïk, maintenant sur le point de lui révéler l'arrivée de l'étranger, était si ému qu'il ne savait plus par quel bout lui présenter la nouvelle. Mais il ne pouvait se permettre de trop faire languir son interlocuteur. Le plus simple était d'aller au plus droit :

— Il est revenu.

Jamais Gaïk, que sa fonction avait initié aux pouvoirs du langage, n'avait vu trois mots aussi simples avoir autant d'effet sur un homme. Ils avaient projeté Alloucha hors de son fauteuil, blanchi son visage et figé tous ses traits dans une expression de surprise extrême.

— D'où tiens-tu cela ? s'inquiéta celui-ci en retrouvant un peu de son autorité et de ses couleurs.

— De Saasha, ma fille.

— Et elle ? Comment l'a-t-elle appris ? Elle connaît l'existence du Livre ?

Le grand maître avait posé ses questions sans le regarder, tourné vers le couchant. Le ton se voulait neutre, mais Gaïk avait vu son trouble. Par quelques signes qui ne trompaient pas. Pourquoi voulait-il

avoir l'air moins ému qu'il ne l'était réellement ? Une telle nouvelle avait de quoi bouleverser n'importe qui. Et Gaïk ne se serait pas formalisé si Frère Alloucha avait laissé transparaître son émotion.

— Non, bien sûr ! s'empressa-t-il de le rassurer. Elle ne sait rien.

Le récit que lui avait fait sa fille se trouvait maintenant définitivement gravé dans sa mémoire. Gaïk le lui répéta, mot pour mot, silence pour silence.

— Ainsi donc, Déïx serait prisonnier des Inférieurs ? De quel clan ? Tu le sais ?

— D'après la description que Saasha m'a fait de leur chef, il pourrait s'agir de Zaltov.

Pour la première fois depuis qu'il avait appris la nouvelle, Alloucha se détendit, allant même jusqu'à sourire.

— Bien, bien... Nous avons un agent caché chez eux.

— Comment comptes-tu le récupérer ? demanda Gaïk dans le creux du silence qui suivit.

— Nous n'allons pas le récupérer, c'est lui qui viendra à nous.

Le Premier Volant s'approcha pour poser une main sur son épaule, un geste surprenant de familiarité.

— Je te remercie Gaïk. Tout le peuple de Xilor te remercie. Tu auras ta place dans l'histoire et dans le nouveau volume du Livre qui s'écrit aujourd'hui.

Gaïk s'inclina, à son tour troublé. Son nom dans le Livre ! Jamais il n'avait osé espérer, ni même rêver d'un tel honneur.

— Et pour te montrer ma reconnaissance, je veux te faire un présent, continua le grand maître. Bien modeste certes, mais d'autres viendront.

Tandis que Gaïk s'inclinait à nouveau, le Premier Volant frappa dans ses mains en appelant son hôte qui apparut aussitôt.

— Apporte-moi une paire d'ailes, celle en bois de listier.

— C'est trop d'honneur, Frère Alloucha, je ne peux pas accepter...

— Mais si, mais si, tu peux. Et tu ne le regretteras pas, elles sont d'une exceptionnelle souplesse. Et aussi solides et légères que souples.

Gaïk ne savait plus comment maîtriser sa joie. Pitrak mit fin à son embarras en revenant avec la paire d'ailes d'un blanc immaculé et l'aïda à les enfiler. Lui aussi avait l'air troublé.

— Je te ferai connaître les suites de l'événement, lui confia le Premier Volant tandis que Gaïk testait la portance de ses ailes. Si tout se passe comme je l'espère, alors nous l'accueillerons dans trois ou

quatre cycles. Je vais organiser la réception qu'il mérite.

Puis il l'accompagna jusqu'au bord du toit, le félicita encore et l'aida à monter sur la balustrade.

— As-tu annoncé la nouvelle à quelqu'un d'autre ? lui demanda-t-il avant qu'il ne s'élançe dans le vide.

— Non, bien sûr, Frère Alloucha. Cela aurait été contraire aux usages.

Il était sincère, c'était évident. Le Premier Volant lui sourit, le regarda s'éloigner puis regagna sa chambre, l'esprit occupé par la nouvelle du retour de Déïx.

Dans un tiroir de son coffre de chevet il prit un petit boîtier rouge et s'approcha de la porte-fenêtre.

Au moment où le Premier Volant sifflait le début d'un air connu de lui seul, une suite de cinq notes simples, Gaïk entendit un craquement entre ses omoplates. Les attaches du harnais avaient sauté ! La formidable traction des ailes lui déboîta les deux épaules. Sous l'effet de la douleur, il perdit connaissance.

Un instant plus tard, après cent dix-huit hausses d'une chute qui n'avait de libre que le nom, Gaïk tomba sur un couple malchanceux qu'il entraîna dans la mort.

*

* *

La fête fut somptueuse. Un grand feu avait été allumé au centre du village, autour duquel toute la population s'était entassée dans un désordre bon enfant. Blade avait hérité de la place d'honneur, celle de Zaltov qui, lui, était assis à sa gauche. Eux aussi sur la sellette, les guerriers de l'expédition, les encadraient. Tous avaient eu droit aux plus savoureux morceaux d'un repas pantagruélique. La présentation n'était pas toujours très ragoûtante et Blade avait plus d'une fois dû forcer sa réticence, mais il ne l'avait jamais regretté. Tous les mets, y compris les plus surprenants qui grouillaient à l'intérieur des plats, avaient de quoi satisfaire le plus délicat des palais. Et pour faire passer le tout, la boisson avait coulé à flots, un alcool des plus traîtres, incolore, inodore et insipide, qui caressait agréablement l'œsophage en cachant ses effets de bombe à retardement. Prudent, Blade avait réussi, malgré l'insistance de Zaltov qui, lui, ne tarda pas à sombrer dans une euphorie éthylique comme la plupart des villageois, à s'en tenir à une consommation modérée.

Après le repas, il y eut les danses. Une douzaine de femmes, toutes très peu vêtues et seulement de toilettes plus ou moins transparentes, achevèrent de chauffer le public. Plusieurs couples en profitèrent pour se déclarer leur flamme, de la plus ardente façon.

— Habituellement, après les danses, une bonne moitié des hommes s'empresse de quitter la fête, lui avait glissé Zaltov à l'oreille, le regard débordant de grivoiserie.

Blade avait souri, malgré son haleine fétide venue lui râper les narines. Puis Zaltov, après un rot meurtrier, enchaîna :

— Aujourd'hui, c'est différent. C'est pas qu'ils soient moins excités, mais ils attendent ton histoire.

Blade l'avait déjà racontée une bonne douzaine de fois depuis son arrivée au village, mais tous voulaient l'entendre encore, comme des enfants aiment à se faire lire un conte qu'ils connaissent par cœur. Aussi lorsqu'une des danseuses vint mettre un genou en terre pour l'inviter à rejoindre le centre du cercle, accepta-t-il de bon gré. Au passage, il échangea avec elle, une superbe brune qui n'avait encore de caché que ses talents, un regard lourd des promesses les plus coquines.

Jamais encore, dans aucun de ses mondes d'accueil, Blade n'avait tenu ce rôle de conteur public. Il le fit avec le plus grand plaisir, et la complicité de ses auditeurs. Chaque moment de son combat avec le glozh, « l'animachine », était ponctué de commentaires, de murmures, de sifflets et de cris. Si bien qu'il se laissa vite prendre au jeu, enjolivant la vérité, inventant même de nouvelles péripéties. Personne n'était dupe, mais tout le monde était content. Il avait aussi, bien sûr, insisté sur le rôle de Zaltov et de ses hommes. Et quand il eut terminé un tonnerre d'ovations vint saluer sa prestation.

— Tu es bâti comme un guerrier, tu te bats mieux que les meilleurs d'entre nous, et tu racontes mieux qu'un vieux, le complimenta Zaltov. À mon avis, ce soir, les danseuses vont se disputer ta couche...

Il ponctua sa confidence embaumée d'un violent coup de coude qui faillit éjecter Blade de son banc. Mais lui, pour l'instant, avait d'autres pensées. Pendant qu'il racontait son histoire, il avait remarqué, grâce à sa position surélevée, un homme qui mangeait seul à l'écart, à une dizaine de yards de la fête. Lui aussi avait les cheveux argentés, comme Zaltov, et semblait plus âgé que la plupart des guerriers. Personne ne s'occupait de lui, à l'exception de quelques enfants qui venaient régulièrement lui amener sa nourriture et repartaient avec les plats vides.

Blade avait à plusieurs reprises croisé son regard. Malgré la distance qui les séparait, il fut chaque fois sensible à l'éclat de ses yeux. Et à la qualité de son attention, calme et entière.

— Qui est cet homme ? demanda Blade. Est-ce qu'il est puni ? Pourquoi reste-t-il à l'écart ?

— C'est Shouffi, le mage. Ça porte malheur de manger avec lui.

Comme souvent au cours de ses missions, Blade dut réfréner cette sensation de révolte qui le poussait quelques fois à ruer dans les brancards. Il avait toujours eu le plus grand mal à supporter cet état d'aliénation mentale qui, partout à travers l'univers, pourrissait les rapports entre les hommes. Mais aujourd'hui il y avait cette fête, la joie des villageois, l'image qu'ils s'étaient faite de lui, les lois de l'hospitalité, et l'obligation de faire passer sa mission avant ses sentiments personnels.

— Tu ne m'as toujours pas parlé de ton pays, reprit Zaltov, dans un sursaut de lucidité.

— Plus tard, demain. Et il a quels pouvoirs ce mage, à part celui de porter malheur ?

— Ben, c'est lui qui fait lever le soleil !

Perplexe, Blade se demanda un court instant si Zaltov parlait sérieusement.

— Et il s'y prend comment ? demanda-t-il amusé.

— Il chante, répondit Zaltov de plus en plus étonné par ses questions. Dans tous les clans, les mages chantent chaque nuit, et le soleil se lève.

Encore sous le coup de la surprise, Blade vit le mage en question se diriger vers eux, comme s'il avait senti qu'ils parlaient de lui. Tous les hommes, y compris Zaltov, baissèrent aussitôt les yeux pour ne pas croiser son regard, et un silence vint étouffer les bruits de la fête. Blade se leva pour lui fit face. C'était un homme solide et droit, au regard lumineux, acéré comme une pointe de flèche. Autour de la taille, il portait une large ceinture fermée par une énorme boucle dorée, et une longue cape brune le rendait plus majestueux encore.

— Tu pourras, si tu le désires, assister au chant, dit le mage, d'une voix rauque et caverneuse à souhait. Tu es le bienvenu.

Puis il repartit et la fête, comme si rien ne s'était passé, retrouva tout son entrain.

— Eh ben, t'en as de la chance ! lui confia Zaltov d'une voix encore plus pâteuse. Il y en a moins que de doigts dans une main qui ont assisté au chant. Et en plus tu vas te farcir la plus belle des danseuses !

Je crois que la prochaine fois que je rencontre un glozh, ça va être sa fête !

Zaltov le regarda avec un sourire béat et s'écroula tête la première dans son dessert à peine entamé, un gâteau aux vers des marais.

CHAPITRE VI

La nuit fut brève, et parmi les plus acrobatiques qu'il eut jamais connues, sur terre comme ailleurs. À part peut-être celle qu'il avait passée, dans un univers dont il avait oublié le nom, avec la perfide Tanka qui lui avait fait boire, à son insu, une potion d'amour d'une redoutable efficacité.

Fiouli, la belle et plantureuse danseuse brune, n'avait nul besoin d'un quelconque philtre dopant. D'une douceur n'ayant d'égale que son appétit – boulimie aurait été plus juste – elle sut drainer jusqu'à la dernière goutte l'énergie que cette journée particulièrement bien remplie lui avait encore laissée. Lui, pour ne pas être en reste, lui avait offert quelques-unes des plus belles pages d'un Kama-Sutra écrit aux quatre coins de l'univers.

Pour Blade, le repos fut de courte durée. Apparemment sorti de son ivresse, Zaltov vint le réveiller.

— C'est le moment, le mage va chanter. Il fallut quelques secondes à Blade pour comprendre de quoi il parlait. Dehors la nuit était encore noire. Il se leva prit ses vêtements et sortit. Avant même qu'il n'ait quitté la case, Zaltov avait déjà pris sa place.

La cérémonie avait lieu sur une colline. Lorsque Blade arriva au sommet, Shouffi, le mage, était assis en tailleur sur un rocher, face à l'est, où apparaissaient déjà les premières lueurs de l'aube. Unique témoin du spectacle à venir, Blade s'assit dans l'herbe, en retrait. Shouffi se retourna pour le saluer puis entonna ses mélodies cabalistiques.

Un homme chantant pour faire se lever le soleil, ce rituel, avait quelque chose d'incongru, d'absurde. Il fut aussi d'une incroyable beauté. La voix chaude et rauque du mage s'élevait vers le ciel encore étoilé tandis que la lumière chassait l'obscurité et que l'horizon s'emplissait lentement de couleurs. Blade en avait la chair de poule et la gorge serrée par l'émotion. Il se demanda un instant si le mage croyait lui aussi en son pouvoir, puis toute pensée parasite quitta son esprit. L'air était doux, le chant poignant. Il était là, vivant. Et cela

seul comptait.

Bientôt, tandis qu'émergeaient, au-delà de la grande forêt, les premières rougeurs de l'aube, le chant se fit plus grave, plus bas. Puis Shouffi se tut et attendit, immobile, la venue du soleil.

Quand le mage se leva enfin et quitta son rocher, avec peut-être la satisfaction du travail bien fait, Blade l'imita pour aller à sa rencontre. Contre toute attente, lorsqu'ils ne furent plus qu'à un yard l'un de l'autre, Shouffi mit un genou en terre devant Blade.

— Que les forces du jour nouveau te soient favorables, dit-il, le regard planté à ses pieds.

Blade mit ce geste sur le compte de sa victoire contre le glozh, mais Shouffi le mage se releva, le fixa droit dans les yeux et dit :

— Sois le bienvenu dans notre monde, Déix. Tu avais dit que tu reviendrais, et tu es revenu.

Ses mots avaient des implications trop incroyables pour que Blade les prît au pied de la lettre. Le nom qu'il lui avait donné – Déix – rappelait étrangement celui du projet DX dont il était la cheville voyageuse. Même prononcé par la voix rocailleuse du mage et déformé par l'accent local. Sans doute Shouffi faisait-il référence à quelque croyance de son peuple... La coïncidence, bien qu'extraordinaire, n'était pas impossible. De plus Blade était sûr de n'être jamais venu sur ce monde. Ni sur aucun autre d'ailleurs, Lord Leighton n'ayant toujours pas trouvé le moyen de programmer la destination de ses voyages.

— Mon nom n'est pas Déix, dit-il, avec un large sourire pour ne pas trop avoir l'air de vouloir le contrarier. Je suis Richard Blade.

— Tu auras donc deux noms, insista le mage. Comme moi. Je suis Shouffi et aussi Mahoupir, l'éveilleur. Comme mon peuple, dont le nom était Khar-Outch, « ceux-qui-attendent ». Nous serons désormais, et pour toujours puisque tu es revenu, les Khar-Ouchim, « ceux-qui-attendaient ».

Décidément, il y tenait à son histoire de retour. Et il avait l'air d'y croire autant que Zaltov croyait à son pouvoir de faire apparaître le soleil.

— Si je suis déjà venu, comme tu le dis, quand était-ce ? demanda Blade qui avait appris, par expérience, à se plier aux plus extravagantes croyances.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'on le prenait pour un être surnaturel ou même un dieu. Mais généralement, ce genre de méprise était dû au caractère, en quelque sorte miraculeux, de ses

apparitions. Cette fois ce n'était pas le cas.

— Tu m'as déjà vu ? ajouta-t-il, pour le pousser face à sa contradiction.

— Je suis mortel. Et ta venue remonte à plus de cent mille cycles. Comment pourrais-je t'avoir rencontré ?

Pour le coup, Blade savait à quoi s'en tenir. Le cycle était le nom local pour « journée », ce qui faisait remonter cette hypothétique première apparition à près de trois siècles !

— Tu fais erreur, dit-il. Je ne suis jamais venu ici auparavant.

Shouffi le regardait, intrigué par son insistance à nier l'évidence.

— Tu te méfies de moi, insista le mage. C'est pourquoi tu ne veux pas dire qui tu es. Mais tu peux et tu dois me faire confiance.

— Pour quelle raison devrais-je te croire ?

Shouffi hésita puis, d'une voix encore plus caverneuse, lui confia :

— Parce que je suis un Volant.

Blade eut quelque mal à garder son sérieux, tant il devenait clair que cet homme n'avait pas toute sa raison.

— Tu veux que je te crois, et tu prétends être un Volant ? Alors que tu es plus lourd que moi ?

Blade pensait avoir, de façon imparable, mis un terme à cet échange et se tenait même prêt à parer à une réaction violente. Si cet homme n'avait pas, comme il commençait à le croire, toute sa raison, il devait s'attendre à tout. La réponse du mage le surprit quand même.

Shouffi porta une main à sa ceinture, que sa large boucle faisait ressembler à une ceinture de champion du monde de boxe. Il tripatouilla certaines des sculptures qui l'ornaient puis, s'approchant de Blade dont tous les muscles se contractèrent, tendit les bras.

— Soulève-moi, dit-il amusé.

Après avoir un instant hésité, Blade, toujours sur ses gardes, le prit à bras-le-corps... Shouffi le mage, aussi léger que Saasha, ne pesait pas plus de quatre-vingts livres !

— Tu es le seul à connaître mon secret, dit-il après que Blade l'eût reposé sur le sol. J'ai été choisi, comme tous les autres Khar-Outch depuis cent mille cycles, pour vivre parmi les Inférieurs et guetter ton retour.

Quelques-unes des pièces de cet impossible puzzle commençaient à s'emboîter, mais Blade n'en voyait toujours pas le dessein global.

— Il faut regagner le village, lui dit le mage. Les autres vont se poser des questions.

« Ils ne seraient pas les seuls », pensa Blade dont le cerveau tournait à plein régime pour tenter d'intégrer tout ce qu'impliquaient les surprenantes déclarations du mage.

Ils marchèrent un instant en silence, portés par la pente de la colline. À mi-chemin, Shouffi se tourna vers lui.

— Mon maître, le Premier Volant de Duram, la cité des cent tours, m'a chargé de te conduire à lui. Je te donnerai une ceinture contrepoids comme la mienne et des ailes. Nous partirons quand le soleil effacera l'ombre.

Puis il se tut, et ne dit plus un mot jusqu'à leur arrivée au village où ils furent accueillis par Zaltov. Le chef aux cheveux d'argent arborait une mine réjouie. Parce que Blade était toujours son héros, parce que le soleil s'était levé, et que lui avait passé avec l'insatiable Fiouli une fin de nuit mémorable.

*
* *

Saasha se réveilla fatiguée, au terme d'un sommeil en en pointillés, où les plus horribles cauchemars étaient venus écarteler les rêves les plus fous, tous hantés par la haute silhouette de l'étranger tombé du ciel.

Dans la maison, dehors aussi, régnait un calme bizarre. Elle ouvrit sa fenêtre et fut surprise de découvrir qu'il faisait noir. D'après la position de la lune, la mi-nuit était même déjà passée. Elle avait donc dormi près d'un demi-cycle !

Son estomac se réveillant à son tour, elle alla se préparer une collation. La porte de la chambre de son père était ouverte. Il n'était pas là, ni dans la salle à lire. À cette heure-là, il ne pouvait pas être en conférence. Et il n'était pas dans ses habitudes de la laisser seule sans lui dire où il allait et quand il reviendrait.

Contrairement à ce qu'elle avait cru, il n'avait pas non plus laissé de message à la cuisine. L'inquiétude lui fit oublier la faim. Elle décida, malgré l'heure avancée, de contacter Rieslik, Grand Conteur lui aussi et meilleur ami de son père.

— Saasha ? Que se passe-t-il ? s'étonna-t-il d'une voix endormie.

Elle sut immédiatement qu'il ignorait où se trouvait son père. Il le lui confirma, à son tour inquiet.

Rieslik connaissait les idées de Gaïk. Ils faisaient partie du même groupe de contestateurs. Et plus d'une fois déjà, Rieslik avait conseillé à son ami, à moins qu'il ne voulût se faire des ennemis parmi les hommes de haut vol, de modérer ses emportements critiques.

— Mais pourquoi serait-il parti sans rien te dire ? Ça ne lui ressemble pas... Quelqu'un est-il venu chez vous ?

— Non, enfin je ne pense pas. Je crois que je les aurais entendus.

— Il s'est passé quelque chose qui pourrait expliquer son départ ? Vous ne vous êtes pas disputés ?

— Non ! protesta Saasha. On se dispute jamais !

Après avoir promis de se renseigner, Rieslik lui conseilla de retourner se coucher. Soit lui, soit son père, la rappelleraient certainement très vite.

Saasha mangea légèrement puis, incapable de trouver le sommeil, entreprit de commencer le dernier livre de son père, *Du vent dans les mots*, un ouvrage très savant sur les différentes façons de parler pour ne rien dire. Et plutôt rébarbatif aussi. Au milieu de la troisième page, ses yeux se fermèrent.

*

* *

Rieslik était beaucoup plus inquiet qu'il ne l'avait laissé paraître. Dès qu'il eut quitté Saasha, il contacta un de ses cousins, Pritt, qui travaillait de nuit au centre de téléchange. Il venait d'être promu chef de tour, une position qui lui permettait d'avoir accès aux fiches d'appel de tous les habitants de la cité.

Le cousin en question, après s'être fait longuement prier et en contrepartie d'une place d'auditeur privilégié, accepta de lui rendre service. Il s'absenta quelques instants, enregistra l'écran de la tour FL, où habitait le Grand Conteur Gaïk, et reprit contact.

— Ton ami a reçu trois appels hier après mi-jour. Et lui en a émis deux, dont un au Premier Volant.

Rieslik tressaillit. Le Premier Volant. En entendant ces mots, son inquiétude monta d'un cran. Il y avait sûrement une relation entre cet appel et sa disparition. Une telle coïncidence, était hautement improbable, voire impossible.

— Je veux savoir ce qu'ils se sont dit, osa Rieslik.

— C'est trop me demander, objecta aussitôt le cousin Pritt. C'est contraire à l'usage. Non seulement je risque mes ailes, mais en plus je pourrais me retrouver dans les sous-sols à réparer les câbles.

— C'est très important, insista Rieslik. Mon ami Gaïk a disparu.

— Raison de plus ! Je ne tiens pas à me retrouver mêlé à vos entortillements politiques !

Rieslik insista encore. Il connaissait bien son cousin et savait quel genre d'arguments pourrait le faire changer d'avis. D'ailleurs Pritt n'avait peut-être d'abord refusé que pour lui permettre de tendre une perche. Finalement, contre la promesse d'un laissez-passer prioritaire dans toutes les conteries de la cité, il accepta de lui rendre ce nouveau service.

— Mais je ne peux pas te communiquer cette empreinte par le conduit, c'est trop risqué. Je te la donnerai en mains propres.

Un décicycle plus tard, ils se retrouvaient à la verticale de la tour de communication, à deux mille hausses. De nuit et à cette altitude, où la circulation devenait rare, il était quasiment impossible pour un surveillant de les piéger à leur insu.

Lorsque Rieslik fut de retour chez lui avec la précieuse empreinte, il se précipita vers son décodeur. La voix de Gaïk emplait la pièce, claire et nette, mais chargée d'urgence et d'émotion. Il demandait une audience et se heurtait au filtreur du Premier Volant, un jeune borné sans doute persuadé que « zélé » prenait deux ailes...

Qu'un Grand Conteur demandât à être reçu par le grand maître de la cité, il n'y avait rien là d'extraordinaire. Mais Gaïk avait disparu, et l'événement prenait un tout autre sens.

C'est seulement à la fin de l'empreinte, que Rieslik comprit l'impatience et l'exaspération de son ami, lorsqu'il l'entendit ordonner à l'assistant : « Allez lui dire qu'il s'agit de Déïx, l'envoyé des mondes parallèles ». Tous les muscles détendus par la stupeur, Rieslik s'affala contre le dossier de son fauteuil...

Déïx, un nom et une histoire que tous les Conteurs apprenaient dès leur initiation et n'oubliaient plus jamais. Le récit du premier et seul contact avec un envoyé des mondes de l'autre versant. L'aventure de l'homme qui avait, seul, changé le destin de la planète, et dont les derniers mots, au moment de son effacement avaient été « Je reviendrai ».

Rieslik aurait donné cher pour savoir ce que son ami avait dit au Premier Volant lors de leur rencontre, où même si elle avait eu lieu. Il

était cependant sûr que Gaïk avait en sa possession un élément nouveau, sinon pourquoi aurait-il évoqué ce nom ? Et cet élément ne pouvait concerner que son retour. Au fil des temps, sa conviction devint certitude : Déïx était revenu, Gaïk le savait, et sa disparition était liée à cet événement. Peut-être était-il allé à sa rencontre ? Mais même cela ne justifiait pas qu'il ait quitté Saasha sans la prévenir.

Rieslik décida de la rappeler. Il la réveilla.

— Tu l'as retrouvé ? Où est-il ? demanda-t-elle dès qu'elle eut reconnu sa voix.

— Non, je suis désolé, je ne sais rien de nouveau, s'excusa-t-il. Mais j'ai peut-être une idée. Est-ce qu'il t'aurait parlé de quelqu'un, d'un homme qui ne serait ni Volant, ni Inférieur ?

— Non, répondit Saasha. C'est moi qui lui en ai parlé.

— Comment ça, toi ? Que veux-tu dire ? Tu connais l'existence de Déïx ? s'étonna Rieslik, sachant que jamais Gaïk n'aurait trahi ce secret.

À nouveau, Saasha raconta sa rencontre, mais plus brièvement cette fois. Elle était terriblement inquiète, mais le simple fait de revivre cet instant, auquel elle n'avait pourtant pas cessé de penser, suffit à lui rendre un peu de sa sérénité.

Rieslik en fut tout retourné, comme par un coup de vent contraire. Car il n'y avait plus maintenant aucun doute, Déïx était bien de retour ! Après dix mille cycles, il avait tenu sa promesse ! Un autre jour, il en aurait pleuré de joie, mais aujourd'hui la disparition de son ami venait entacher ce fantastique événement. Et maintenant, il craignait le pire. Non pas pour Déïx, dont la force et l'ingéniosité légendaires lui permettraient de se libérer des Inférieurs, mais pour son ami. Rien n'était sûr, il pouvait y avoir mille raisons à son absence. Avant de se laisser alarmer, il fallait savoir ce qui lui était réellement arrivé, et si sa disparition avait eu lieu avant ou après sa rencontre avec Frère Alloucha, le Premier Volant. Or Rieslik, évidemment, ne pouvait pas prendre le risque de se renseigner officiellement. Il lui faudrait passer par l'hôte du Premier Volant, ce qui n'était pas non plus sans poser quelques problèmes.

— Je ne comprends pas ce que mon histoire a à voir avec l'absence de mon père, fit Saasha. Tu ne me caches rien, j'espère ?

— Non, mentit Rieslik. Je suis inquiet, comme toi, mais pas au point de te voiler la vérité.

Il avait failli tout lui dire. Mais il préférerait, s'il devait s'y résoudre, l'avoir en face de lui. Il tenait aussi à effectuer d'abord les recherches

qui maintenant s'imposaient.

Après quelques mots de réconfort, il mit fin à leur échange puis entreprit immédiatement de contacter les différents centres de soin, avec le secret espoir que toutes les réponses seraient négatives.

À son troisième appel, Rieslik apprit qu'un homme correspondant au signalement de Gaïk avait fait une chute mortelle la veille, en fin de journée. Il avait aussi tué deux touristes de Pahir, la cité-sur-la-mer. L'employé, qui lui avait annoncé sa mort sans la moindre précaution verbale, lui demanda ensuite de bien vouloir venir identifier le corps.

— Ça nous aiderait bien, avait-il ajouté.

Rieslik avait les jambes flageolantes lorsqu'il arriva sur le toit du centre de soins. Il déposa ses ailes sans un mot, et descendit jusqu'au sous-sol où se trouvait la conserverie.

La vue du cadavre de son ami, ou plutôt ce qu'il en restait, fut un moment particulièrement pénible. Aucune toilette mortuaire, même effectuée par le plus doué des embaumeurs, n'aurait réussi à effacer les traces de sa chute.

— D'après les premières analyses, lui avait dit l'employé, il serait tombé d'environ cent cinquante hausses et, selon nos estimations, un décicycle avant le coucher du soleil.

Rieslik fit un rapide calcul. Compte tenu de ce que lui avait dit Saasha, Gaïk était probablement mort après sa visite au Premier Volant, à moins qu'il n'ait été retardé avant d'y aller, en cours de route. Ce qui était peu probable. Quoi qu'il en soit, la disparition de Gaïk avait de fortes chances de n'être pas accidentelle.

Rieslik allait devoir prendre plusieurs décisions graves. Avertir les autres membres de leur groupe d'opposants, annoncer la nouvelle à Saasha, affronter ceux qui avaient mis fin à la vie de son ami Gaïk dès qu'il aurait réuni suffisamment de preuves... Une rude journée l'attendait. La première peut-être d'une ère nouvelle.

— J'aimerais récupérer ses ailes, comme souvenir, dit-il, d'une voix lasse et l'esprit déjà ailleurs.

— C'est impossible. On les a détruites, elles étaient en piteux état. Après une telle chute, vous imaginez...

Oui, Rieslik imaginait très bien. Plus d'ailes, donc plus d'expertise, plus d'enquête, plus de preuves. Gaïk serait mort sans gloire ni trompettes, pour rien.

Mais, malgré toute l'affection qui liait Rieslik à son ami, le plus

grave était ailleurs. Ceux qui s'étaient débarrassés de Gaïk l'avaient fait pour éviter que la nouvelle de son arrivée ne se répande. Et donc Déix lui-même, le Jeeth-lohé-paadreh, l'homme-venu-de-loin, était en danger. De même que Saasha, et sans doute lui aussi, si les autorités venaient à avoir vent de ses démarches nocturnes.

Lorsque Rieslik, arrivé sur le toit du centre de soins, récupéra ses ailes, le soleil se levait. Il se sentait vide et las, rongé par la rage, tel l'oiseau reconnaissant ses plumes sur la flèche de son assassin.

CHAPITRE VII

« L'heure du soleil sans ombre », avait dit Shouffi le mage. À environ midi donc, alors que Blade enseignait à Zaltov et ses amis les principes fondamentaux du combat rapproché sous les regards ébahis d'une douzaine d'enfants, le mage vint au-devant de lui. Raide et officiel, comme sa fonction l'exigeait, et portant un grand sac de toile presque vide sur l'épaule. Aussitôt certains des enfants s'enfuirent en lançant quelques quolibets peu respectueux.

— C'est l'heure, dit laconiquement Shouffi.

— Ne soyez pas trop longs, fit Zaltov.

Blade, qui commençait à trouver ces villageois plutôt sympathiques, s'en voulait de leur fausser ainsi compagnie. Mais il n'avait pas le choix. Pour l'instant, s'il voulait en savoir plus sur l'incroyable histoire de son prétendu retour, il ne pouvait que jouer le jeu du mage. Et puis entre deux maux, il fallait choisir le moindre. Il n'aurait pu informer Zaltov de son départ sans provoquer un plus grand trouble encore et, par la même occasion, mettre en danger la vie du mage.

— Nous ne serons pas absents très longtemps, mentit Shouffi avec assurance. Nous allons juste cueillir quelques herbes soignantes.

Dès qu'ils furent hors de vue, Shouffi perdit soudain un peu de sa superbe pour retrouver l'attitude déférente qu'il avait déjà eue au sommet de la colline. Ce changement de comportement soulignait l'importance que sa mission devait avoir à ses yeux.

— Ta ceinture est dans le sac, dit-il, fier comme un bon élève promu chef de classe.

— Je vais devoir m'entraîner. Je veux dire pour le vol, précisa Blade voyant qu'il n'avait pas compris.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Quand on a volé une fois, on n'oublie plus. Ça reviendra facilement.

Shouffi avait l'air de vraiment y croire, à cette histoire de retour, d'en être si convaincu que Blade renonça à lui signaler qu'il n'avait

jamais volé, à sa connaissance du moins.

— Qui va faire lever le soleil maintenant, si tu n'es plus là ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Tout a été prévu. J'ai choisi un successeur et je lui ai appris le chant. Cette nuit, il montera à ma place sur le rocher, et le soleil se lèvera. Enfin, j'espère, ajouta-t-il avec un franc sourire.

Ce sourire signifiait clairement que lui, contrairement aux villageois, ne croyait pas à son pouvoir. Ce qui rendait le rôle des Volants plus trouble, et les Inférieurs un peu plus sympathiques.

Un silence suivit, pendant lequel Blade s'interrogea sur ce qui avait rendu possible la méprise de Shouffi quant à son prétendu retour. Il lui tardait aussi de rencontrer ceux dont il disait avoir reçu la nouvelle.

— Comment as-tu appris que j'étais celui que tu attendais ?

— Un Volant de nuit est venu me le dire, après la fête, pendant que tout le monde dormait.

Le mage se tut un instant puis, comme gêné par son audace, lui demanda :

— Est-ce que tous les hommes de ton monde vivent aussi longtemps que toi ?

Trois siècles... Blade comprenait parfaitement qu'il soit étonné. Mais parce qu'il ne tenait pas à faire de la surenchère dans le merveilleux, il choisit de mentir :

— Oui, et nous aussi nous avons des vieux.

La pensée qu'il existât un monde où les hommes pouvaient vivre jusqu'à trois cent mille cycles, et même plus, plongea Shouffi dans une perplexité sans fond. Le reste du trajet se passa dans le plus grand silence.

Ils arrivèrent bientôt dans une zone plus accidentée, plantée de gros rochers, et montant en pente douce jusqu'au pied d'une colline aride.

— Les ailes sont cachées là-bas, dans la grotte, dit le mage, un doigt tendu vers la colline.

Blade avait beau scruter la zone en question, il ne voyait rien qui eût l'air d'une grotte.

— L'entrée est cachée, c'est pour ça que tu ne la vois pas. Par le rocher en forme de *mouich*.

Il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler un,

ou une *mouich*. Il y avait bien un rocher, à mi-pente, à l'endroit pointé par Shouffi... Mais, à vue de nez, il devait bien peser plus d'une tonne !

Shouffi sourit en l'écoutant évoquer le poids du rocher en question.

— Moi, c'est ton étonnement qui m'étonne. Puisque tu es déjà venu, tu devrais savoir que ce rocher n'est pas un problème, dit-il, avant d'ajouter, amusé, vous vivez vieux chez vous, mais vous n'avez pas une très bonne mémoire.

La solution était en fait si simple, que Blade en fut d'autant plus certain, si besoin était, qu'il n'avait jamais posé le pied sur ce monde auparavant. Sinon il y aurait pensé, ou s'en serait souvenu.

Arrivé devant le rocher, Shouffi sortit la deuxième ceinture du sac, et une corde grossière mais solide, faite de longues feuilles tressées. Il retira ensuite sa propre ceinture et relia les trois éléments de manière à ce que l'ensemble puisse faire le tour du rocher. Lorsqu'il l'eut ainsi ceinturé, il tritura les deux boucles, comme Blade l'avait déjà vu faire. Puis il agrippa le rocher à bras-le-corps et, sans le moindre problème, l'écarta suffisamment de la paroi pour qu'ils puissent se glisser dans l'ouverture.

Blade essaya à son tour. Le rocher ne devait plus peser que cent vingt livres. Cent cinquante au grand maximum.

Cette ceinture à boucle magique était typiquement le genre d'objet que Blade regrettait de ne pouvoir ramener dans sa dimension. Le destin du monde en aurait été changé...

Tandis qu'il suivait Shouffi à l'intérieur de la grotte, il se prit à rêver à toutes ses applications. On pourrait le placer sur les avions, les bateaux, sur tous les moyens de transport et multiplier leur rentabilité par dix au moins. Sur les fusées aussi, qui pourraient ainsi placer en orbite des charges énormes... L'économie d'énergie qui en résulterait serait colossale. L'économie tout court même. Et par voie de conséquence, l'humanité n'aurait plus de raison de voir l'avenir autrement qu'en rose. « En fait, pensa Blade, le cœur plein de regrets, cette boucle pourrait à elle seule nous faire retrouver le chemin du paradis ».

Mais il faudrait pour cela attendre que le professeur Leighton ait résolu le problème posé par le transfert des matières non organiques. Blade se demanda ensuite si le secret entourant ses recherches ne constituait pas un handicap. D'autres savants auraient peut-être pu l'aider à résoudre ses problèmes.

— Fais attention, il y a un trou, là, à droite, le prévint Shouffi.

— Où sont les ailes ? demanda Blade, un instant traversé par la pensée que cette excursion pourrait finalement n'être qu'un piège. Pourquoi les avoir cachées aussi loin ?

— Elles sont au bout du tunnel. Nous sortirons de la montagne par l'autre côté. Comme cela nous serons sûrs que personne ne nous verra.

Ils atteignirent l'autre bout en question, annoncé par le retour de la lumière, après vingt bonnes minutes de marche dans un étroit boyau qui les obligeait à avancer courbés.

L'entrée, ou plutôt la sortie, se découpait dans la paroi, de l'autre côté d'une grande salle où ils purent enfin se déplier. Les deux paires d'ailes étaient là, sommairement emballées dans de vieux tissus.

— Elles sont ici depuis longtemps ? s'inquiéta Blade.

— Tu n'as aucun souci à te faire, je suis régulièrement venu les entretenir, le rassura Shouffi.

Il lui tendit d'abord sa ceinture – Blade l'enfila – et lui apprit comment l'activer. Trois des sculptures décoratives se révélèrent être en fait un contacteur et deux potentiomètres. Blade suivit les indications de Shouffi mais préféra effectuer lui-même les réglages. Il ne remarquait aucune différence, aucune altération sensible de la perception qu'il avait de son propre corps.

— Tu es sûr qu'elle fonctionne ?

— Fais un essai, lui proposa Shouffi.

Blade sautilla sa place, prudemment, et se retrouva projeté contre le plafond de la salle. Il n'en revenait pas, la ceinture avait réduit son poids d'au moins deux tiers ! À l'air libre, il aurait pu battre le record du monde de saut à la perche, sans élan, sans perche et pieds joints... L'effet de surprise passé, il testa encore les pouvoirs de sa ceinture sous le regard amusé de Shouffi qui, après avoir déballé une paire d'ailes, vint l'aider à les enfiler.

La première pensée de Blade fut qu'un peuple à même de créer ces ailes, aux articulations de métal fines et complexes, pouvait très bien avoir aussi fabriqué le glozh, ce dragon-robot qu'il avait terrassé. Il s'essaya ensuite à quelques battements et eut droit à une nouvelle surprise en se sentant décoller du sol.

Shouffi déballa ensuite les siennes. Visiblement, Blade avait eu droit aux plus belles.

— Allons-y, dit le mage en fermant les sécurités de son harnais.

Lorsque Blade arriva au seuil de la caverne, il comprit qu'il lui faudrait renoncer à toute séance d'entraînement. L'ouverture débouchait à flanc de ravin, à plus de cinquante yards de hauteur.

— Tu es prêt ? s'enquit Shouffi en s'avançant, ailes déployées au bord du vide.

Ce fut la pensée de Glenda, crispée à la porte de l'avion, qui l'aida à vaincre une appréhension nouvelle pour lui. Il se secoua, se claqua les joues. Il avait survécu, la veille, à une chute de plus de mille yards, il n'allait pas se laisser troubler par ces cinquante-là.

Shouffi attendait en l'observant. Blade prit une profonde inspiration, tendit les bras et s'élança dans le vide.

Sa première sensation fut extraordinaire, merveilleuse. Bien plus encore que dans ses folles glissades à l'intérieur des tunnels de lumière de l'espace interdimensionnel. Il volait ! Il réalisait le plus vieux rêve de l'humanité ! Un des siens aussi. Plus jeune, il rêvait souvent qu'il volait. Et aujourd'hui il en retrouvait toutes les impossibles émotions. Le même étonnement, le même pincement au cœur, le même plaisir.

Un courant ascendant montant le long de la paroi du ravin le ramena soudain à la réalité. Instinctivement, comme s'il avait fait cela toute sa vie, Blade retrouva les gestes appropriés et évita de justesse de se retrouver plaqué contre la falaise. Il lui avait suffi d'obliquer ses ailes en ramenant légèrement les jambes sous lui, puis de tirer sur ses bras pour maintenir sa position. Lorsqu'il sentit qu'il contrôlait cette chute « horizontale », il rectifia la position des jambes en battant énergiquement des ailes et réussit à sortir du courant chaud.

Comment avait-il su quoi faire ? D'où lui étaient venus ces surprenants réflexes ? Bien sûr il pratiquait toutes sortes de sports aériens, dont le parachute ascensionnel, et il avait vu plusieurs documentaires sur les oiseaux, mais cela ne suffisait pas à expliquer sa connaissance instantanée du vol. La seule explication possible était celle proposée par Shouffi. Mais elle était impossible. Comment aurait-il pu oublier qu'il était déjà venu sur Xilor ? Était-il possible que le retour dans un même univers fût incompatible avec le souvenir ? Mais comment alors expliquer un si grand écart, trois siècles, entre ses deux apparitions ? Et puis Lord Leighton l'aurait prévenu. Jamais, du moins Blade voulait-il le croire, il ne l'aurait renvoyé quelque part sans l'en avertir.

Blade ne volait plus, il nageait. En plein mystère. Au point qu'il en vint un instant à se demander s'il n'était pas toujours dans le laboratoire, sous la Tour de Londres, et si tout cela n'était pas qu'un rêve.

Shouffi vint se porter à ses côtés.

— Tu vois ? Je te l'avais dit. Le vol, c'est comme la lecture. Une

fois qu'on a appris, on n'oublie jamais.

Blade lui répondit d'un sourire, décida d'oublier toutes ses questions et se laissa à nouveau porter par le bonheur de se sentir plus léger que l'air.

Il revit le fleuve, la rive sablonneuse où les hommes de Zaltov l'avaient capturé. Il avait peine à croire qu'en moins d'une journée il ait pu vivre autant de choses. Une chute vertigineuse, son sauvetage par une femme-oiseau, sa capture par un groupe de primitifs, un combat contre une machine Carnivore, une fête bien sympathique suivie d'une fin de nuit folle et, pour couronner le tout, la découverte des joies du vol !

Voilà pourquoi il aimait ses voyages malgré tous les dangers qu'il rencontrait et la tristesse d'avoir chaque fois à quitter, sans espoir de retour, un monde qu'il apprenait à connaître et quelquefois à aimer. Parce qu'ils avaient fait de lui un homme aux souvenirs uniques, incroyablement riches. Un homme plus humain.

— C'est loin l'endroit où nous allons ? demanda Blade.

— Nous serons à Duram, la cité des cent tours, avant que le soleil ne surplombe la montagne, là-bas.

Blade se retourna. Ils en avaient environ pour quatre heures encore, si toutefois ses extrapolations concernant la marche du soleil local étaient justes. Car il n'aurait pas été plus surpris de découvrir qu'ici le soleil s'arrêtait de temps en temps, histoire de souffler, qu'il ne l'était de savoir voler.

C'est alors, en regardant à nouveau devant lui, qu'il vit plusieurs points, « à une heure » comme disent les pilotes. Shouffi aussi les avait vus et paraissait surpris.

— Quelqu'un sait que nous arrivons ? demanda Blade, pris d'un mauvais pressentiment.

— Non, je n'ai rien dit, mais le Premier Volant sait tout !

Sa réponse n'étant pas faite pour le rassurer, Blade s'éloigna de Shouffi pour prendre de la hauteur.

Les Volants venant à leur rencontre étaient sept. Si le comité d'accueil se divisait, ce serait plutôt mauvais signe...

— Où vas-tu ? cria Shouffi, surpris par sa manœuvre. Ils ont des ailes bleues, ce sont des soldats de la Garde. Ils viennent sûrement nous escorter !

Quatre des Volants quittèrent les autres pour grimper vers Blade. Il ne s'était pas trompé ! Changeant à nouveau de trajectoire, il descendit en flèche retrouver Shouffi que le reste du groupe avait

presque rejoint.

— Monte ! Vite ! lui cria Blade.

— Mais pourquoi ? On ne peut pas les...

— Fais ce que je te dis ! Suis-moi !

Cette fois Shouffi s'inclina. Pour lui Blade était Déïx, l'homme des mondes lointains, et les Volants de simples gardes. Quelle que fût la raison pour laquelle il lui demandait de monter le rejoindre, il ne pouvait qu'obéir.

En revanche, il eut plus de mal à le suivre tant Blade allait vite. Depuis son arrivée au village pour y tenir le double rôle de guetteur et de mage, Shouffi n'avait eu que peu d'opportunités de pratiquer le vol.

À nouveau regroupés, en formation triangulaire serrée, les Volants les suivaient.

— Tes compatriotes ont l'air moins contents que toi de me savoir de retour.

— Pourquoi font-ils cela ? s'inquiéta Shouffi, essoufflé par son effort. C'est une technique de combat !

Pour Blade, les choses commençaient au contraire à se mettre en place. Tout au moins une partie des choses, car il ne comprenait toujours pas comment les Volants avaient pu avoir appris son arrivée. L'explication donnée par Shouffi – « Le premier Volant sait tout » – n'était pas pour le satisfaire. Il pensait plutôt à Saasha. Elle avait dû relater son aventure aérienne. Si c'était le cas, elle aussi devait être en danger. Peut-être même avait-elle déjà été réduite au silence.

Blade revint à des considérations plus « air à air ». Ils devaient être à près de deux mille pieds. Les Volants les avaient rejoints et s'étaient séparés pour les encercler. Ils ne semblaient pas avoir d'armes. En tout cas, ils avaient les mains libres.

— Il va falloir se battre, fit Blade en se mettant en vol stationnaire.

— Se battre ? Mais je ne sais pas ! Je ne suis pas un guerrier !

Shouffi avait perdu toute dignité. Le visage déformé par la peur, il pleurait presque.

— Il faut redescendre ! cria-t-il paniqué. On risque moins près du sol !

Les Volants ne lui laissèrent pas le temps de mettre son idée à exécution. Ils fondirent sur eux, tous ensemble. Un souvenir traversa l'esprit de Blade. Un documentaire du *National Geographic*, des oiseaux marins effectuant leur parade nuptiale en volant à l'envers, à reculons.

Effectuée brusquement et sans la moindre difficulté, la manœuvre de Blade surprit ses assaillants qui n'avaient pas pensé à une esquiv

arrière. Shouffi, en revanche eut moins de chance. Deux gardes l'avaient agrippé, un troisième lui défit son harnais. Le malheureux perdit ses ailes et poussa un terrible cri qui l'accompagna dans sa chute.

Blade serra les dents. En pensant au mage, et au fait qu'il allait maintenant avoir la totalité de l'escadrille sur le dos. Il avait beau parfaitement maîtriser le vol, le handicap du nombre serait difficile à surmonter.

Soudain, il fut comme traversé par la solution de son problème. Et surpris par son évidence, par sa troublante allure de réminiscence. Non seulement il savait comment échapper, provisoirement au moins, aux Volants, mais il allait peut-être du même coup pouvoir sauver Shouffi : en désactivant sa ceinture, il retrouverait son poids réel et pourrait échapper à ses adversaires en chutant plus vite qu'eux.

Ailes rabattues devant lui pour pouvoir atteindre sa boucle, Blade manipula les curseurs. Brutalement, son poids redevint normal et il tomba comme une masse. Les deux Volants éberlués qui avaient cru le ceinturer se cognèrent brutalement en s'empêtrant les ailes.

Les autres se lancèrent à sa poursuite, en piqué, mais ils étaient plus légers et tombaient moins vite. L'avance de Blade augmenta encore lorsque, ayant rattrapé Shouffi qui avait perdu connaissance, il réussit à atteindre sa ceinture et à l'activer pour s'alourdir encore.

Les Volants étaient maintenant à plus de deux cents yards derrière lui, ou plutôt au-dessus de lui, mais le sol à moins de cinquante. L'atterrissage risquait de se révéler problématique. Le moment était venu de ralentir. Blade relança son mécanisme d'allègement, mais pas celui du mage. Il n'avait plus le temps. Le sol se rapprochait, trop vite. Dangereusement...

Blade ne pouvait se résoudre à lâcher Shouffi, même s'il était inconscient et ne se rendrait compte de rien. Tentant le tout pour le tout, il lui enserra la taille de ses jambes, croisa les chevilles, et déploya ses ailes.

La traction imposée à tous ses muscles, deltoïdes, dorsaux, trapèzes et pectoraux, fut terrible. Il eut l'impression qu'on lui arrachait les bras et ne put s'empêcher de crier pour accompagner son effort et assourdir sa douleur. Mais il avait réussi à redresser sa trajectoire !

Il lâcha Shouffi à deux mètres du sol et se posa sans trop de mal un peu plus loin, en accompagnant de quelques pas de course ses derniers rétrobattements. Les bras et les épaules toujours endoloris, il courut vers le mage, que sa courte chute avait ranimé, et qui le fixait avec

des yeux ronds comme deux soleils.

— Ça va ? Rien de cassé ?

— Mon cœur est cassé, mais pas les os. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie !

Visiblement, il allait aussi bien que possible. Blade n'attendit pas sa réponse. Les Volants arrivaient. Il devait trouver une parade à leur attaque imminente. Et d'abord décider du champ de bataille. Il renonça d'abord à se débarrasser de ses ailes et choisit de les affronter dans les airs.

— Va te mettre à l'abri, cria-t-il à Shouffi en portant la main à sa ceinture pour retrouver son poids de vol.

Ce geste fit surgir l'idée qui lui permettrait peut-être de venir à bout de ses adversaires. Le sol autour de lui était semé de galets. Changeant de tactique, il retira sa ceinture et en arracha la boucle qu'il glissa dans la poche de son pantalon. Le reste, une bande étroite de cuir souple, ferait une très bonne fronde.

Les gardes n'avaient pas réagi lorsque Shouffi était parti en courant. Ce n'était visiblement pas lui qui les intéressait. Au moins pour le moment. Ils s'apprêtaient à charger, tous maintenant armés, d'une sorte de bâton court prolongé d'une lame dont l'éclat scintillait par intermittence.

Blade se défit rapidement de ses ailes. Il était trop tard pour tester l'efficacité de sa fronde. Les Volants étaient déjà sur lui. Il plongea sur le côté, comme poussé par le souffle du passage en rase-mottes des premiers attaquants. Un autre le surprit au moment où il se relevait et lui assena un violent coup de sa matraque qui raviva sa douleur à l'épaule. Une nouvelle vague allait suivre. Déjà Blade faisait tourner sa ceinture. Atteint au thorax, un garde s'écrasa à quelques yards de lui.

Le second projectile allait jaillir lorsque les deux Volants visés s'écartèrent brusquement. Cette fois, Blade rata sa cible. Pendant qu'il se baissait pour ramasser d'autres galets, les deux gardes foncèrent sur lui, par l'arrière. Ils le saisirent par les bras et le soulevèrent de terre. Prenant aussitôt appui sur eux, Blade, d'un brusque retournement, envoya chacun de ses pieds à la rencontre de leurs têtes. Surpris par son geste, les deux gardes n'eurent même pas le temps de penser à une parade.

Ils n'étaient plus que quatre. Blade avait toutes ses chances. D'autant plus qu'il devenait manifeste que ces hommes ne voulaient pas le tuer.

C'est alors qu'il vit, descendant à pleine vitesse vers ses derniers adversaires, une douzaine d'autres Volants. Ceux-là avaient des ailes blanches. Il crut d'abord à une deuxième escadrille d'attaquants, mais comprit vite, aux réactions de ses assaillants, que ces renforts étaient en fait pour lui.

Car les gardes aussi avaient vu les nouveaux venus. Sur un ordre de leur chef, ils changèrent de cible pour se retourner contre eux.

Blade, qui n'avait pas encore récupéré de ses efforts pour sauver Shouffi, se contenta d'observer ce combat dont l'issue ne faisait aucun doute. Bientôt les corps des quatre gardes aux ailes bleues retombèrent dans la poussière comme des fruits trop mûrs.

Quelques secondes plus tard, ses nouveaux alliés atterrissaient, le souffle court. À cause des efforts qu'ils venaient de fournir, mais aussi et surtout parce qu'ils étaient tous extrêmement émus. Ensemble, ils vinrent mettre un genou en terre devant lui.

— Les traîtres ont payé leur affront de leur vie. Sois le bienvenu, Déix ! dit le plus âgé. Je suis Alty, et voici ton escorte. Nous te protégerons jusqu'à Duram. Les autres t'y attendent.

— Relevez-vous, fit Blade, contrarié par cette nouvelle manifestation de déférence qui ne faisait qu'épaissir le mystère. C'est moi qui devrais m'incliner devant vous. Sans vous, je ne sais pas si j'aurais pu me défaire de ces hommes. Je suppose que vous savez qui ils sont et pourquoi ils m'en voulaient.

— Oui, bien sûr, s'empressa de répondre Alty qui s'était mépris sur le sens de ses questions.

Shouffi revenait en courant, obligeant Blade à rester sur sa faim.

— C'est lui ! C'est lui ! criait-il à tue-tête. C'est Déix ! Sans lui je serais mort ! Il m'a sauvé !

Ayant rejoint le groupe, le mage, intarissable, noya les Volants sous un flot ininterrompu de paroles. Il racontait tout, depuis l'arrivée de Blade au village, et de façon si précipitée que son récit en devenait incohérent.

Blade calma son ardeur et alla lui dire, une main sur son épaule :

— Tu as fait ta part du travail, Shouffi. Maintenant tu dois retourner au village où est ta vraie place.

Incapable d'admettre, d'accepter que son rôle s'arrêtait là, le mage avait blêmi en entendant ces paroles.

— Je ne peux pas, protesta-t-il. J'ai perdu mes ailes.

— Tu n'as qu'à en prendre une paire sur un des morts.

— Impossible, ça porte malheur de voler avec les ailes d'un mort.

Je t'en prie Déïx, laisse-moi aller avec vous. Et qu'est-ce que je dirai à Zaltov quand il me demandera pourquoi tu n'es pas avec moi, où tu es allé et que sais-je encore ?

Blade réfléchit un instant. Il ignorait encore beaucoup de ce qui l'attendait sur Xilor, mais une chose était sûre. À moins que le professeur Leighton ne le rappelle avant, il ferait son possible pour délivrer les deux peuples des Volants et des Inférieurs de l'hostilité, de la crainte et de cet ordre ancien qui les oppoient.

— Moins tu en diras, et plus il te croira, dit Blade. Remercie-le pour son accueil et contente-toi de lui répéter que je reviendrai bientôt et que de grands événements se préparent.

Shouffi sembla se résigner. Il se tourna vers Alty, le chef des Volants aux ailes blanches pour lui demander d'une voix désabusée :

— Est-ce que mon nom sera dans le Livre ?

— Certainement, le rassura Alty. Tu seras cité comme celui qui aura trouvé Déïx et l'aura ramené vers les siens. Ta renommée volera de cité en cité.

Le regard du mage retrouva tout son éclat. Il salua Alty et s'agenouilla ensuite devant Blade, assailli par de nouvelles pensées.

Tandis que les Volants l'aidaient à récupérer et enfiler une paire d'ailes bleues, Blade entraîna Alty à l'écart. Ce qu'il avait à lui dire devait rester confidentiel.

— Vous tous, les Volants, semblez persuadés que je suis déjà venu dans votre monde. Mais pour être franc, je dois te dire que je n'en ai pas le moindre souvenir. Alors, je compte sur toi pour m'expliquer un peu tout ça, qui je suis censé être, ce que suis censé avoir fait il y a cent mille cycles, pourquoi ces gardes m'ont attaqué, pourquoi vous êtes venus me sauver...

Alty souriait. Il se tourna vers ses hommes pour leur demander de s'approcher.

— Le moment est venu de lui montrer le Livre, dit-il.

Tandis que Blade faisait une croix supplémentaire dans la case « questions », les dix Volants glissèrent ensemble leurs mains sous leur gilet de cuir.

— Bien sûr, ce n'est qu'une copie, dit-il en rassemblant les sacs que ses hommes lui tendaient. Nul ne sait où est le vrai Livre.

Chaque sac renfermait une sorte de dossier, fait d'une très fine peau repliée aux quatre coins, maintenue par une cordelette tressée rouge, il les ouvrit méticuleusement et réunit leur contenu, dans un ordre précis. Des feuillets jaunâtres à l'allure de parchemin, de la taille

d'un livre de poche. Il y en avait une centaine en tout, couverts de signes sur leurs deux faces.

Blade les prit et les consulta avec autant de solennité qu'Alty en avait mis dans ses gestes.

Tout aurait été parfait s'il n'y avait eu un problème, un problème de taille : Blade parlait leur langue, mais ne comprenait rien à leur écriture...

CHAPITRE VIII

Salut, mon vieux... Alors donc, puisque tu as ce texte en mains, c'est que ce sacré Lord Leighton a enfin réussi ! Félicite-le de ma part à ton retour. Le voyage que je viens de faire devait aussi me renvoyer dans un monde où j'étais déjà allé hier. Mais une fois de plus, ça a raté et je me suis retrouvé confronté à l'inconnu. Enfin, tu sais ce que c'est, je ne vais pas m'étendre là-dessus.

Depuis quelques minutes, Blade passait sans transition d'une sensation à son contraire. D'abord extrêmement dépité en comprenant qu'il ne pourrait rien tirer de ce texte, dont il attendait tant, il fut encore plus surpris et heureux après l'avoir feuilleté. Le Livre était composé de deux parties, et la seconde était écrite en anglais.

Mais aussitôt sa perplexité avait atteint des sommets, avant même qu'il n'ait commencé à lire, quand il reconnut son écriture. C'était la preuve incontestable qu'il était donc bien déjà venu sur ce monde !

Ce n'était pas le décalage de trois siècles entre ses deux voyages qui lui posait question. Les lois de la translation étant tout aussi impénétrables que celles du Seigneur, il pouvait très bien avoir sauté quelques barreaux sur l'échelle du temps. Le professeur Leighton se chargerait d'expliquer ce contretemps. En revanche ce qu'il ne parvenait toujours pas à comprendre, c'était cette totale absence d'un quelconque souvenir de son premier passage. Il savait pourtant sa mémoire quasiment infaillible.

Il y avait bien une explication possible, mais qui pouvait remettre en cause tout l'intérêt du projet DX. Ce serait le second voyage qui effacerait lui-même toute trace, tout souvenir du premier. L'amnésie serait en quelque sorte un effet secondaire du retour. Cette théorie, somme toute très plausible, ne pourrait malheureusement être vérifiée qu'à la fin de son séjour, en consultant les rapports qu'il avait remis à J.

D'une certaine façon rassuré, Blade reprit sa lecture.

Finalement, comme tu le verras vite, ce monde est assez agréable. La nourriture y est plutôt bonne, et les filles peu farouches. Et puis voler – tu

dois le savoir si tu l'as déjà fait – c'est vraiment le pied. Au fait, puisque je te parle du vol, je te conseille un truc vraiment sympa. Faire l'amour en plein ciel, en regardant le soleil se lever à travers les nuages, je crois qu'il n'y a rien de plus beau.

Alty et ses hommes se reposaient à l'écart, ignorant tout du paradoxe qui fleurissait tout près d'eux, à l'ombre de l'arbre contre lequel Blade s'était adossé.

C'était maintenant un sentiment d'étrangeté qui naissait de sa lecture. Les singes devaient éprouver le même en se regardant pour la première fois dans un miroir. Blade se demandait aussi ce qui avait pu le pousser à se laisser, à lui-même, ce message. Non seulement l'écriture n'était pas vraiment sa tasse de thé, mais l'auteur de ces pages – il avait du mal à se persuader que c'était lui – ignorait forcément qu'il serait à son retour victime de cette amnésie partielle et sélective.

« Je suis sûr, lut-il après avoir tourné la page, que tu te demandes pourquoi je t'écris. Peut-être es-tu même en train de penser qu'il pourrait s'agir d'une manipulation, que ton écriture pourrait avoir été imitée ? Mais fais un peu travailler tes méninges. Qu'on ait imité ton écriture, soit, mais crois-tu vraiment que j'aurais – que tu aurais – pris le temps d'apprendre l'anglais à ces gens ?

Bon, revenons à nos moutons. Je pourrais te raconter mille anecdotes que nous sommes seuls à connaître. Mais je ne t'en donnerai qu'une, qui t'expliquera en même temps pourquoi je t'écris. Tu te souviens, je suppose, de ton séjour sur Lham ? Cette fois-là aussi le professeur Leighton avait cru qu'il te renvoyait sur un monde où tu étais déjà allé. Résultat, non seulement il avait échoué, mais tu avais passé plus d'une semaine à te demander qui tu étais et ce que tu faisais là^[2]. C'est en pensant à cette amnésie que j'ai voulu parer à toute éventualité. Il se pourrait très bien que Leighton ait réussi à programmer ta destination mais sans pour autant éviter que ne se reproduise ce genre d'incident. Voilà donc pourquoi j'ai – pardon, tu as – pris cette précaution.

Encore une chose. Peut-être n'aurais-je pas pensé à ce moyen de te sauver la mise, mais il se trouve qu'un type, Iznair, Grand Conteur de son état, a décidé de raconter tout ce j'ai fait depuis mon arrivée. C'est lui qui m'a demandé d'ajouter quelques pages à son récit. C'est comme ça que m'est venue l'idée de te laisser ce message puisque tu ne pourras pas lire l'histoire consignée par cet Iznair. Au fait, n'oublie pas de le saluer, lui aussi. Il est très sympa, tu verras. Et il a une assistante vraiment canon. Tu peux aller la voir de ma part...

Blade sourit et abandonna un instant sa lecture. Bien des choses trouvaient maintenant leur explication. Entre autres la facilité avec laquelle il avait appris à voler. Mais il tenait malgré tout à vérifier un point.

Quelques-uns des Volants graissaient les armatures et les harnais de leurs ailes. Les autres jouaient aux dés ou somnolaient. Alty, lui, s'entraînait avec un de ses hommes au maniement de la matraque.

— Est-ce que tu connais Iznäir, je crois qu'il est Grand Conteur ? lui demanda Blade.

Alty s'interrompit pour réfléchir.

— Non, dit-il, hésitant. Mais je ne les connais pas tous, je ne suis que simple vigile.

— J'ai entendu ce nom, fit celui avec lequel il s'exerçait. C'était un scribe réputé de l'ancien temps. On dit même que c'est lui qui aurait écrit le Livre.

Satisfait, Blade retourna à sa lecture tandis qu'Alty, contrarié par le savoir de ce novice, reprenait l'entraînement avec une énergie accrue.

Par le récit, vieux de trois siècles, qu'il s'était fait à lui-même, Blade découvrit donc ce moment disparu de sa propre histoire. À l'époque, il n'y avait pas d'Inférieurs. En tout cas, il n'y faisait aucune référence, insistant au contraire sur l'aspect paradisiaque de ce monde. Tout semblait n'y être que paix et harmonie. « *Exactement ce que je-tu avais toujours rêvé de connaître un jour* », précisait-il.

Suivait une courte description de cette civilisation qui semblait ignorer jusqu'au sens du mot guerre. Ayant atteint un haut niveau de technologie, différente car adaptée à des exigences spécifiques, la société des Volants évoluait donc tranquillement pour le bien de chacun et le mieux de tous. C'est en médecine et en biologie qu'ils avaient atteint les plus hauts sommets. Leurs savants avaient complètement maîtrisé les techniques de la manipulation génétique, si bien qu'ils ne manquaient de rien et surmontaient tous leurs problèmes. Un monde de dieux dans un paradis artificiel. Mais cet état quasi exemplaire avait un revers. Et même deux.

— Excuse-moi de te déranger, fit Alty. Il faudrait penser à partir. Il n'est pas très prudent, après ce qui vient de se passer avec les gardes, de rester ici, cloués au sol et à découvert.

— Je n'en ai plus pour longtemps, accorde-moi encore un instant, dit Blade. Il est important pour moi de savoir tout ce qui est écrit là. En attendant, envoie deux de tes hommes en surveillance. On les rejoindra dès que j'aurai terminé.

Puis il replongea dans son texte, en se demandant comment les choses avaient pu à ce point changer en trois siècles, tant ce monde lui paraissait aujourd'hui « normal » en quelque sorte.

Cet état d'innocence semble avoir mené ce peuple à une impasse. L'aspect négatif, néfaste même, de cet équilibre tranquille, tu le sais, n'est-ce pas, est un état d'apathie collective, de stagnation. Comme si tout progrès était impossible sans un minimum d'agressivité, d'esprit combatif. J'ai essayé de le leur faire comprendre, je leur ai raconté comment des civilisations s'étaient éteintes pour n'avoir pas su, ou pas voulu, sortir de cet état de mort caché sous l'apparence de la vie. Mais ils ne comprenaient pas. Je commençais donc à m'ennuyer, agréablement certes grâce à Baarsha, l'assistante d'Iznair, et l'action – qui mieux que toi peux comprendre cela ? – me manquait. J'avais des fourmis partout. Pour la première fois, j'attendais avec impatience que Leighton me tire de cette prison dorée. Et puis un événement inattendu est venu tout bouleverser, en faisant en même temps d'une pierre deux coups. Un peuple venu de Zulton, la planète la plus proche, nous est tombé dessus, sans prévenir.

Suivait le récit de l'invasion, de la résistance et de la victoire, sur lequel les deux Blade, l'auteur et le lecteur, passèrent très vite. Peu de temps après le départ définitif des envahisseurs, le professeur Leighton avait rappelé son émissaire. L'histoire s'arrêtait là.

Blade referma le livre, avec à l'esprit un arrière-goût d'insatisfaction. Certes, il comprenait maintenant les circonstances qui avaient provoqué ce changement radical, mais il ne savait toujours pas comment ce monde s'était transformé, ni d'où venaient les Inférieurs ? Étaient-ils les descendants de ces envahisseurs venus de Zulton ?

Il se leva et alla rejoindre Alty pour le lui demander. Il s'entraînait toujours, avec un autre des Volants.

— Non, pas comme ça, dit Blade à l'homme qu'Alty venait de toucher à l'avant-bras. Tu aurais dû prévoir son coup, il avait changé sa position de pieds. Et ton arme, tant que tu n'as pas l'intention de frapper, laisse-la pendre. Sinon tes gestes manqueront d'ampleur. Je vais te montrer...

Il lui prit sa matraque et fit face à Alty.

— Tu vois, regarde mon bras... Souple et ferme à la fois. Vas-y, Alty, lance ton attaque.

Les autres se levèrent pour mieux profiter de la leçon. Ceux qui dormaient furent réveillés.

Blade avait senti qu'Alty allait changer de tactique. Ce dernier feignit effectivement l'attaque à gauche et frappa de front avec la

pointe de sa matraque. Blade cogna violemment son arme en même temps qu'une volte rapide l'amenait derrière lui. Il lui assena alors un coup à la nuque qui lui aurait brisé les vertèbres s'il n'avait stoppé son geste au dernier moment.

La démonstration terminée, Blade l'interrogea sur les Inférieurs. Ni lui ni aucun des autres Volants, des hommes simples au savoir limité, ne sut lui répondre. Ils ne se posaient d'ailleurs pas plus ce genre de question que Zaltov et ses hommes ne s'interrogeaient sur l'existence des glozh, les dragons-robots. La réponse se trouvait sans doute dans la première partie du livre, mais Blade renonça, pour le moment, à se la faire lire.

— Très bien, nous pouvons y aller, dit-il. J'ai terminé.

Alty s'en réjouit et ordonna à ses hommes d'endosser leurs ailes.

— Où m'emmènes-tu ?

— À Duram. Nous y serons à la nuit. Tu y rencontreras Rieslik et les autres résistants. Des événements graves se sont produits hier. Tous attendent ta venue avec impatience.

Blade enfila ses ailes, pas mécontent de reprendre le ciel pour aller à la rencontre de l'action. Lui aussi, comme son « frère de temps », avait, après cette séance de lecture, le corps assailli par toute une colonie de fourmis.

CHAPITRE IX

Rieslik était un de ces vieillards solides au pied ferme, à la vue encore claire et au cheveu dru. Blade lui trouva pourtant, au premier regard, l'air abattu. Il se tenait même légèrement voûté. Mais en découvrant son visiteur, ce Déïx tant attendu, l'Homme des Mondes lointains, il retrouva toute sa flamme, se redressa et s'empessa de le faire entrer.

— Tu es seul ? s'étonna-t-il en regardant autour d'eux, comme s'il s'attendait à quelque trahison.

— Oui, Alty et ses hommes m'ont laissé au-dessus de la terrasse. Ils ont préféré rentrer chez eux sans tarder.

— Ils ont bien fait, enchaîna Rieslik en s'effaçant pour le laisser passer. Il n'aurait pas été très sage d'attirer l'attention. Comment s'est passée votre rencontre ?

Ils s'assirent à une grande table, de verre semblait-il, bien que le plateau fut étonnamment fin. Blade commençait à lui raconter l'épisode des gardes aux ailes bleues, quand une porte s'ouvrit dans le fond de la pièce. Immédiatement sur le qui-vive – il ne savait en effet presque rien de cet homme – Blade eut la surprise de voir apparaître Saasha, la Volante qui l'avait sauvé. À ses yeux gonflés, il sut qu'elle venait de se réveiller, ou qu'elle avait pleuré.

— Je n'arrivais pas à dormir et je t'ai entendu parler...

Elle se tut, brusquement, en découvrant la présence de Blade. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Son second vœu, retrouver l'étranger tombé du ciel, était exaucé. Elle ne se demandait même pas comment il avait pu arriver ici, ni ce qu'il faisait là. Seule comptait cette présence, qu'elle avait peine à croire et qui lui fit un instant oublier son inquiétude.

— Je crois que vous vous connaissez, dit Rieslik en allant à sa rencontre.

Blade se leva lui aussi.

— Je suis heureux de te revoir, fit-il presque cérémonieusement. Je voudrais te redire encore à quel point je bénis l'instant où nos routes

se sont croisées. Je ne sais comment te remercier de m'avoir sauvé la vie.

Saasha, elle, avait bien sa petite idée sur la question et le seul fait d'y penser lui fit courir des frissons dans les jambes et venir le rose aux joues.

— Viens t'asseoir près de nous, dit gravement Rieslik. J'ai plusieurs choses à te dire.

Remarquant son trouble et sa gêne, inhabituels, elle en comprit immédiatement la raison. D'autres frissons vinrent alors chasser sa joie de retrouver l'étranger. Se sentant chanceler, elle s'appuya sur le dossier du siège, puis s'assit.

— C'est mon père, n'est-ce pas ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Il est mort, Saasha. Je suis désolé.

Blade, voyant le visage de la jeune femme blanchir, se dit que Rieslik y était allé un peu rudement. Mais peut-être était-ce normal ? Plus que tout autre, il savait que le rapport à la mort n'est pas le même dans tous les mondes.

— Comment est-ce arrivé ? demanda-t-elle d'une voix froide.

Elle avait retrouvé toute sa dignité et ses couleurs, mais deux larmes coulaient le long de ses joues blêmes.

Rieslik lui dit ce qu'il savait, les démarches qu'il avait faites, et ce qu'il en avait déduit sur la chute de son père officiellement accidentelle.

— Je crains qu'il ne s'agisse d'un meurtre. Par qui a-t-il été commis ? Ça, je l'ignore encore.

Sur ce dernier point, Rieslik mentait. Il n'en avait pas encore la preuve, mais tout accusait le Premier Volant de ce crime.

— Je ne comprends pas, protesta Saasha. Tout le monde l'aimait, il n'avait pas d'ennemis... Enfin je ne crois pas. Qui aurait voulu sa mort ? Et pourquoi ? Y a-t-il un rapport avec l'étranger ?

— Tu ne sais pas qui il est ? Ton père ne t'a rien dit ?

Elle fit « non » de la tête, tournée vers Blade et le fixant du regard.

— Es-tu sûre de vouloir savoir ? Ce que je vais te dire risque de te mettre en danger, la prévint Rieslik.

— Elle l'est certainement déjà, intervint Blade. L'homme que tu appelles Frère Alloucha est au courant de notre rencontre. Sinon il n'aurait pas su où me trouver.

— Je veux savoir pourquoi mon père est mort, dit-elle fièrement. Le reste m'importe peu.

Rieslik lui raconta alors l'histoire des temps anciens, le rôle qu'avait joué Déix dans la libération de leur monde, sa promesse de revenir un jour...

Blade voulut intervenir pour lui préciser que Déix n'était pas son véritable nom, puis il y renonça. Le changement risquait de le surprendre, peut-être aussi de le décevoir... Dans ce monde, Déix avait la même racine que le mot « Sauveur ».

Rieslik mit ensuite Saasha au courant de l'existence du Livre, et des clubs de contestateurs qui attendaient leur heure pour mettre fin à la tyrannie des Lloucha, la famille régnant sur Xilor.

— Je veux moi aussi faire partie de votre mouvement ! fit Saasha après quelques secondes de silence.

— Un proverbe de mon monde, intervint Blade, dit que la vengeance est mauvaise conseillère. Tu devrais attendre avant de prendre une telle décision... On ne peut pas lutter pour le bien avec de mauvaises raisons.

— Je ne veux pas me venger, lui répondit Saasha sûre d'elle. Mes raisons ne sont pas mauvaises. Je veux prendre le relais de mon père, m'engager sur la voie choisie par lui, pour honorer sa mémoire.

« Elle ne manque ni de cran, ni de jugement » pensa Blade en soutenant son regard.

Qu'en penses-tu ? lui demanda Rieslik.

— J'en pense que, si elle veut pouvoir nous aider, il faut qu'elle commence par ménager ses forces et qu'elle aille dormir, dit Blade. Nous en reparlerons demain.

Saasha sourit, pour la première fois depuis de longues minutes. L'étranger avait enfin un nom. Il lui semblait plus proche encore et la regardait avec sympathie. Peut-être même partageait-il un peu de ses pensées.

Elle les salua et regagna sa chambre, le cœur partagé entre de sombres pensées venues d'un passé où résonnait le rire de son père, et la perspective d'un avenir aux couleurs d'arc-en-ciel.

— Bien, fit Blade. C'est maintenant mon tour de te poser certaines questions. J'ai lu le Livre qu'avaient amené Alty et ses hommes. En fait seulement la partie écrite par moi. Je ne peux pas lire votre écriture...

— Je ne comprends pas, fit Rieslik, revenant à ses propres préoccupations, tu as l'air si jeune... Tu peux donc voyager dans le temps comme tu te déplaces à travers l'espace ?

— Oui, c'est un peu cela. Mais il arrive que ces voyages altèrent la

mémoire, que les souvenirs soient effacés. C'est ce qui est m'est arrivé quand je suis revenu sur ton monde.

Bien qu'ayant eu quelque mal à suivre ses explications et comprendre comment il avait pu s'écrire à lui-même, Rieslik lui dit ce qu'il voulait savoir.

Les premières lueurs de l'aube pointaient à l'horizon. Là-bas, au-delà des montagnes, Shouffi devait redescendre de son rocher. Rieslik avait achevé son exposé. Il remplit leur bol de jus d'irgouz, une boisson fraîche et désaltérante qui avait aussi la vertu bienvenue de compenser le manque de sommeil.

Blade avait enfin en main toutes les pièces du puzzle. Il ne lui restait plus qu'à les mettre en place.

Lors de son premier séjour, plus précisément après son départ, si spectaculaire et fantastique qu'il avait achevé de marquer les esprits, tous les Premiers Volants des différentes cités s'étaient réunis. Les paroles de Déïx, ses mises en garde contre l'apathie de leur société, l'absence cruelle de pugnacité dont faisaient preuve ses membres, confiants jusqu'à l'aveuglement dans la capacité des avancées technologiques à générer bonheur et harmonie, tout cela avait fait son chemin. Non seulement, ils durent admettre que leur société piétinait depuis bien longtemps sur la voie du progrès par manque de motivations, mais de plus – ils venaient de tristement le constater, au prix de pertes très élevées – leur idéalisme puéril avait de fait failli provoquer leur anéantissement face à l'agression des envahisseurs de Zulton.

Il fut donc décidé de trouver un remède à ce mal né de la recherche obstinée de la perfection. Chercheurs, savants et penseurs se mirent au travail, tandis que les Conteurs se plongeaient dans l'étude du passé pour comprendre comment ils en étaient arrivés là.

La solution vint du Grand Conteur Iznaïr, rédacteur du Livre, qui l'avait lui-même reçue de son assistante Baarsha. C'est elle qui lui avait répété ces paroles de Blade-Déïx, inscrites depuis en lettres d'argent dans la salle de réunion des Grands Conteurs : « Il faut guérir le mal par le mal ».

Ce fut donc la génétique qui leur permit, directement ou par ses applications, de surmonter tous leurs problèmes. Car le mal aussi venait d'elle, qui les avait conduits dans l'impasse. C'était donc par elle qu'ils ouvriraient une brèche dans le mur contre lequel butait le progrès.

Les chercheurs ne furent pas longs à repérer le gène de l'agressivité. Il fut alors décidé de créer une nouvelle espèce d'hommes dont viendraient, ils le croyaient fermement, les solutions et les mesures attendues.

Malheureusement le remède s'avéra très vite pire que le mal. Ces nouvelles manipulations génétiques n'avaient pas fait que créer des générations de Volants plus entreprenants, ils les avaient rendus aussi plus violents. Ceux-là étaient les ancêtres des tyrans d'aujourd'hui. D'autres étaient aussi devenus plus primaires, plus simples. Et plus lourds, ce qui leur avait peu à peu retiré la capacité de voler.

Ainsi étaient nés les Inférieurs.

*

* *

Alloucha tournait en rond dans son bureau. Le soleil était déjà levé, et ses gardes, qu'il avait pourtant choisis parmi les meilleurs, n'étaient toujours pas rentrés. Peut-être avait-il sous-estimé les capacités de l'étranger ? Pourtant, jusque-là, tout s'était bien passé. Gaïk était venu de lui-même lui annoncer la nouvelle et maintenant il était mort.

De plus le Volant qu'il avait envoyé de nuit contacter Shouffi, l'agent caché de la tribu de la forêt, était revenu porteur de la nouvelle : Déïx était bien chez Zaltov. Le mage avait promis de l'amener à Duram.

C'était pour éviter que ne se répande la nouvelle du retour de Déïx, qu'Alloucha avait dû éliminer Gaïk, et envoyer ses gardes au-devant du mage. Ils avaient pour mission d'éliminer ce dernier et de lui ramener l'étranger dont ils ignoraient bien sûr le nom et l'histoire. Ces mesures de prudence étaient nécessaires. Le Premier Volant devrait dorénavant se méfier de tout le monde, à l'exception de ses Frères. Les résistants pouvaient se cacher partout, jusque parmi ses proches.

— Pitrak ! aboya-t-il, maintenant certain que les gardes ne viendraient plus.

L'assistant arriva en courant et s'inclina devant son maître.

— Apporte-moi mes ailes de combat ! Et préviens mes Frères. Je veux tous les voir ici, à la mi-jour !

— Vos ailes de combat ? s'étonna le jeune filtreur.

Alloucha ne daigna pas répondre et regagna sa chambre. Dans son coffre de chevet, il gardait quelques objets récupérés sur les

envahisseurs venus de Zulton et transmis de génération en génération depuis cent mille cycles, par les Frères. Il y avait aussi des armes, dont un terrible tire-feu. Les autres spécimens se trouvaient dans une pièce secrète. Le temps était peut-être venu où ils allaient servir.

Il prit l'arme, l'observa un instant et l'activa. Le tire-feu émit son grésillement caractéristique, les cadrans se mirent à briller puis les chiffres apparurent. Il effectua tous les réglages, comme on le lui avait appris, poussa la sécurité, et retourna sur la terrasse où Pitrak, son assistant, l'attendait avec ses ailes.

— Si le garde Muyil demande à être reçu, dis-lui de me rejoindre à la tour de la Sécurité, fit-il en enfilant son harnais. À n'importe qui d'autre, dis que tu ne sais pas où je suis.

Pitrak le regarda prendre son envol, plus normalement cette fois. Depuis qu'il était entré au service du Premier Volant, ce qui n'avait pas été une mince affaire, il avait appris deux choses : mentir et manipuler. Ce qui au fond n'était guère que les deux faces de la trahison.

Lorsque son maître ne fut plus qu'un point dans le ciel, il regagna l'office et s'empessa de contacter son ami Lurh, employé chez Bailor, le Grand Conteur, pour lui raconter les événements étranges auxquels il venait d'assister.

*

* *

Alloucha marchait de long en large devant le bureau de Frère Pelloucha, Haut Commandeur de la Sécurité de Duram. Il lui avait raconté toute l'histoire, et voyait bien que son interlocuteur avait quelque peine à y croire.

— Mais bien sûr que c'est lui, qui veux-tu que ce soit ? Déjà la première fois, il était apparu comme par magie, au milieu d'une salle de courses. Et nu, comme cette fois.

— Ce pourrait être un meurtre ? Les assassins de la victime l'auront poussé dans le vide, sans ailes. On exécutait bien les condamnés à mort comme ça, il y en avait à peine trois mille cycles... Et si c'est le cas, tu auras tué Gaïk pour rien.

Ce n'était pas cela qui chagrinait le Premier Volant, mais le fait que son Frère puisse douter de lui, alors que la réalité était si évidente. Bien sûr, son poste de chef de la Sécurité exigeait une méfiance de tous les instants – c'était même la raison pour laquelle

Alloucha était venu lui demander son aide – mais de là à ne pas croire en la parole de son propre Frère...

— Et comment expliques-tu la défaillance des gardes ? J'avais choisi les meilleurs. Sept, ils étaient sept ! Je sais ce que dit le Livre sur la force et l'adresse de cet étranger, mais je refuse de croire à ces histoires d'invincibilité. Ce ne sont que racontars et légendes. Aucun homme n'est invincible.

— Bon, en supposant qu'il s'agisse bien de Déïx...

— C'est lui, je te dis ! Je serais prêt à parier toutes mes ailes !

— D'accord, d'accord, je l'admets, inutile de t'énerver. Ce que je voulais dire, c'était juste que tes gardes pourraient avoir trahi...

Un silence suivit. Le grand maître de Duram s'immobilisa et réfléchit, le regard vague, brillant. Lui aussi avait envisagé cette éventualité, mais il refusait de l'admettre.

— Si c'est le cas, reprit Pelloucha, tu ne pourras éviter que la nouvelle se répande.

À nouveau le silence unit les deux hommes.

— Il faut éliminer Saasha, dit soudain Alloucha. Et tous ceux qui sont déjà avertis du retour de Déïx. Le Volant que j'ai dépêché cette nuit auprès de Shouffi, mon assistant Pitrak... Il a pu entendre ma conversation avec Gaïk. Il sait aussi que je suis le dernier à l'avoir vu vivant... Les sept gardes... Il faut les retrouver. Et s'ils sont encore vivants, les éliminer.

— Ça fait beaucoup de monde, tu ne crois pas ? lui fit remarquer Pelloucha, en espérant que lui-même n'entrerait jamais dans ce genre de compte macabre.

Comme s'il n'avait pas entendu la remarque, le Premier Volant continua sur sa pensée :

— Je veux que tu te charges toi-même de Saasha. Moi, je m'occupe de Pitrak. Pour les gardes, on verra plus tard. Et n'oublie pas de l'interroger avant de la tuer. Je veux savoir si elle a parlé à quelqu'un de sa rencontre.

Là-dessus Alloucha lui fit part de la réunion des douze Frères, chez lui, à mi-jour, et le quitta.

Resté seul, Pelloucha réfléchit un instant. Il était bien plus préoccupé, plus inquiet, qu'il ne l'avait laissé paraître. Si effectivement le Jeeth-lohé-paadreh, l'homme-venu-de-loin, était revenu – et comment ne pas le croire ? – alors, la situation était grave. Les paroles

de son Frère Premier Volant résonnaient encore entre les murs jaunes de son bureau. Et il ne suffirait pas d'éliminer cinq ou six personnes, ou même plus, pour arrêter la marche des événements.

« Autant vouloir repousser le vent en soufflant dans une trompette » se dit-il, en se levant pour aller jusqu'à la fenêtre.

La journée s'annonçait particulièrement belle et en même temps si sombre, si menaçante. Car il fallait s'attendre au pire. Les opposants oseraient maintenant apparaître au grand jour, rallieraient ceux qui jusqu'ici hésitaient à adopter leurs idées. Le retour de Déix, l'homme du Livre, qui avait vaincu les envahisseurs de Zulton, galvaniserait leurs rangs, leur donnerait le courage et l'espoir qui leur avaient jusque-là fait défaut pour passer à l'action.

Alloucha traversa son champ de vision. Il le regarda, sans le voir, jusqu'à ce qu'il se fondît dans le bleu du ciel. Ce que Pelloucha voyait planer au-dessus de la cité, c'était l'avenir de Xilor, son monde. Il voyait la fin des hommes de pouvoir, la disparition de ce qu'ils avaient mis si longtemps à construire, cycle après cycle, de Frères en fils, depuis la naissance des premiers dans les autoclaves des généticiens.

À moins que lui, Pelloucha, Haut Commandeur de la Sécurité, troisième Frère après le Premier Volant, ne parvienne à retrouver et tuer Déix. Alors les choses resteraient ce qu'elles étaient. À l'exception, il l'espérait, de sa propre place dans la hiérarchie de ce monde. Il ferait ce qu'il faut pour en gravir les deux dernières marches. Mais à sa manière, pas avec cette précipitation sauvage qui semblait avoir gagné Alloucha.

Il lui faudrait aussi se montrer très prudent. Car lui, Pelloucha, serait bientôt le seul homme à savoir que le Premier Volant avait tué Gaïk, le Grand Conteur.

CHAPITRE X

Rieslik n'avait pas usurpé son titre de conteur. En d'autres circonstances, moins dramatiques et sans l'urgence qui commençait à se faire sentir, Blade aurait sans doute apprécié ses talents. Avec une concision, une précision et une intensité rares, il lui avait brossé un rapide résumé de l'évolution de son monde. Depuis la défaite des Zultoniens, jusqu'à son retour.

Les douze Frères, à ce que comprit Blade, étaient en fait nés des dernières manipulations génétiques. Depuis, ils se clonaient eux-mêmes d'âge en âge. Ainsi, au fil des générations, la Confrérie se perpétuait en se reproduisant à l'identique, en même temps que son empire se consolidait.

À Duram, comme ailleurs, sur les douze cités que comptaient Xilor – ils étaient donc au total cent quarante-quatre – les douze frères avaient toujours assis leur autorité sur la terreur. Le plus terrible était que la population avait fini par accepter son sort. Seuls quelques Conteurs et une poignée de braves, notamment parmi les généticiens, continuaient à entretenir la flamme du souvenir et de l'espoir. Ceux-là risquaient à tout moment de voir s'abattre sur eux les foudres des hommes de pouvoir. Mais ces opposants étaient aussi, en quelque sorte, protégés. Par leur popularité et par la crainte des Frères d'en faire des martyrs et de provoquer, en allumant eux-mêmes la mèche, une explosion de colère qu'ils n'étaient plus certains de pouvoir maîtriser.

Ainsi tournait Xilor, où rien ne changeait, où une poignée d'êtres artificiels nés d'une même mère, la science, contrôlaient d'une main de fer cette fausse stabilité subie par toute la population.

— Que comptes-tu faire ? demanda Rieslik.

— Cela, nous en parlerons plus tard, répondit Blade. Ce qu'il faut pour l'instant se demander, c'est ce que le Premier Volant va faire.

Son regard fut soudain attiré vers la fenêtre, dans le dos de Rieslik. Un homme se tenait devant la vitre. Blade ne put s'empêcher d'être surpris par la présence de cet homme à plus de quatre-vingts yards du

sol. Malgré, ou peut-être à cause de ses ailes, il lui arrivait encore d'oublier qu'ici les hommes volaient.

Rieslik se retourna vivement, le vit à son tour et, reconnaissant son ami et confrère Bâilor, se précipita pour aller lui ouvrir.

— Mais pourquoi n'es-tu pas passé par la terrasse ? s'étonna-t-il.

Bâilor avait la respiration haletante et le visage en sueur. Il n'était ni particulièrement jeune ni très léger, et avait dû voler à tire-d'aile. Une expression de frayeur s'imprima sur son visage dès qu'il découvrit Blade. Rieslik l'aïda à entrer dans la pièce et à le débarrasser de son équipement.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Je te le dirai après, fit Rieslik avec malice. Tu peux parler devant lui, c'est un ami. Conte-moi plutôt ce qui t'amène.

Bâilor alla s'asseoir et vida d'un trait le verre d'irgouz de Rieslik.

— Je crois que le Premier Volant est devenu fou ! Il n'était déjà pas très sensé, mais là...

Il s'arrêta. Son regard triste se leva encore vers Blade, puis il reprit dans un souffle.

— Il a assassiné Gaïk, dit-il consterné. Il a demandé une réunion des douze Frères et, ce matin, il est parti avec ses ailes de combat. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais je crains le pire.

Son trouble s'accrut encore en voyant apparaître Saasha, qui s'était réveillée et venait les rejoindre. Elle paraissait cette fois plus reposée.

— Nous savions pour Gaïk. Elle aussi, dit Rieslik. Quant à cet homme, regarde-le bien. Tu ne devines pas qui il est ? Regarde-le bien...

Bâilor, dépassé par les événements, les observa tour à tour, puis revint à Blade et fit non de la tête. Lorsque Rieslik lui annonça qu'il avait devant lui Déix, l'homme du Livre, Blade crut qu'il allait s'évanouir. Sa bouche s'ouvrait et se fermait, sans pouvoir articuler le moindre son. Quand il put enfin sortir de son hébétude, ce fut pour venir embrasser Blade avec une fougue et un empressement émouvants.

— Depuis quand est-il revenu ? demanda-t-il sans pouvoir le quitter des yeux.

— Trois cycles. C'est moi qui l'ai rencontré, répondit Saasha.

— Dis-moi Bâilor, comment sais-tu toutes les choses que tu nous as contées ? intervint Rieslik.

Blade crut remarquer dans la question du Conteur l'ombre d'un soupçon. Comme s'il doutait de ce visiteur surprise. Rieslik aurait-il

des raisons précises de lui refuser sa confiance ?

— Couchez-vous ! hurla Blade en poussant brutalement la table devant lui.

Un rayon violet traversa la pièce avec un sifflement de serpent à sonnette. La table avait volé en éclats, et un trou s'était ouvert dans le mur derrière eux.

Il avait vu à temps quatre hommes aux ailes bleues se mettre en vol stationnaire à trente yards de la tour. L'un d'entre eux tenait l'arme de laquelle avait jailli le rayon.

— Un tire-feu ! Ils ont un tire-feu ! On est perdus !

— Sortez ! Sortez vite ! Ne vous relevez pas !

Saasha et Rieslik rampèrent vers la sortie.

Bailor, lui, n'aurait pas pu se relever même s'il l'avait voulu. Il avait perdu la tête, une épaule et un bras.

Blade quitta à son tour la pièce envahie par une fumée noire, saturée de l'odeur âcre de la chair brûlée. Rieslik et Saasha se dirigeaient vers l'escalier par lequel il était arrivé.

— Pas par la terrasse, lança Blade tandis qu'un nouveau rayon achevait de détruire le mur de la pièce. Est-ce qu'on peut descendre ?

— Oui, par là ! Il y a les élévateurs et une rampe.

Ils coururent tous les trois dans cette direction. Rieslik, déjà affolé, le fut encore plus lorsque Blade demanda :

— Est-ce qu'on peut sortir de la tour par le bas ?

— Oui, bien sûr. Mais on ne peut pas y aller, c'est trop risqué ! Personne ne va jamais au niveau zéro !

— Il faut un début à tout.

Malgré le danger, Blade sourit en pensant que sa réplique se retrouverait sans doute dans un second tome de leur Livre. Encore fallait-il que tous vivent assez longtemps pour cela. Les hommes aux ailes bleues, des gardes certainement, n'allaient pas tarder à débarquer. Peut-être étaient-ils déjà dans l'appartement...

— C'est par là, fit le Conteur en lui indiquant les cabines des élévateurs à l'autre extrémité du couloir.

— Je crois que Déix a raison, il vaudrait peut-être mieux passer par la rampe, dit Saasha.

— Mais c'est de la folie, protesta le vieil homme, on va se rompre le cou. Et même si on s'en sortait... Il y a les hommes des bas-étages !

— On n'a plus le choix, dit Saasha. Dans l'élévateur on serait trop vulnérables. Les gardes n'oseront pas nous suivre dans la rampe,

surtout avec leurs ailes.

« Cette fille a vraiment du cran, pensa Blade. Et elle ne manque définitivement pas de bon sens ».

— Elle a raison, dit-il. N'importe quoi sauf une cabine accrochée à un câble. Ce serait vraiment suicidaire.

Saasha avait déjà ouvert une trappe dans le mur lorsqu'une autre explosion retentit derrière eux. Les gardes faisaient sauter la porte de l'appartement.

— On n'y arrivera pas, fit Rieslik. La porte ne tiendra pas assez longtemps.

— Je passe devant, dit Saasha en pénétrant par l'étroite ouverture.

Une nouvelle explosion accompagna sa disparition. Puis un garde apparut au bout du couloir, son arme à la main, une sorte de lance, terminée par un bulbe, duquel jaillissait le rayon mortel.

— Vas-y, dit Rieslik à Blade. Ils n'oseront pas tirer sur moi.

Rien n'était moins sûr. Il préféra soulever le Conteur, qui ne devait pas peser plus de soixante livres, et le jeta littéralement à travers le passage.

Blade n'avait aucune idée, ni aucun souvenir de ce qu'était une rampe. Il allait s'engager à son tour par la trappe, lorsqu'il vit le garde pointer son arme, prêt à tirer.

— Je suis Déïx, l'Homme des Mondes lointains ! cria-t-il instinctivement.

Le garde eut une hésitation. Son arme, apparemment lourde, s'inclina lentement vers le sol. Puis il se ressaisit, la redressa et tira. Mais Blade avait déjà disparu, en se disant que la célébrité avait parfois du bon.

Le mot rampe, Blade devait rapidement le constater, servait à désigner un toboggan. Sans doute aussi un vide-ordures. Celui-là, en colimaçon, avait un rayon très faible et les entraînait à une vitesse géométriquement croissante dans un tourbillon endiable.

Grand amateur, dans son enfance, de montagnes russes, trains de la mort et autres cauchemars forains, Blade retrouva avec délice quelques sensations oubliées, en même temps qu'un autre souvenir moins agréable lui soulevait le cœur, celui de l'infecte pommade isolante du professeur Leighton.

— Protégez-vous la tête ! hurla Blade pour couvrir le vacarme assourdissant de leur folle glissade.

Son poids, supérieur à ceux de Saasha et de Rieslik, fit qu'il les rattrapa très vite et se cogna dans Rieslik d'abord, dont il accéléra la

chute. Bientôt ils arrivaient ensemble sur Saasha. Ils n'avaient aucun moyen de contrôler leur chute à l'intérieur de l'étroit boyau. Ils roulaient sur eux-mêmes, se cognaient, brinquebalaient dans tous les sens comme les occupants d'un bobsleigh fou.

À cette vitesse, qui allait encore s'accroître car ils étaient loin du niveau zéro, l'arrivée risquait d'être plutôt brutale. Déjà la glissade n'avait plus rien d'amusant. Ils se râpaient douloureusement la peau, se cognaient les genoux, les coudes, les épaules. Plus une seule partie de leur corps n'était intacte.

Et ils tombaient toujours, dans une obscurité sans fond et une puanteur sans nom.

C'est alors, seulement après plusieurs longues minutes de cette dégringolade tournoyante, que Blade pensa à sa ceinture contrepoids. Après son combat contre les gardes aux ailes bleues avant son retour à Duram, il l'avait remise et s'y était si bien habitué qu'il l'avait presque oubliée. En diminuant sa masse, elle pourrait faire office de parachute.

— Rieslik ! hurla-t-il encore. Attrape Saasha.

Ce fut Saasha qui lui répondit. Sa voix, déformée par la courbure du boyau et couverte par les bruits de leur chute, était à peine audible.

— Il est inconscient !

— Tiens-le très fort ! cria Blade. Ne le lâche pas !

Lui-même, agrippant solidement le Conteur, qui avait effectivement perdu connaissance, tenta de le déborder pour saisir Saasha. La manœuvre était difficile. Périlleuse aussi à cause de leur phénoménale vitesse et de l'impossibilité de maîtriser les mouvements.

— Je le tiens ! cria Saasha.

Blade avait réussi lui aussi à passer un bras sous une aisselle de Rieslik. Le malheureux, tiré des deux côtés, allait subir seul tout le choc du ralentissement. Mais c'était cela ou l'écrasement dans quelques secondes, et probablement la mort pour tous les trois. Blade comprenait mieux à présent pourquoi les gardes ne s'étaient pas jetés à leur poursuite. Il fallait être fou, ou déjà risquer le pire, pour oser se jeter dans ce conduit.

De sa main libre, il parvint à manipuler les curseurs de sa ceinture et les poussa, d'un coup, au maximum. L'effet fut effectivement le même qu'au moment de l'ouverture d'un parachute. Pendant un court instant, Blade eut l'impression de remonter. Ce n'était que le résultat de la brusque décélération. Tout allait presque bien, hormis la terrible traction exercée par les poids combinés de Rieslik et de Saasha qui

réveilla ses douleurs de la veille. Mais il tenait bon. Saasha aussi, contrairement à ce qu'il avait craint.

Un instant plus tard, il y eut le contact, brusque, violent, lorsqu'ils touchèrent le fond et se retrouvèrent d'un seul coup projetés de l'obscurité dans l'inconscience.

*
* * *

Il n'était plus question, à présent, pour Alloucha de prétendre garder secret le retour de Déix. Trop de monde l'avait déjà appris, ou allait l'apprendre. Les gardes chargés par le Haut Commandeur de la Sécurité de suivre Bailor et d'éliminer Saasha, avaient failli dans leur mission. Ceux-là savaient déjà que Déix était revenu, qu'il était là, à Duram. À leur retour, ils avaient dû s'empresse de propager la nouvelle. Par son importance, cette information n'était pas de celles que l'on pouvait vouloir garder pour soi, à quelque camp que l'on appartienne.

Une nouvelle stratégie s'imposait donc. Toutes les mesures déjà prises avaient échoué. Le temps était maintenant venu d'entamer une chasse à l'homme, ouverte et systématique. Tout devrait être mis en œuvre, et toutes les troupes mobilisées, pour retrouver et liquider l'étranger. Lorsque son cadavre serait exhibé à la population, alors plus rien ne pourrait plus venir se mettre en travers de la route des Frères. Peut-être même pourraient-ils, au contraire, en profiter pour définitivement asseoir leur pouvoir. Par exemple en faisant porter la responsabilité de sa mort aux opposants.

— Mais il est déjà certainement mort ! Personne ne peut survivre à une chute dans une rampe, objecta Frère Milloucha, le Timonier Suprême, chef des Veilleurs.

Tous les Frères avaient répondu à l'appel du Premier Volant. À l'exception de Tarirelloucha, l'Illustre Argentier et le chef des Échanges, qui s'était fait excuser pour cause de maladie. D'abord intrigués, voire inquiets, par l'organisation de cette réunion extraordinaire, ils avaient tous été interdits en apprenant la nouvelle. Avec le temps, la crainte du retour de Déix avait fini par se diluer. Seuls les conservateurs et les opposants continuaient à entretenir cette flamme de plus en plus ténue. Certains Frères avaient même proposé de récupérer sa renommée. N'était-il pas, indirectement, leur père à tous pour avoir ouvert la voie des nouvelles manipulations

génétiques ?

— Déïx n'est pas un homme ordinaire, objecta Alloucha. Il vient d'un monde dont nous ne savons rien, et vous semblez oublier les exploits accomplis lors de sa première venue. En vérité, je vous demande de le penser... Tant que nous n'aurons pas son cadavre sous les yeux, nous ne pourrons pas affirmer qu'il est mort !

Un murmure parcourut la longue estrade autour de laquelle étaient réunis les onze Frères. Tous n'avaient pas l'air de partager ses craintes.

— Très bien, fit Frère Tilloucha, le Grand Architecte, chef des Constructeurs, alors envoie donc des gardes au niveau zéro de la tour pour vérifier qu'il est bien mort.

— C'est déjà fait ! lâcha sèchement le Premier Volant. Si tu faisais aussi bien ton travail que je fais le mien, je n'aurais pas eu besoin de m'en assurer. Je t'avais demandé d'installer des coupe-circule pour rendre ces rampes impraticables.

— C'est déjà fait, dans cinquante-sept des tours. Je ne peux pas aller plus vite que la logique !

— S'il vous plaît, intervint Frère Golloucha, Princeps Magister, chef de la Justice, le plus calme de la Confrérie. Nous ne sommes pas là pour retomber dans nos éternelles querelles. La situation est sérieuse et réclame plus de cohésion. Nous devons unir nos pensées et nos efforts.

— Quelles mesures proposes-tu, Frère Alloucha ? intervint Schwarlloucha, le Convoyeur Céleste, chef de Vol et des Transports, le plus jeune des membres de la Confrérie.

— C'est de cela que nous allons maintenant discuter. J'ai quelques propositions à vous faire. J'espère que vous en aurez aussi.

— Et n'oubliez pas que le temps presse, ajouta-t-il. Parce qu'il travaille contre nous. Chaque cycle qui passe verra se renforcer l'autorité des opposants et la confiance de leurs sympathisants.

— Il faut placer des guetteurs armés de tire-feu aux sommets de toutes les tours. Déïx ne doit pas quitter Duram, proposa le Timonier Suprême.

— Tant qu'il sera dans Duram, nous pourrons contrôler la situation, approuva Schwarlloucha. S'il quitte la cité, alors là, nous serons confrontés à un réel problème.

— J'ai déjà donné des ordres pour que personne ne puisse quitter la ville. Toutes les ailes resteront consignées dans les dépôts, leur annonça le Premier Volant.

L'annonce de cette mesure fit l'effet d'une tornade. Les Frères

étaient soufflés. De mémoire de Volant, la consignation des ailes n'avait été décidée que deux fois, pour des raisons d'épidémie.

— Tu ne crains pas que la population s'affole ? demanda Golloucha. Il faudra lui donner des explications. Comment comptes-tu justifier le retrait des ailes ?

— J'attendais de vous que vous trouviez une bonne raison, fit Alloucha.

Un silence suivit pendant lequel tous réfléchirent, ou firent semblant. Ce fut le chef de Vol qui, le premier, fit une proposition :

— On n'a qu'à en profiter pour instaurer une révision générale des équipements. Ça n'a encore jamais été fait. En prenant comme prétexte les récents incidents. Je veux parler de Gaïk et des autres. En plus on aura l'air de se préoccuper de la sécurité de nos citoyens...

Sa proposition fut bruyamment saluée. Alloucha alla même, jusqu'à le féliciter. Puis, après avoir noté l'épisode, le Scribe Perpétuel Tralloucha, secrétaire de la Confrérie, demanda la parole.

— Puisque la question est réglée, dit-il. J'aimerais que l'on en revienne au problème immédiat, celui de la capture de Déïx, ou de la récupération de son corps. Et que tu nous dises, Frère Alloucha, qui tu as choisi pour cette tâche et quelle sera la procédure suivie. Trouver un homme, n'importe quel homme, dans la pullulance des niveaux inférieurs n'est pas une tâche facile...

— Ce n'est pas moi qui ai choisi l'équipe de recherche. J'ai confié cette tâche à Frère Pelloucha.

Alloucha se tourna vers le Haut Commandeur et lui laissa le soin de conduire l'exposé.

— Les hommes que j'ai choisis ne sont pas des Volants. Ils appartiennent aux niveaux inférieurs et travaillent depuis de longues années pour moi, pour nous, pour de l'argent. Ils savent tout des niveaux bas et en connaissent le moindre misérable. Si Déïx est encore vivant, je le saurai très vite. Et si c'est le cas, ces hommes lui feront regretter de ne pas être mort dans la rampe.

*
* *

La première sensation de Blade fut cette odeur infecte qui les avait accompagnés dans leur glissade. Elle était maintenant plus dense, plus forte. Ils devaient se trouver dans une des poubelles de la tour. Puis il entendit des voix. Deux hommes, qui se rapprochaient. Ils tenaient des

lampes dont la faible lumière verdâtre et vacillante donnait à cet endroit nauséabond des reflets dantesques.

— Mince alors ! Regarde ! J'en crois pas mes yeux ! Une femme !

L'homme qui avait parlé avait une voix éraillée et haut perchée. Il devait être petit et maigre.

— Nom d'une merde ! Elle est sacrément belle ! Tu crois qu'elle est morte ? fit l'autre.

— Pourvu que non ! J'ai toujours rêvé de coïter dans une poubelle !

— Et alors ? Ça empêche quoi si elle est morte ? Elle doit être encore chaude !

— Je sens sa veine... Elle est vivante ! T'as vu ses bras, c'est une Volante !

— Forcément, Balourd... Puisqu'elle vient de là-haut !

— Tu crois qu'elle a voulu se suicider ? Si c'est ça, elle va regretter de pas l'avoir fait en plein air !

Blade tourna doucement la tête. Les deux hommes étaient à cinq yards, penchés sur le corps de Saasha.

— Eh ! Regarde ! Y a aussi un homme !

Ils venaient seulement de découvrir Rieslik, étendu un peu plus loin.

— Laisse tomber ! C'est la femme qui m'intéresse ! Mais te gêne pas pour moi...

Blade commençait à s'habituer à la pénombre. À l'odeur aussi d'ailleurs. La poubelle, de la taille d'un hangar, était remplie de déchets de toutes sortes, dont certains reflétaient la faible lueur des lampes. Il bougea lentement la main, tâtonna un instant, rencontra un cylindre froid. Une barre de fer apparemment. Il l'empoigna et se leva, prenant du même coup conscience des douloureuses séquelles de sa chute.

— Alors les gars, on fait ses courses ?

Les deux hommes se retournèrent en même temps en brandissant leurs lampes devant eux.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Y en a combien comme ça ? fit le plus petit.

Celui-là, si ce comité d'accueil se montrait hostile, ne poserait aucun problème.

L'autre en revanche serait nettement plus coriace.

— Je m'en charge, Balourd, dit le nécrophile en confiant sa lampe

à son copain, confirmant du même coup ses intentions peu hospitalières.

L'homme porta la main à sa taille et saisit un anneau duquel pendait un mince fil auquel était accroché une masse sombre, de la taille d'une boîte de conserve. Si c'était là sa seule arme, l'affaire serait vite réglée.

— Il a une ceinture ! s'exclama l'homme. C'est notre cycle de chance, on a tiré le gros pot !

Blade le laissa approcher. Un point jouait en sa faveur, il se déplaçait sur ce tas d'immondices branlant avec la sûreté d'un singe dans un arbre. Soudain l'homme se mit à courir en faisant tournoyer son arme et en poussant un cri de phacochère en rut.

Blade l'attendait, immobile, se contentant d'assurer sa prise sur la barre de fer.

Lorsque l'homme, arrivé à un yard, élargit son geste pour frapper à la tête, Blade s'accroupit en brandissant la barre devant lui, verticalement. Le fil s'enroula autour, la masse passa au-dessus de sa tête en sifflant. Il tira alors d'un coup sec en pivotant sur sa gauche et en tendant sa jambe droite. Surpris par cette riposte, l'homme lâcha la poignée de son arme. L'action combinée de son élan, de la violente traction et du croc-en-jambe le propulsa dans les immondices. Avant qu'il n'ait atterri, Blade, tournoyant sur lui-même par la droite, l'accueillit d'un coup sec à la face. Le choc fit un bruit mat aussitôt suivi par le fracas du corps s'écroulant sur les ordures.

L'autre, comprenant que son copain ne se relèverait pas, lâcha une des lampes, fit demi-tour et s'enfuit sans demander ses restes.

Blade le laissa faire, il savait maintenant de quel côté chercher la sortie. Il alla jusqu'à Saasha, s'agenouilla, lui leva la tête. La lumière de la lampe faiblissait. Elle vacilla encore un instant et s'éteignit. Il avait quand même eu le temps de voir Saasha ouvrir les yeux.

— C'est moi, Blade, la rassura-t-il aussitôt.

— Blade ?

— Déix, si tu préfères. Comment te sens-tu ?

— Je sens rien à part cette puanteur, dit-elle écoeurée.

Elle voulut se redresser, fut prise d'un haut-le-cœur et se retourna pour vomir. Blade la laissa un instant pour aller auprès de Rieslik qui ne bougeait toujours pas.

Et pour cause, il était mort.

— Comment va-t-il ? demanda Saasha.

— Aucune odeur ne le gênera plus jamais, dit-il.

Saasha vint le rejoindre.

— Triste endroit pour mourir... fit-elle d'une voix basse en se blottissant contre lui.

— Il n'y a guère d'endroits meilleurs que d'autres pour mourir.

Puis, la prenant par les épaules, il l'entraîna dans la direction prise par le fuyard. Marcher dans cet amas branlant était plutôt malaisé, d'autant plus que Saasha, encore faible, avait quelque mal à garder son équilibre.

Ils butèrent bientôt contre un mur.

— On va se séparer pour chercher la sortie, dit Blade. Tu pourras t'appuyer contre la paroi.

Ce fut Saasha, guidée par un faible courant d'air frais, qui la trouva. C'était un simple trou, bas, qui donnait dans une seconde pièce plus petite, fermée par une vraie porte. Par chance, elle n'avait plus de serrure.

De l'autre côté, il y avait un large couloir sale jonché de détrit, éclairé par une lumière blafarde et presque sans odeur. Un vrai paradis.

Le seul problème était la quinzaine d'hommes et de femmes, dont le petit éboueur, qui les fixaient en silence. Tous avaient le visage inexpressif et le regard débordant de convoitise.

CHAPITRE XI

Blade avait toujours ses deux armes, la barre de fer et, passé dans sa ceinture contrepoids, l'anneau du fléau bricolé par l'homme de la décharge. En face, le comité d'accueil, qui avait l'air composé de zombies plus que d'êtres humains, commençait à manifester une hostilité presque palpable. La plupart des hommes, et quelques femmes, étaient armés. Du matériel de récupération en fait, mais n'importe quel objet, manié avec habileté, pouvait se révéler redoutable.

— Il a une ceinture ! fit une petite boulotte, l'index tendu vers lui.

— Elle trop courte pour toi, fit son voisin, provoquant des rires aussi gras que les cheveux de la femme.

Quelques-uns avaient, comme Saasha, les muscles des bras et des épaules surdéveloppés. Des Volants, dont Blade se demanda comment et pourquoi ils étaient arrivés là. Les autres, plus nombreux, semblaient plus lourds. Ceux-là devaient être des Inférieurs.

Blade fit passer la barre dans sa main gauche pour empoigner l'anneau du fléau d'arme.

— Il a le tournoyant de Chilar ! aboya un homme.

Blade reconnut sa voix. C'était celle du petit éboueur, que son copain avait appelé Balourd.

Les autres, qui avaient commencé à avancer, se figèrent. Blade savait avoir ses chances, malgré le nombre. Il fit passer Saasha derrière lui et, à son tour, avança vers eux. Voyant le premier rang reculer prudemment, il choisit d'éviter l'affrontement.

— Je suis Déïx, l'homme du Livre, dit-il calmement mais d'une voix ferme.

— Enchanté, moi c'est Fouj le dépeceur, fit un homme, provoquant de nouveaux rires.

— Tu pourrais être Boulboulloucha en personne, qu'on en aurait rien à foutre ! surenchérit un autre.

« Boulboulloucha », construit à partir d'un jeu de mots particulièrement graveleux, faisait référence aux noms des membres

de la Confrérie.

— Foncez-leur dessus ! intervint Balourd, voyant que la rencontre tournait à la franche rigolade. Qu'est-ce que vous attendez ?

Deux hommes, l'un brandissant un morceau de gros câble d'acier et l'autre une épée rudimentaire, sortirent du rang pour se précipiter sur Blade. Il les cueillit, quasiment en même temps, avec chacune de ses armes.

Ce premier échange avait été si rapide, que les autres n'avaient pas eu le temps d'intervenir. Impressionnés par l'adresse et la force de l'inconnu, ils avaient au contraire reculé. Blade décida de profiter de ce mince avantage.

— Reste derrière moi, souffla-t-il à Saasha tout en avançant de quelques pas vers cette bande de miséreux.

— Je ne tiens pas à me battre contre vous, dit-il. Nous avons sauté dans la rampe pour échapper aux gardes du Premier Volant.

— Et moi, je suis Saasha, fille de Gaïk, Grand Conteur. Mon père a été tué hier par Frère Alloucha lui-même.

Venant se placer aux côtés de Blade, elle reprit avec la même assurance :

— L'homme qui se trouve dans la décharge est Rieslik, Grand Conteur lui aussi. Et lui aussi a payé ses idées de sa vie.

Le flottement que Blade avait senti, se confirmait. Il lui fallait profiter de cet avantage encore ténu.

— Avez-vous un chef, un meneur, quelqu'un qui ait votre confiance ? J'ai des choses à lui dire.

À nouveau les commentaires fusèrent. La menace semblait maintenant retombée.

— Y a rien de tout ça ici ! C'est chacun pour soi !

— Où tu te crois ? T'es dans les bas-fonds ici, pas chez ceux de la haute !

— Si t'as quelque chose à dire, dis-le tout de suite !

Balourd, qui devait toujours avoir dans l'idée de s'approprier Saasha, tenta de ranimer l'agressivité de ses copains :

— L'écoutez pas ! Il cherche à nous entortiller !

— T'as raison, Balourd ! Faut lui faire la peau !

— Eh les gars, n'oubliez pas, sa ceinture c'est pour moi, sinon je ferme la cantine !

Aucun rire ne vint cette fois accueillir cette nouvelle intervention de la petite boulotte. Les regards s'étaient au contraire refermés et un

silence, menaçant, laissait présager le pire. Saasha se glissa lentement derrière Blade.

C'est alors qu'une autre femme, plus maigre et plus âgée, restée jusque-là en retrait, écarta deux hommes pour venir au-devant de Blade.

— Tu as prétendu être Déïx, l'homme du Livre. Tu peux le prouver ?

En voyant la façon dont les autres regardaient la vieille femme, Blade comprit qu'elle était ce leader qu'il cherchait. Il s'était plutôt attendu à rencontrer un colosse, bardé de cicatrices, au rictus bête et méchant débordant de fourberie. Au lieu de cela il se trouvait face à une aïeule, une grand-mère autoritaire, au visage intelligent et plutôt sympathique.

Ayant appris à ne jamais se fier aux apparences, Blade préféra malgré tout rester sur ses gardes. Il s'apprêtait à lui répondre lorsque, par la porte derrière eux, l'homme qu'il avait assommé, le copain du petit Balourd, sur rua sur eux, poussant Saasha dans le dos de Blade qui se retrouva lui-même projeté à terre.

Les autres, profitant de ce retournement inattendu, lui tombèrent aussitôt dessus en hurlant.

Instinctivement, quand la meute s'était abattue sur lui, Blade avait reculé pour protéger Saasha de son corps.

Noyée dans un flot sauvage de cris et d'insultes, une pluie de coups s'était abattue, trop désordonnés pourtant pour être efficaces. Ils n'en furent pas moins douloureux. Blade réussit à se retourner et saisit par leurs hardes les deux hommes les plus proches. Un choc réveilla sa douleur à l'épaule qui l'empêcha d'esquiver une attaque, portée avec un objet tranchant qui lui taillada l'avant-bras. Il réussit quand même à cogner violemment les deux hommes l'un contre l'autre et les laissa retomber sur lui. Leurs corps lui offriraient une protection provisoire.

Une volée de ruades continuait à lui pilonner les jambes. Soudain, un rayon violet jaillit en sifflant vers le plafond et tout s'arrêta, aussi brusquement que cela avait commencé.

Tous s'étaient immédiatement relevés tandis qu'un nuage de débris et de poussières retombait sur cette horde sauvage. Puis ils s'écartèrent de chaque côté du couloir pour laisser passer le nouveau venu. Lorsque Blade fut enfin soulagé du poids qui l'écrasait, et après s'être assuré que Saasha n'était pas blessée, il se retrouva face à un homme du genre de celui qu'il s'était attendu à rencontrer plus tôt.

C'était visiblement un Inférieur, presque aussi grand que lui. Il portait une culotte de peau incrustée de boutons et de pointes de fer. Une courte cape brune, ouverte, jetée sur ses épaules et maintenue par des fils d'acier, laissait voir une paire d'ailes tatouée en travers de son torse musculeux.

L'inconnu vint jusqu'à Blade dans un silence religieux, et s'arrêta, jambes écartées, appuyé sur son arme, un tire-feu étonnement rutilant dans ce décor où tout était vieux, sale et dégradé.

Avec un rictus sadique, il inclina son arme dont il promena lentement le bulbe sur la poitrine et le cou de Blade qui ne bronchait pas.

— Lève-la, dit-il en pointant le tire-feu vers Saasha.

— Mon nom est Blade, Richard Blade. Mais ici, je suis Déix.

— Je sais, fit l'homme dont le sourire s'étira jusqu'à la cicatrice qui lui barrait la joue.

Puis il se tourna vers les autres.

— Attachez-les et emmenez-les ! ordonna-t-il avant de s'en retourner dans le couloir entre les zombies figés comme des statues.

— Eh ben quoi ? Qu'est-ce vous attendez ? fit l'aïeule de sa voix ferme.

Blade se laissa faire. Tandis que deux hommes lui ligotaient les poignets, devant, il croisa le regard de la femme. Elle semblait à la fois vouloir le prévenir qu'ils étaient dans de sales draps et lui faire comprendre qu'ils pourraient compter sur elle, deux choses dont il se doutait déjà.

On les amena jusqu'à une cellule où ils furent jetés sans ménagement. C'était une pièce minuscule et vide, à l'exception d'un tas de vieilles couvertures et d'une lampe, comme celles des deux hommes dans la décharge, mais qui ne fonctionnait pas. Un peu de cette lumière pisseuse qui éclairait le couloir filtrait par une étroite ouverture rectangulaire au-dessus de la porte. Blade examina la lampe de plus près. C'était une simple boîte, faite d'une matière brune et translucide rappelant le mica, percée de trous et sans aucun mécanisme apparent ni aucune source de lumière. Un petit ver blanchâtre se tortillait à l'intérieur, prisonnier comme eux de sa cage.

La blessure de Blade au bras l'élançait et un peu de sang coulait encore. Il n'osait ni la toucher, ni la panser avec quoi que ce soit de peur de l'infecter.

Leur situation n'était pour l'instant guère brillante. Ils étaient sales comme des ramoneurs, parfumés comme des putois et enfermés. Mais

ils étaient vivants et toujours ensemble. Ce qui faisaient deux bonnes raisons de ne pas désespérer.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? fit Saasha en venant se lover contre lui.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais on le saura assez tôt. Tu devrais te reposer un peu.

Saasha alla s'asseoir sur les couvertures, dans un coin de la pièce tandis que lui en inspectait les murs et le sol. La porte, bloquée de l'extérieur par une grosse barre passée dans deux poignées fixées dans le mur, semblait impossible à enfoncer.

— Tu ne viens pas ? demanda Saasha.

Il n'y avait rien à tenter. Seulement à attendre. Blade allait la rejoindre, lorsqu'il entendit la barre glisser dans ses poignées. Il se releva aussitôt. La porte s'ouvrait vers l'extérieur. Il pouvait se plaquer contre le mur, mais celui qui ouvrirait verrait, avant d'entrer, qu'il n'était pas dans la pièce. Il préféra attendre face à la porte, prêt à agir dès qu'il saurait à quoi – et surtout à combien – s'en tenir.

C'était la vieille femme, avec un des hommes du groupe qui referma la porte sur elle dès qu'elle fut entrée. Bizarrement, la lampe s'était allumée, répandant à travers la pièce sa lumière verdâtre.

— Ça va ? Pas trop de mal ?

— Comment as-tu fait ? s'étonna Blade.

— Fait quoi ?

— La lampe. Elle s'est allumée toute seule quand tu es entrée...

La vieille femme eut un regard méfiant.

— Comment se fait-il que tu ne le saches pas, puisque tu prétends être Déix ? Si tu es déjà venu, tu dois savoir !

Si ces gens avait découvert la photo, ou eu un portrait de lui quelque part, tout aurait été plus simple, pour tout le monde. Lui-même n'était pas encore sûr de bien des choses. Il se fit malgré tout aussi convaincant que possible. Leur avenir, à Saasha et à lui, en dépendait.

Très vite, dès qu'il lui raconta l'épisode du glozh, la femme l'arrêta.

— Je te crois, dit-elle. Seul Déix aurait été capable de détruire un glozh. Mais Lartar sera plus difficile à convaincre.

Elle faisait certainement allusion au type à la cape et au tire-feu.

— Vous disiez que vous n'aviez pas de chef. Mais tous lui ont obéi...

— Disons qu'ils le respectent, parce qu'il fait régner un peu d'ordre

dans ce trou pourri. Et qu'il est le seul à avoir un tire-feu. Ici, tout le monde peut commander. Faut juste avoir une bonne idée.

Blade avait des tas de questions à lui poser. D'où ce Lartar tenait son arme, comment ces gens étaient arrivés là, pourquoi ils n'en portaient pas, ce qu'ils comptaient faire d'eux et bien d'autres encore. Il choisit de s'en tenir à la plus importante :

— Est-ce que tu peux nous faire sortir d'ici ?

— C'est pour ça que je suis là, dit-elle le plus naturellement du monde. Lartar vous attend.

Elle se retourna, tapa sur la porte. Blade aida Saasha à se relever.

— Elle d'abord, dit la vieille femme. Deux hommes viendront bientôt te chercher. Ils t'amèneront des vêtements, de l'eau et de la poudre. Tu pourras te laver.

Cette dernière nouvelle était plutôt agréable. Il allait enfin se débarrasser de sa crasse et de son odeur. Mais la première l'était moins.

— Pas question, dit Blade. Elle reste avec moi.

— Tu peux me faire confiance, on ne lui fera rien. Pas tant que tu seras vivant.

Elle avait l'air sincère mais Blade restait circonspect.

— C'est en ce Lartar que je n'ai pas confiance, toi, je te crois.

— Lui non plus ne la touchera pas.

— Qu'est-ce qui te permet d'en être si sûre ?

— Je le connais, dit-elle. C'est mon fils.

La porte s'ouvrit. La vieille femme fit passer Saasha devant elle. Au moment où elle-même allait sortir, la lampe s'éteignit.

*

* *

Après l'avoir baladé à travers une série de couloirs plus ou moins sombres, d'escaliers et de bâtiments, tous dans un état de délabrement avancé, les deux hommes venus l'extraire de sa cellule, poussèrent une dernière porte, plus massive que les autres. Elle ouvrait sur une immense pièce au sol lisse et étonnamment propre. Des sortes d'agres pendaient au plafond.

— C'était autrefois une salle de courses, lui dit un de ses guides. Lartar t'attend.

Blade entra. D'après les témoignages qu'il avait recueillis, c'était

dans un lieu comme celui-là qu'il était censé être apparu lors de son premier passage en ce monde. Lartar, torse nu, l'attendait effectivement, au centre de la salle. Il n'était pas le seul tant s'en faut. Une immense clameur salua l'entrée du prisonnier. Tout autour de la salle, des gens s'entassaient sur trois niveaux de galerie. Tout le monde s'était mis à hurler, siffler, trépigner, et les objets les plus divers se mirent à pleuvoir sur le sol brillant.

Le premier niveau du côté gauche était divisé en loges. Celle du centre était occupée par la vieille femme et Saasha, toute propre et vêtue à la mode locale. Rassuré par le signe qu'elle lui fit, Blade avança vers Lartar sous les huées et les injures.

« Ce doit être une ancienne salle de sport où avaient lieu des compétitions de vol, se dit Blade. Les agrès devaient servir aux courses d'obstacles ». Ce n'était toujours pas un souvenir, juste une déduction.

— Et maintenant on est censés faire quoi ? Se battre, je suppose ?

Il avait dû pratiquement crier pour se faire entendre. Lartar se pencha vers lui.

— La vieille est persuadée que tu es Déix-le-sauveur. Moi je demande à voir. Et puis, y a pas de petits profits.

Un jeune Volant, presque adolescent traversa la salle et s'arrêta au-dessus d'eux, en vol stationnaire. Il portait un masque équipé d'un porte-voix. Non sans mal, il finit par obtenir un silence des plus relatifs. Puis il annonça le combat, sans durée de temps, sans arbitre ni règles particulières, excepté que le vainqueur pourrait faire ce que bon lui semble du vaincu, dans la mesure où il serait encore vivant.

Tandis que le vacarme reprenait de plus belle et qu'une sonnerie retentissait, le Volant s'en alla rejoindre la galerie supérieure.

Le combat fut plus long que Blade ne l'avait prévu. Lartar était très fort, assez souple et surtout moins bête qu'il n'y paraissait. De plus lui aussi se servait aussi bien de ses pieds que de ses mains. Mais Blade avait pour lui une expérience plus grande de ce genre de duel. Et il connaissait bien plus de techniques de combats apprises aux quatre coins de l'univers. Il s'était en outre parfaitement adapté à la différence de pesanteur. C'est d'ailleurs ce point qui lui permit sans doute de venir à bout de Lartar, au terme d'un combat épuisant, rude et longtemps indécis.

Un lourd silence tomba lorsque finalement, drainant toute l'énergie dont il disposait encore, Blade envoya définitivement Lartar au tapis.

Le jeune Volant revint, s'immobilisa à trois yards au-dessus de

Blade. Cette fois, il lui fallut cinq bonnes minutes pour calmer la foule en délire. Lartar commençait à péniblement se redresser, lorsque le Volant put enfin annoncer :

— Et le vainqueur est...

Blade, qui avait un peu récupéré, bondit comme d'un trampoline jusqu'au Volant, effectua un saut périlleux et lui arracha son porte-voix au passage. La foule exultait. D'un geste, il imposa le silence.

— Je suis Déïx, l'Homme des Mondes lointains, continua-t-il à la place du speaker ailé. L'homme du Livre !

Pour beaucoup ces mots ne signifiaient rien de spécial, mais un murmure commença à se répandre à travers les galeries.

— Et puisque je peux faire ce que je veux de Lartar...

Le silence revint, total. Blade croisa le regard de la vieille femme. Elle attendait, comme tout le monde, sa décision, mais avec un sourire confiant.

— Pendant un cycle entier, il devra m'aider dans la tâche que je me suis fixée.

Le silence se teinta de perplexité.

— C'est quoi, cette tâche ? lança une voix de la première galerie.

— Mettre fin à la tyrannie des Frères ! Rétablir l'égalité entre les habitants de ce monde ! Et vous faire sortir des bas-étages !

CHAPITRE XII

Lartar avait appris à Blade tout ce qu'il ne savait pas encore. Dans toutes les tours de toutes les cités, les bas-étages étaient habités par les exclus de toutes sortes, les indésirables qui risquaient de ternir l'image que les Frères voulaient avoir de leur monde. Repris de justice, opposants trop véhéments, malades mentaux et déviants de tous poils étaient expulsés sans autre forme de procès. Il arrivait aussi que certains y descendent vivre spontanément, mais ces cas d'auto-déchéance étaient rares, et toujours le fait de fuyards ou d'individus plutôt mal embouchés.

Ainsi depuis la nuit des temps, les bas-étages avaient été occupés par les classes les plus basses de la population. C'était déjà le cas dans bien des mondes. Ici, où les habitants volaient et entraient dans leurs tours par le haut, cet état de fait avait pris une tournure quasi radicale et la ségrégation verticale en était d'autant plus accusée.

C'étaient les premiers Frères qui en portaient la responsabilité, eux qui avaient peu à peu transformé les étages bas en vraie cour des miracles. Au-dessus des trois premiers niveaux réservés à cette sous-population, le quatrième était vide. Et ce sas de sécurité, transformé en *no man's land*, était parfaitement « étanche ». Les bas-étages étaient devenus une vraie prison, dans la mesure où même les espaces inter-tours étaient interdits à ces exclus. Ensuite, jusqu'au dixième niveau, c'était le domaine de la sécurité, occupé par la garde et les vigiles, qui patrouillaient sans cesse pour éviter toute remontée des indésirables.

Personne donc ne pouvait s'échapper de cette zone. Les plateaux sur lesquels avaient été construites les cités étaient trop hauts, leurs parois trop lisses et la roche trop dure pour espérer pouvoir creuser un tunnel jusqu'au sol de la plaine.

À propos de son arme, le tire-feu, Lartar se montra moins loquace, se faisant même rappeler à l'ordre et à la règle du combat pour accepter de lui en expliquer l'origine.

Blade comprit pourquoi après qu'il se fût confié. Lartar était en quelque sorte un des rares traits d'union entre ceux d'en haut et ceux

d'en bas. Pas vraiment un collaborateur, mais plutôt un intermédiaire qui louait occasionnellement ses services et son autorité. Les Frères le prenant pour une simple brute épaisse et sanguinaire, il avait su tirer parti de cette image.

Elle lui était venue après qu'il eût tué à lui seul et à mains nues, un groupe de dangereux opposants descendus chercher refuge dans les bas-étages. S'il avait fait cela, c'était simplement parce que ce trio de Volants avaient voulu imposer leur autorité, ce qui aurait mis la sienne et ses petits trafics en péril. Le tire-feu lui avait été offert en remerciement par le chef de la Sécurité en personne. Depuis, il ne le quittait jamais.

Quant à l'origine proprement dite de ces armes, elles venaient des guerriers de Zulton. Le bruit courait que les Frères en avaient plus de mille dans un entrepôt secret.

— À toi de parler, lui dit Lartar tandis que Blade intégrait ces nouvelles données. Que comptes-tu faire ?

— Je vais quitter la cité, et contacter les tribus d'Inférieurs, dit-il tout en continuant à échafauder son plan.

— C'est impossible, je te l'ai dit. Sinon, tu crois qu'on resterait ici ? Tu crois qu'on préférerait pas vivre dehors ?

— Le Volant, celui qui a annoncé le combat, il a des ailes, et toi tu as toujours ma ceinture, non ?

— Je comprends ce que tu comptes faire, mais laisse tomber. Tu ne pourras pas. J'ai ta ceinture. On en a même une centaine. Peut-être plus, mais beaucoup les cachent. Je me demande bien pourquoi, puisqu'on n'a pas d'ailes.

— Et alors, où est le problème ? Je sais voler.

— Oui, comme nous, on a tous appris. Le problème c'est que t'auras pas les ailes du petit.

Lartar avait l'air si sûr de lui que Blade lui demanda de s'expliquer.

— Ce type est complètement dérangé. Il avait si peur qu'on le prive de ses ailes, qu'il se les ait faites greffer avant de nous rejoindre. C'est une armature interne. En principe c'est interdit, mais il y en a quand même eu plusieurs comme lui, qui ont réussi à se faire opérer. Lui, c'est le seul qui a préféré descendre ici avec ses ailes, que vivre là-haut sans. On l'aime bien, il fait des acrobaties dans les couloirs, ça nous rappelle le temps d'avant...

Blade respecta quelques secondes son retour de nostalgie, puis lui confia :

— Il y a un autre moyen. Dans mon monde, on appelle ça un

deltaplane.

*
* *

La journée était toujours aussi radieuse. Juste un peu plus fraîche à l'approche du coucher du soleil.

Ils étaient nombreux, ceux qui avaient tenu à assister à son départ, plus nombreux encore qu'à son combat avec Lartar. Par curiosité sans doute et pour mettre un peu de nouveauté dans leur routine. Mais surtout parce que Blade était porteur d'espoir et qu'il allait s'envoler vers la promesse d'une autre vie.

— Prends bien soin de toi, je ne pourrais pas vivre seule, lui confia Saasha, le regard embué.

Blade, pensant au moment où il allait devoir la quitter, définitivement, se demanda comment elle réagirait. Puis il l'attira contre lui et l'embrassa, ce qui ne manqua pas de provoquer quelques sifflets et quolibets bon enfant. Son étreinte, puissante, s'éternisait. Il dut lui saisir les poignets pour délicatement y mettre un terme.

— Je dois partir à présent, il faut y aller, dit-il en lui caressant affectueusement la joue.

Au dernier moment, il décida d'aller voir la vieille femme, la mère de Lartar. Quand il l'embrassa, elle eut les larmes aux yeux.

— Tu ne m'as toujours pas dit...

— Quoi ? fit-elle étonnée en effaçant la trace de son émotion.

— Pour la lampe...

La vieille femme retrouva le sourire.

— Ce sont des vers luisants, des mâles, lui expliqua-t-elle, qu'on trouve dans les moisissures des pièces sombres.

— Ça n'explique pas pourquoi elle s'est allumée quand tu es entrée et éteinte quand tu es sortie.

— J'ai une femelle dans cette bourse, dit-elle en lui montrant le pendentif accroché à son cou. Les mâles ne brillent que quand ils sentent une femelle.

Peut-être Blade avait-il eu cette discussion, presque déplacée, pour effacer sa propre émotion. Car il savait qu'il ne les reverrait pas tous.

Il lui offrit un dernier sourire et retourna vers le bord du gouffre, où Lartar et deux de ses compatriotes terminaient de préparer son aile deltaplane. Elle avait été construite en seulement quelques heures, sur

ses plans, par une poignée de plombiers bricoleurs. Côté couleurs, elle n'était pas spécialement de la plus grande gaîté, mais l'important était la portance.

— Si tout se passe bien, je serai chez Zaltov demain dans l'après-midi, lui dit-il. Et de retour, avec les ailes de Shouffi dans la nuit.

Lartar lui fit signe que tout était prêt et lui tendit son tire-feu, dont il avait dit qu'il ne s'en séparait jamais.

— Tu en auras peut-être besoin, se contenta-t-il de dire.

Aucun autre mot n'était nécessaire. Blade saisit l'arme, courut et s'élança dans le vide.

Son aile vibrait mais semblait tenir. Blade se laissa porter un instant puis effectua un large virage pour refaire face à la falaise. Il voulait leur lancer un dernier signe d'adieu, mais tout le monde était déjà rentré. Les abords du plateau devaient être surveillés. Il ne faisait pas bon pour eux rester à l'air libre.

Bientôt les choses allaient changer.

*

* *

— J'ai tout écrit là, dit Saasha en lui tendant un mince paquet de feuillets. Tu veux voir ?

Le moins que l'on pût dire, c'est que les heures que Blade venait de traverser avaient été peu propice à l'apprentissage de leur écriture !

— Je préfère que ce soit toi qui me le lises, dit-il en lui rendant les feuillets couverts de signes hermétiques.

— Beaucoup des nôtres ont trouvé la mort, dont Zaltov l'Inférieur, le petit Balourd, et bien d'autres encore, commença-t-elle.

D'un regard oblique, elle l'observa pour tenter de surprendre sa réaction. Mais Blade avait d'autres pensées, songeant que, bientôt, sans doute, il allait partir. Et tous pour lui, d'une certaine manière, allaient mourir.

— Ils ont donné leurs vies, reprit-elle, pour que la nôtre devienne meilleure, comme l'avaient fait ceux des temps anciens pour se libérer des envahisseurs de l'espace. Cette fois encore, après cent mille cycles, c'est à Déïx, l'homme-venu-de-loin que le peuple de Xilor doit sa liberté et son honneur. Cette fois encore il a su, dans une bataille terrible, donner toute la mesure de sa bravoure et de sa vigueur...

Des coups frappés à la porte de la chambre vinrent interrompre sa lecture. C'était Lartar, méconnaissable dans sa superbe cape aux

couleurs de la cité.

— Désolé de vous déranger...

— Tu ne nous déranges, pas fit Blade. Saasha me faisait de la lecture...

— Mais oui, bien sûr... Bon, tu n'oublies pas que tu dois venir faire ton discours au coucher du soleil.

— Grâce à lui, reprit la fille du Grand Conteur, les douze Frères et leurs gardes ont été anéantis et la matrice détruite. Dans toutes les cités où la nouvelle s'est répandue...

À cet instant, Blade sentit des picotements sous la peau. Le processus du retour était enclenché.

— Tu sais quoi ? dit-il. Tu continueras ce soir. J'ai autre chose à te proposer.

Il avait décidé, avant qu'il ne soit trop tard, de mettre en pratique le conseil qu'il s'était à lui-même recommandé dans le Livre, lors de son premier passage.

— Dans les nuages ? s'étonna-t-elle, les yeux ronds, après qu'il lui eût exposé son projet. Quelle drôle d'idée !

Le temps pressait, autant que son désir. D'autres symptômes confirmaient l'imminence de la translation, ce qui lui laissait encore une heure environ, deux décicycles comme ils disaient ici.

— Tu l'as déjà fait comme ça avec quelqu'un d'autre ? fit-elle, avec une moue boudeuse exagérée.

— Allons, tu ne vas quand même pas être jalouse, dit-il, entrant dans son jeu. C'était il y a trois siècles !

Elle rit, lui prit la main et l'entraîna vers la sortie.

Un instant plus tard, courant comme deux adolescents vers leur premier rendez-vous, ils arrivaient sur la terrasse.

Blade l'aida à enfiler ses ailes puis passa son harnais, et ils s'envolèrent dans le ciel orangé du soleil couchant.

Les premiers nuages, des cirrus bas, étaient trop ténus, trop translucides et pas assez porteurs. De plus en plus impatiente, Saasha s'en serait bien accommodée. Blade sut quand même la persuader de monter encore et ils entrèrent bientôt dans un superbe altocumulus d'air chaud.

— Mes vêtements ? Qu'est-ce que je vais faire de mes vêtements ? dit soudain Saasha. Je ne peux quand même pas redescendre toute nue !

— On va se débrouiller. Tu n'auras qu'à les coincer dans tes armatures.

Allégés par sa ceinture, ils se dévêtirent tour à tour, chacun portant l'autre. Quand ils furent tous les deux à demi nus, il l'attira contre lui en s'allongeant sur le dos. Puis ils battirent lentement des ailes, en un accord parfait, rythmé par leurs élans langoureux.

Descendant vers l'horizon, le soleil faisait resplendir des myriades de gouttelettes de feu.

Ils arrivaient bientôt en vue de ce ciel dit septième. Saasha poussa un hurlement qui secoua le nuage.

Pris par la violence de leur jouissance colorée d'ambres et d'ors, ils cessèrent un instant de battre des ailes, se laissant aller à une dernière étreinte vertigineuse.

Tandis qu'ils tombaient, unis cette fois, Blade sentit de nouvelles vibrations dans chacune de ses cellules. Le transfert n'était plus qu'une question de secondes.

Saasha le lâcha pour reprendre son vol. Lorsqu'elle se remit en position descendante, les ailes le long du corps, elle le vit qui tombait toujours. Elle sourit en se disant qu'il cherchait à l'effrayer, peut-être à lui rappeler leur première rencontre.

Puis elle le vit disparaître.

CHAPITRE XIII

Ébloui par les lumières trop vives du laboratoire, Blade cligna des yeux. J et le professeur Leighton étaient penchés sur sa coque de plastique comme au-dessus d'un berceau. Armé de sa télécommande, Lord Leighton en déclencha l'ouverture qui se fit avec un bruit rappelant celui d'un tire-feu, en plus faible.

— Comment vous sentez-vous ? demanda le vieux J.

Machinalement, Blade souleva ses hanches pour prendre le pagne sur lequel il était apparu. Ce simple geste lui donna des vertiges et fit valser les tubes de néons. Il referma les yeux et retomba lourdement.

— Alors ? Est-ce que ça a marché ? Est-ce que vous y êtes retourné ? s'impatienta Lord Leighton en rapprochant son fauteuil.

— Attendez donc un peu pour le harceler. Vous voyez bien qu'il n'a pas l'air au mieux de sa forme !

— Ça va, ça va passer, le rassura Blade en s'asseyant sur le bord de la coque, c'était juste un malaise.

— Mais justement, vous n'avez jamais eu de malaise à vos retours de missions. C'est cela qui m'inquiète. Il n'est pas nécessaire d'être médecin pour voir que vous n'êtes pas dans votre état normal. Je ne vous ai encore jamais vu comme ça...

— Alors, oui ou non, est-ce que vous êtes retourné sur RDH 1428 ? insista le professeur Leighton.

— RDH 1428 ? répéta Blade, l'esprit nébuleux en se massant l'épaule gauche.

— Ne me dites pas que vous ne vous souvenez pas ? pesta Lord Leighton. Ce sont les coordonnées du monde où je vous ai envoyé hier...

Blade le regardait sans comprendre. Il avait maintenant retrouvé tous ses esprits, mais ne se souvenait pas être allé où que ce soit la veille, à part dans ce club de parachutisme avec... Au fait, comment s'appelait-elle déjà ? Ah oui, Glenda Jackson.

— Vous souvenez-vous de votre nom et des nôtres ? s'inquiéta à nouveau J.

Sentant ses forces revenues, Blade se leva et les regarda tour à tour.

— Bien sûr, je suis Christophe Colomb, dit-il le plus sérieusement du monde.

Puis il se tourna vers Lord Leighton, qu'il dominait de toute sa hauteur, et ajouta :

— Et vous, je vous reconnais, vous êtes Blanche de Castille.

Maintenant complètement rassuré sur l'état de son protégé, J se lissa la moustache pour cacher son sourire.

— Cessez donc vos plaisanteries stupides, Blade, s'énerva le professeur Leighton. Nous ne sommes pas en train de jouer.

— Je vais très bien, je me sens en parfaite forme, et je vais aller m'habiller pour éviter de choquer plus longtemps votre victorienne pudibonderie, dit-il en se dirigeant vers le coin vestiaire.

Il se retourna avant d'écarter le rideau de son isoloir et se retourna vers le savant perplexe et furieux.

— Mais lorsque je serai présentable, j'aimerais bien que vous m'expliquiez cette histoire de voyage que je suis censé avoir fait hier.

Lord Leighton fit pivoter son fauteuil pour se tourner vers J et lui fit signe de le suivre vers les consoles de commandes à l'autre bout du laboratoire.

— Vous qui prétendez bien le connaître, dit-il encore irrité, est-ce qu'il le fait exprès ou bien est-ce qu'il a réellement oublié ?

— Il s'agit peut-être d'un cas d'amnésie partielle, fit J, repris par un retour d'inquiétude. C'était déjà arrivé, en cours de mission plutôt qu'à son retour. Mais, de même qu'aujourd'hui, c'était après une nouvelle tentative de programmation.

— J'étais pourtant certain d'avoir réussi ! s'emporta Lord Leighton. Je ne comprends pas ! Tous mes calculs étaient validés !

— J'en suis aussi désolé que vous, lui fit remarquer J. Parce que, si vous aviez réussi, il m'aurait été plus facile d'obtenir les nouveaux crédits que vous réclamez, croyez-moi !

Blade ressortit du vestiaire, heureux comme chaque fois, d'avoir retrouvé son apparence et son monde, malgré les relents de pommade qu'il avait dû à nouveau affronter, car il n'avait sans doute pas quitté ce lieu depuis plus de quelques minutes.

C'est en allant rejoindre son supérieur que son regard s'arrêta sur l'horloge digitale, accrochée au mur au-dessus des écrans de contrôle. Elle indiquait dix-sept heures vingt-trois, alors qu'il était parti vers onze heures. Mais ce n'était pas ce qui l'intriguait le plus...

Au moment de son départ, l'horloge était arrêtée sur neuf heures treize !

— Combien de temps suis-je resté absent ? demanda-t-il, le regard toujours rivé à l'horloge.

— Un peu plus de six minutes, pourquoi ? s'étonna J.

Le chiffre des minutes passa de vingt-trois à vingt-quatre.

— Et quand cette horloge a-t-elle été réparée ?

— Ce matin, grogna le professeur Leighton. Puis-je savoir en quoi cet horloge mérite votre intérêt ?

— Vous êtes vraiment certain que tout va bien Blade ? intervint J. Vous devriez aller vous reposer. Il semble que ce nouvel essai du professeur pour programmer votre transfert ait quelque peu altéré vos souvenirs. Nous ferons des tests demain et le cas échéant nous vous ferons passer un examen complet.

— Moi, je vais très bien, le rassura encore Blade. C'est ce labo qui a un problème.

— Je peux savoir ce que vous manigancez ? fit Lord Leighton en venant les rejoindre.

Brusquement Blade comprit.

Il avait effectivement dû perdre une partie de ses souvenirs. Parti une première fois, la veille, sur RDH 1428, il en était revenu. Et aujourd'hui Lord Leighton avait tenté de le renvoyer sur ce même monde. La tentative avait réussi, mais seulement en partie. Il était bien retourné sur RDH 1428, mais n'était pas arrivé à la même époque. Il avait émergé trois siècles plus tard ! Et dans sa réalité, les souvenirs des deux transferts s'étaient télescopés.

En fait deux choses avaient complètement disparu de sa mémoire, car il revenait du second voyage avec le souvenir du premier.

Ainsi s'expliquait l'existence du Livre, dans lequel il s'était écrit à lui-même. Parce qu'il savait qu'il reviendrait.

C'était l'explication la plus logique. La plus simple aussi. Mais Blade avait quelque difficulté à y croire, à se persuader qu'il ait pu perdre une journée entière. Il se sentait entier et ses sensations comme sa mémoire lui paraissaient intactes.

Une autre explication était possible. Une faille pouvait avoir été ouverte dans l'espace-temps, par laquelle les deux transferts se seraient croisés et inversés. Lui était parti hier et revenu aujourd'hui, croisant en chemin le Blade qui était parti aujourd'hui et revenu hier, dans un autre continuum.

Cette théorie, à défaut d'être simple, pouvait aussi bien expliquer

son aventure. Mais elle avait deux implications majeures. Il aurait maintenant un double quelque part, et lui s'était fait subtiliser un jour de vie. Ou avait vécu deux fois la même journée, ce qui revenait au même.

De toute façon, amnésie ou paradoxe temporel, il lui manquait plus de vingt-quatre heures, une demi-journée d'hier et un peu plus d'aujourd'hui.

Ce qui l'embêtait le plus, c'était de ne pas se souvenir de la soirée qu'il était censé avoir passé avec Glenda. Il lui avait donné rendez-vous avant de se séparer, au club de parachutisme.

— Gardez l'espoir, dit-il au professeur dépité. Vous y arriverez bien un jour. À mon avis, voyez-vous, vous devriez encore plancher un peu sur les coordonnées temporelles. C'est peut-être votre incapacité à me renvoyer au même moment qui vous empêche de m'envoyer au même endroit.

Tandis que le professeur le fixait étrangement, le regard vague et l'esprit capté par de nouvelles inconnues, Blade les salua et les quitta, pour aller retrouver Glenda Jackson.

Il était curieux de savoir si ce rendez-vous avait vraiment eu lieu, ce qu'ils avaient fait ensemble et, le cas échéant, si elle voudrait bien le refaire...

*Achevé d'imprimer en février 1999
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

VAUVENARGUES – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 476.
Dépôt légal : mars 1999.

Imprimé en France

[1] Célèbre société de production anglaise, spécialisée dans les films d'épouvante, où se distingua le réalisateur Roger Corman.

[2] Voir Blade n° 112, *Les dragons de Lham*.